CLOVIS HUGUES

LES ROSES DU LAURIER

— POÉSIES —

DEVANT LES PIÉDESTAUX
DANS LE RÊVE
POUR L'IDÉE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11







LES ROSES DU LAURIER

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

DANS LA

BIBLIOTHÈQUE CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

Les Évocations, poésies .... 3 fr. 50

La Chanson de Jehanne Darc, poème couronné par l'Académie française.................... 3 fr. 50

Madame Phaëton, roman parisien.... .... 3 fr. 50

Monsieur le gendarme, roman villageois....... 2 fr. 50

EN PRÉPARATION :

La Chanson de Jehanne Darc (*Deuxième partie*)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

5 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE

CLOVIS HUGUES

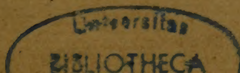
LES
ROSES DU LAURIER

— POÉSIES —

DEVANT LES PIÉDESTAUX
DANS LE RÊVE
POUR L'IDÉE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1903



DÉDICACE

A MON AMI PAUL ROSSI

Je te dédie, ami, frère de ma pensée,
Ce livre tout baigné de songe et de rosée,
Où, quand grondait l'orage au souffle meurtrier,
J'ai fait pieusement et sous mes doigts éclore,
Devant l'autel des Dieux qu'on peut servir encore,
Les nobles roses du Laurier.

Évoques-tu parfois les temps d'heureuse ivresse
Où Marseille, en chantant, berçait notre jeunesse
Entre le double azur de la mer et des cieux,
Alors que nous voguions sur la foi des étoiles
Et que les goëlands, envolés dans les voiles,
Étaient la fête de nos yeux ?

La Chimère passait, se croyant immortelle,
Pendant que le lilas, l'œillet et l'asphodèle

Constellaient à ses pieds les parvis de l'été :
Rien ne m'eût empêché de les offrir en gerbe
Aux puissants ouvriers qui cisellent le Verbe
En divinisant la Beauté !

Je n'ai pu les donner qu'à la tombe où repose
Un enfant de vingt ans dont la prunelle close
A gardé le reflet de ton visage en pleurs
Et qui s'est endormi sur le seuil de l'arène,
A cet âge où le rêve a la blancheur sereine
D'un nid de ramiers dans les fleurs.

Te souviens-tu des jours vécus à tire d'aile
Dans ton fier pays corse où le pâtre est fidèle
Au serment des aïeux prêté sur les tombeaux,
Quand nous allions tous deux, pèlerins de la nue,
Visiter tout là-haut, sur quelque roche nue,
Vos bandits terribles et beaux ?

Aux frontières des bois, sous la montagne en pente,
Des genêts égayaient le sentier qui serpente,
Bordaient le précipice ou riaient au flot clair :
J'aurais pu les tresser en guirlandes légères,
Avec l'or du soleil et l'argent des fougères
Qui penchaient au vent de la mer.

Lorsque, sous d'autres cieux, nous gravissions ensemble
Ces montagnes d'Embrun où le pied glisse et tremble,
Où l'âme seule prend d'assaut le vaste azur,
J'aurais pu couronner un Homère lui-même
Avec une des fleurs qui font un diadème
A leur sommet neigeux et pur.

Des femmes étaient là, souriantes et belles,
Dans la fraîcheur des pins qui valsaient autour d'elles,
Sous les branches où flotte un mystère éternel :
J'aurais pu, soucieux d'élargir mes trophées,
Demander un bouquet à ce groupe de fées
Qui pillaient les jardins du ciel.

J'ai préféré cueillir, tant pauvre soit ma sève,
La rose épanouie au jardin de mon rêve,
Loin des pics orgueilleux des splendeurs du glacier ;
Et la voilà fêtant les gloires étoilées,
Avec les papillons et les strophes ailées
Qui voltigeaient sur mon rosier.

Les strophes, pour voler des journaux aux volumes,
Ont à peine eu le temps de se lisser les plumes
Et de régler à point leur inégal essor ;
La brise, qui rôdait aux lisières des proses,
A pris aux papillons, endormis sur les roses,
Un peu de leur poussière d'or.

Mais le souffle est divin, puisqu'il exalte et grise ;
Les vallons sont heureux quand avril improvise
Le brin d'herbe, le nid ou l'églantier vermeil ;
La marguerite naît d'un baiser de l'aurore ;
Et l'eau, même en coulant vite, reflète encore
Tout le ciel et tout le soleil.

Elle reflète aussi, sous la rive chanteuse,
Dans le tremblement vert de l'orme ou de l'yeuse,

Les iris, le muguet, la pervenche des prés,
L'anémone inclinée à demi sur sa tige
Et le myosotis où tressaille et voltige
L'âme des souvenirs sacrés.

Or je les ai noués à la gerbe commune
Avec un bout du fil qui pend aux clairs de lune,
Parce que j'ai voulu qu'au frais lever du jour,
A côté des lauriers beaux d'un éclat d'histoire,
Le mois de mai fleurît d'une innocente gloire
L'amitié, le rêve et l'amour.

Chacune de ces fleurs est doucement éclose
Pour célébrer quelqu'un ou fêter quelque chose,
Dans un rayonnement de candeur et de foi.
L'anémone sourit à l'illusion blanche ;
Les rêves ont l'iris, l'amour a la pervenche,
Le myosotis est pour toi.

Les larmes d'Hégésippe y ruisselaient en perles,
Lorsque je le cueillis, au bruit d'ailes des merles,
Dans le chemin natal bordé de coudriers ;
Et je mourrais en paix, riche de ma folie,
S'il immortalisait l'amitié qui nous lie
En se greffant sur les Lauriers.

LIVRE PREMIER

DEVANT LES PIÉDESTAUX

I

LES DEUX GÉNIES

I

En ce temps-là, le coude appuyé sur l'épée,
Le front déjà plissé sous les cheveux moins longs,
Bonaparte songeait, hanté par l'Épopée.
Encore quelques jours, et la pourpre usurpée
Allait lui battre les talons !

Encore une enjambée au delà de l'Histoire !
Encore deux ou trois tours de roue à son char,
Au char qui l'emportait de victoire en victoire !
Et le jeune consul, debout en pleine gloire,
S'éveillait Pontife et César !

Un homme, un seul, régnait, escorté de conquêtes,
Sur les peuples captifs et parqués en troupeaux ;
Un seul nom résonnait au cuivre des trompettes ;
Et les aigles battaient de l'aile, toutes prêtes
A se poser sur les drapeaux.

Déjà, dans la clameur des cavaliers numides,
Son altier souvenir, à nul autre pareil,
Grondait aux bords du Nil, tonnait aux Pyramides;
Et le ciel d'Austerlitz en ses brouillards humides
Déjà lui couvait un soleil.

Quand il passait, les bras croisés, les lèvres closes,
Les yeux fixes, courbé sous son tragique ennui,
Les nobles lauriers verts, plaqués de clartés roses,
Disaient aux demi-dieux ivres d'apothéoses :
— Nous ne poussons plus que pour lui!

— « Oh! songeait-il, voici que mon heure est venue!
Les plus grands ont un peu de mon ombre à leurs fronts.
J'ai couché dans mon lit la gloire toute nue;
Et demain l'astre d'or qui brille dans la nue
Étoilera mes éperons.

Ce siècle est un enfant encore, il naît à peine.
Mais je le vêtirai d'une armure d'acier;
Je gonflerai ses flancs de ma puissante haleine,
Et je l'emporterai par les monts et la plaine
Sur la croupe de mon coursier.

Je lui façonnerai, pour sauver ma mémoire,
Un visage moulé sur mon masque romain.
Quand nous galoperons à travers la nuit noire,
S'il a soif et s'il crie, eh bien! il pourra boire
Le sang rouge au creux de ma main.

Je ne le laisserai poser ses pieds à terre
Qu'en le faisant marcher sur des nuques de rois.
Pour écrire son nom, son grand nom militaire,
L'Histoire, qui pourtant n'oserait pas le taire,
Aura des feuillets trop étroits.

Lui, plus grand que la Mort, moi, plus grand qu'Alexandre,
Nous aurons tous les deux le même Panthéon ;
Et quel homme pétri de génie et de cendre,
Quel Français serait donc assez hardi pour prendre
Le siècle de Napoléon ? »

II

Pendant qu'il méditait, quelqu'un venait de naître ;
Et c'était un enfant, plus chétif qu'un oiseau,
Une chimère, un souffle, à peine une ombre d'être.
Mais, ô sceptre ! ô couronne ! ô fortune de Maître !
Vous pesiez moins que son berceau !

La voix des canons sourds accroupis sur les villes
N'avait pas salué l'auguste nouveau-né ;
Au seuil blanc des palais peuplés de faces viles,
Le chœur mélodieux des Harangues serviles
Ne l'avait pas environné.

Nul passant glorieux, capitaine ou poète,
Ne l'avait soulevé dans le ciel grand ouvert
Pour le montrer au siècle avec un air de fête;
Et les arcs triomphaux n'avaient pas sur sa tête
Fait onduler leur dôme vert.

Mais, sous ce front naissant, déjà lourd de génie,
L'avenir s'ébauchait, un monde était vivant,
La pensée impalpable, et pourtant infinie,
Se fondait en frissons, dans la vague harmonie
Des astres, des flots et du vent.

Le ciel baignait d'azur la strophe diaphane,
Le Verbe gazouillait dans le rythme apaisé,
Le billot se dressait entre la reine et Jane,
Ruy-Blas et Triboulet sanglotaient sous ce crâne
Qu'un coup de pouce aurait brisé.

L'amour sanctifiait la chute de la femme;
Hernani désarmé, Charles-Quint triomphant
Étaient là, tous les deux, héros futurs du drame,
Dans la goutte de sang qui tremblait, perle d'âme,
Sous le cerveau de cet enfant.

Le doux quatrain mignard et tout brodé d'emphases
Chantait tout ce qui chante et tout ce qui fleurit;
Les Odes s'envolaient d'extases en extases;
Les mots tourbillonnaient dans l'écume des phrases,
Sous les quatre vents de l'Esprit.

Jean-Valjean increé, sans limite et sans forme,
Tressaillait; Gilliat mourait, pensif et grand;
Quasimodo trônait dans la laideur énorme;
Didier luttait, saignait, et Marion Delorme
Dégrafait sa robe en pleurant.

Les Chatiments grondaient et vomissaient des laves;
La foudre répondait au fer qui retentit.
L'Épopée éclatait en vers profonds et graves :
Eschyle aurait pu voir se dresser des Burgraves
Derrière ce front si petit.

Et qu'importait aux dieux César drapant son torse
Dans la pourpre des rois vaincus à Marengo ?
L'éternel idéal est plus fort que la force :
Tu n'étais qu'un passant dans ce grand siècle, ô Corse !
L'enfant, c'était Victor Hugo !

III

Et c'était lui, le chantre étonnant et candide
Qu'aucune lâcheté du destin ne troubla,
C'était lui, le servant des peuples, le bon guide,
Qui devait, arrêtant ton cheval par la bride,
Te crier : — Sire, halte-là !

Halte-là ! Vous n'irez pas plus loin ! Trêve ! Trêve !
Assez d'êtres broyés entre vos deux genoux !

Votre étoile descend et la mienne se lève ;
Je prends, pour lui donner la forme de mon rêve,
Ce siècle qui n'est point à vous !

Je vous le prends tout chaud du viol des batailles,
Le râle aux dents, portant dans sa chair en lambeaux
L'empreinte de vos doigts crispés sur ses entrailles !
Je vous le prends à vous, ô semeur de mitrailles !
Afin de le prendre aux corbeaux !

Je vous le prends à vous pour le rendre à la France,
A Paris en travail, au progrès anxieux,
A tous ceux qui, hâtant la grande délivrance,
Mesurent le front bas de l'humaine ignorance
Avec des stupeurs dans les yeux !

Je vous le prends à vous pour le rendre à l'Idée !
Je tords entre mes poings les armes en faisceaux !
C'est par le seul amour que l'âme est fécondée ;
Et je veux museler la Haine débridée,
Soufflant la guerre à pleins naseaux ! »

IV

Or, voici qu'à présent vous dormez tous deux, Sire !
Mais il fut doux et juste, et lui seul a vécu.
C'est lui seul qu'on bénit, c'est lui seul qu'on admire !
Le poète du Glaive au soldat de la Lyre
A murmuré : Tu m'as vaincu !

Puis, dressant gravement sa tête impériale
Au-dessus de Paris formidable et béant,
César a dit : — Prenez mon arche triomphale !
Emplissez-la de gloire au-dessus du front pâle
De ce mort qui fut un géant ! »

Alors, devant la nue éclatante et sereine,
Sous l'immense granit noyé d'ombre et de jour,
On a vu se lever, vision surhumaine !
Napoléon-premier, le génie et la haine !
Hugo, le génie et l'amour !

Et maintenant en marche, ô France ! Plus de crainte !
Codes, transformez-vous ! Disparais, échafaud !
Emporte, ô vent des cieux, l'universelle plainte !
Bonaparte est moins grand, la Patrie est plus sainte,
Et l'Arc de Triomphe est plus haut !

Juin 1885.

II

A LAMARTINE

(Pour l'inauguration de sa statue à Passy)

Ils disaient : « Son prestige croule
« Et fuit comme l'eau du torrent ;
« Déjà l'insouciante foule
« Ne sait plus même s'il fut grand.
« Les durs poètes de l'Épée
« Font encore à coups d'épopée
« Tressaillir le vieux genre humain ;
« Mais lui, le chantre de la chute,
« N'a pas même un joueur de flûte
« Pour l'escorter par le chemin ! »

Et voici que ton front se lève,
Calme, pensif et glorieux,
Dans la sérénité du rêve,
Devant la majesté des cieux,
Devant les choses éternelles,
Devant le battement des ailes

Éparses dans les rameaux verts,
Devant la nature infinie
Qui fut l'âme de ton génie,
La musique de tes grands vers!

Et pourquoi ces passants d'une heure
Pensaient-ils, en leur vanité,
Que le temps, le temps qui t'effleure,
Sapait ton immortalité?
Supposaient-ils que les prophètes
N'ont plus droit aux rumeurs des fêtes,
Aux lauriers cueillis autrefois,
Parce qu'un jour, dans notre histoire,
On les a chassés du prétoire
Avec un roseau dans les doigts?

Depuis quand l'injure qui tombe,
Depuis quand l'outrage qui ment
Pèsent-ils assez sur la tombe
Pour la clore éternellement?
Depuis quand le mépris stupide,
La haine basse au crâne vide,
S'épuisant en lâches efforts,
Empêchent-ils dans l'ossuaire
Les plis tragiques du suaire
De s'écarter du front des morts?

Est-ce que l'effort d'un brin d'herbe,
Fût-il tout frémissant d'orgueil,
Interdit aux prêtres du Verbe,
Mal cloués dans le froid cercueil,

De pousser du coude la pierre,
De remettre dans leur paupière
La pure extase du réveil,
De tuer l'oubli qui les tue
Et de se redresser statue
Dans l'éternité du soleil?

Eh quoi! la foule aurait pu croire,
Elle qui par toi triomphait,
Que la gloire n'est pas la gloire,
Quand c'est un livre qui la fait,
Que les œuvres les plus divines
Tombent tôt ou tard en ruines
Comme l'autel des Irminsuls
Et qu'en nos temps où rien ne dure,
L'immortalité se mesure
A la tunique des consuls?

Ce qui te vaut l'apothéose
Au nom des bons et des petits,
Ce n'est point ta harangue éclose
Sous le souffle ardent des partis;
Et pourtant ta phrase superbe
Était comme une grande gerbe
De fleurs et d'épis dans tes mains,
Quand, le front lourd de rêverie,
Tu la tendais à la Patrie
Avec des gestes surhumains.

Non! Non! ce qui t'immortalise,
Ce qui te sacre pour toujours,

C'est d'avoir chanté quand la brise
Chantait aussi dans les bois sourds !
C'est d'avoir aux pieds d'une femme
Laissé le rêve de ton âme
Fondre en harmonieux sanglots,
Pendant que la rame alourdie
Attisait le vague incendie
Des étoiles au bout des flots !

C'est d'avoir sondé le mystère
Et tressailli comme Ariel,
Devant les filles de la terre
Qui tentaient les anges du ciel !
C'est d'avoir pris dans ta corbeille,
Pour nous et pour notre Mireille,
Un petit bouquet rose et vert,
Aumône tout ensoleillée
Que la Provence émerveillée
Porte à son corsage entrouvert !

C'est à travers la vie amère,
Quand tu tremblais comme un roseau,
De t'être tourné vers ta mère
Comme aux premiers jours du berceau !
C'est d'avoir, comme aux temps bibliques,
Répandu tes pitiés lyriques
Sur le pauvre et sur l'orphelin !
C'est d'avoir au cœur de Laurence
Fait cicatriser la souffrance
Par le pardon de Jocelyn !

C'est ta large strophe inondée
Du fluide énorme des mots,
Où les hauts cèdres de Judée
Penchent l'ombre de leurs rameaux,
Où comme un gonflement de houle,
La période se déroule
Dans de l'azur et dans de l'or
Et qui, sans colère et sans haine,
Fait souligner l'histoire humaine
Par les éclairs du Mont-Thabor !

Non, non ! ce qui fait qu'on t'admire,
C'est l'abandon mélodieux
De ton front dans les mains d'Elvire
Buvant les larmes de tes yeux !
Ce qui t'impose à notre culte,
C'est ton fier dédain pour l'insulte
Des impuissants et des jaloux !
Ce qui fait que ton nom demeure,
C'est ton vers qui médite et pleure,
Avec la prière aux genoux !

Or, maintenant, ô doux génie !
Mort vivant entre les vivants !
Recueille-toi dans l'harmonie
Des rameaux, des nids et des vents ;
Et l'âme à demi réveillée,
Incline-toi sous la feuillée,
Avec le geste d'écouter
Le rossignol et la fauvette

Qui, frères ailés du poète,
Ne chantent qu'afin de chanter.

Nous, les autres fils de la Lyre,
Nous te lirons avec amour,
Tant qu'on verra des flammes luire
Au sommet de la grande tour ;
Tant que la brise de Sorrente
Bercera la gondole errante
Sur les vastes flots querelleurs ;
Tant que tu charmeras les âmes,
Tant que la terre aura des femmes,
Tant que les champs auront des fleurs !

Et par dessus l'horreur du gouffre,
Dans la paix du soleil levant,
Hugo qui voit, Musset qui souffre,
Toi qui contemples en rêvant,
Nous vous bénirons dans nos œuvres ;
Et trois fois malheur aux couleuvres !
Trois fois malheur aux envieux
Qui baveraient sur votre gloire !
Car vous êtes dans notre histoire
La trinité des demi-dieux !

III

A CHEVREUL

(Pour le banquet de son centenaire)

O vous dont la gloire sereine
Est comme un astre en nos brouillards!
Homme sans colère et sans haine,
Vieillard plus vieux que les vieillards!
Laissez la muse au doux sourire,
La vierge qui porte la lyre
Vous verser son rythme troublant
Et, ruisselante d'harmonie,
Couronner cent ans de génie,
Sur votre front pensif et blanc!

Hier, les flancs nus, la poitrine
Chaude des baisers du soleil,
Elle chantait à Lamartine
La chanson du laurier vermeil;
Elle lui tendait, bouquet d'âmes,
Le songe parfumé des femmes

Où des gouttes d'aube avaient lui.
Et c'est toujours la même fête :
Hier c'était le grand poète !
C'est le grand savant aujourd'hui !

Et qui donc oserait prétendre
Que le poète et le savant
Ne sont pas de la même cendre
Éparse dans le même vent,
Cendre abondante en étincelles,
Où flottent les mêmes parcelles
De justice et de droits humains,
Et qui dans ses courses fécondes,
Laisse des embryons de mondes
Dans le creux de toutes les mains?

Qui déclarerait, ô misère !
Devant la tempête et l'éclair,
Que Shakspeare n'est pas le frère
De Copernic et de Kepler
Et que sa sublime folie
N'a pas découvert Ophélie
Sous le gouffre torrentiel
Avec le même œil qui regarde,
Dans la nuit profonde et hagarde,
Les types stellaires du ciel ?

Non ! Non ! La Science et le Rêve,
Vêtus de lumière ou de chair,
S'abreuvent à la même sève,
Respirent le même flot d'air ;

Le chercheur patient, l'apôtre
Qui les moissonnent l'un ou l'autre
Dans les champs de l'humanité,
Méritent que la foule altière
Taille le même bloc de pierre
A leur double immortalité.

Leurs âmes, saintement éprises,
Se mêlent en un vague essor
Comme les clartés et les brises
Dans le tumulte des blés d'or.
Forçat de la vie éphémère,
Le barde entrevoit la chimère
Qui l'épouvante et le ravit.
O volontés surnaturelles !
Le savant vient, lui coud des ailes ;
Et la chimère plane et vit !

Dans ses chants extraordinaires,
Homère, escaladant l'éther,
Assiste à l'effort des tonnerres
Tordus au poing de Jupiter.
L'Olympe rayonnant s'écroule,
Le siècle sur le siècle roule
L'épave morte des tombeaux ;
Et voilà la foudre domptée,
Qui vole à l'aiguille aimantée
Comme un papillon aux flambeaux !

Fulton croit, Napoléon doute ;
Et, la houille en ses dents de fer,

Le prodige s'ouvre une route
Dans l'énormité de la mer.
Hugo lève sa tête blanche
Vers un bout de toile et de planche
Qui flotte en plein azur, là haut.
— Ce n'est qu'un rêve! dit l'étoile.
Et ce bout de planche et de toile
Demain prendra le ciel d'assaut!

Tout ce qui transforme une race,
Tout ce qui soulève et remet
En équilibre dans l'audace
Les Forts bannis de leur sommet;
Tout ce qui fait par une idée
Balafrer la face ridée
Du Préjugé sauvage et nu;
Tout ce qui hausse la patrie
Commence par la rêverie
D'un grand homme encore inconnu.

Vous le savez bien, vous, l'ancêtre,
Le chercheur calme et vénéré!
Vous qui sur la foi du Peut-être
Avez conquis l'inespéré!
Vous qui, penché sur la cornue,
Dans la confiance ingénue
De la nature et de ses lois,
Avez fait jaillir la lumière
Du sein de l'aveugle Matière
Coulant en laves sous vos doigts!

Quelle lutte avec l'impossible,
Quand, pour dompter les éléments,
Vous cherchiez à rendre tangible
L'âme des acides fumants !
Et quel éclair sous vos paupières,
Quand vous faisiez dans les chaudières
Refléter par les sels grossiers
Les blonds rayons des crépuscules,
Mêlés au tremblement des bulles,
Aux flots de pourpre des brasiers !

Mais surtout, quel orgueil d'artiste,
Quelle fierté de jeune dieu,
Lorsque, pour fondre l'améthyste
Avec les fanfares du bleu,
Pour élargir la mélodie
Au fond des toiles qu'incendie
La gerbe de flamme des fleurs,
Vous fîtes comme sources vives
Sur le clavier des perspectives
Couler la gamme des couleurs !

Oh ! gloire à vous ! Votre œuvre auguste,
Vierge de torture et de sang,
Sert à la fois le bras robuste
Et le cerveau calme et puissant !
Œuvre multiple et souveraine
Qui, pour mettre la vague humaine
Au niveau de la liberté,
Pour idéaliser la forme,

Oscille en un roulis énorme
De la couleur à la clarté !

Gloire à vous! Avec vos mains pleines
De pardon et de vérités,
Vous avez brisé plus de chaînes
Que mille siècles révoltés.
Soyez comme un cèdre superbe,
Dans l'aube, au-dessus des brins d'herbe,
Par delà l'horizon brumeux !
Hors du temps, des lois et des règles.
Vous atteignez l'âge des aigles ;
Et vous allez planer comme eux !

En ce monde où rien ne demeure,
Aux temps fabuleux ou réels,
Ceux qui s'en allaient avant l'heure,
Étaient aimés des Immortels.
Ceux qui, dans le siècle où nous sommes,
Vivent longtemps parmi les hommes
Sont aimés du peuple anxieux.
Vivez encore, ô centenaire !
La France entière vous vénère ;
Et nous avons volé les Dieux !

Septembre 1886.

IV

BALZAC

(Avant la statue)

C'était à l'heure où la nuit tombe.
Le Barde s'en allait, rêvant
A ceux qui dorment dans la tombe,
Sous les cyprès courbés au vent.
Et voilà qu'il vit, sur les places
Où bouillonnaient les populaces,
Se dresser dans les marbres nus
Des hommes hauts de vingt coudées,
Qui semblaient semer des idées
Et qu'il n'avait jamais connus !

— Qui donc êtes-vous, tas de gloires ?
L'un d'eux répondit : « J'ai laissé
« Quatre volumes de mémoires,
« Mon siècle m'a récompensé ! »
Un autre dit : « Prends ton registre;
« Tu verras que je fus ministre,

« Dans la tempête des partis! »
Et tous avouèrent, ô honte!
Qu'ils n'avaient fatigué la fonte
Que pour paraître moins petits!

Alors, dans la vaste mêlée
Des granits lourds et superflus,
Apparut la face étoilée
D'un géant qu'on n'attendait plus.
Et celui-là, sombre ironie!
Courbé, broyé dans son génie,
Tel que Prométhée ou Satan,
Portait, comme en un frisson d'ailes,
Des milliers d'œuvres immortelles
Sur ses épaules de Titan!

Qui donc es-tu, toi? — Je me nomme
Balzac, aujourd'hui comme hier!
Je descendis au fond de l'homme
Comme Alighieri dans l'enfer.
— D'où viens-tu ? — Je viens de ma peine.
— Que sais-tu ? — Rien ! la vie est vaine;
Tous traînent un limon pareil.
— L'orgueil ? l'espérance ? — Des rêves!
— Que veux-tu, puisque tu te lèves ?
— Je veux mon marbre et mon soleil !

Et ce géant n'a pas encore
Une statue au front serein,
Lui qui nous faisait de l'aurore
Dans le granit ou dans l'airain!

Lui qui dans son œuvre élargie,
Partout sculptée à l'effigie
De l'éternelle humanité,
Dressait à chacun sa statue,
Toute vibrante et revêtue
D'un lambeau de postérité !

Quoi ! vous illustrez dans la pierre
Le César au geste brutal,
Qui roule en sa froide paupière
L'éclair de la haine et du mal ?
Quoi ! vous offrez sous les grands arbres
La sereine blancheur des marbres
A ces tragiques meurtriers,
A ces fous d'orgueil militaire,
Qui n'ont ensanglanté la terre
Que pour cueillir de vains lauriers ?

Quoi ! vous entourez de fanfares,
De cris, de joyeuses rumeurs,
Des lyres qui sont des guitares,
Des bardes qui sont des chanteurs ?
Sur des socles vendus au mètre,
Faits avec les cailloux peut-être
Qu'il eût fallu qu'on leur jetât,
Vous forcez le granit superbe
A glorifier ces brins d'herbe
Qu'on nomme des hommes d'État ?

Et pas même une pierre offerte
A ce fier penseur attristé,

Sur quelque place, en l'ombre verte
Des rameaux baignés de clarté !
L'art n'est-il plus assez candide
Pour creuser l'implacable ride
Sillonnant ce front lourd d'ennui ?
Avons-nous aux monts de Carrare
Tant épuisé le marbre rare
Qu'il n'en resterait plus pour lui ?

Eh bien, non ! Argile sacrée,
Tressaille, ton jour est venu!
Creuse, ébauchoir ! Volonté, crée !
A l'ouvrage, artiste ingénu !
Pétris la terre, fais-la vivre !
Enivre-toi comme on s'enivre,
Quand on boit l'immortalité !
Palpe le vrai, touche le rêve !
Et que Balzac vengé se lève
Dans le marbre et dans la beauté !

Qu'il se lève, la face altière,
Ce moine du nouveau désert,
Le front tourné vers la lumière,
Le col de la chemise ouvert,
Drapé dans sa robe plissée,
Robuste comme la pensée
Qu'il opposait à son destin,
L'allure à la fois douce et grande,
Avec une corde qui pende
A ses flancs de bénédictin !

Mai 1887.

V

A AUBANEL

(*Pour l'inauguration de son buste à Sceaux*)

Ainsi te voilà, doux poète,
En la bonne ville de Sceaux,
Dans une heureuse gloire, faite
Avec la chanson des oiseaux !
Quand tu t'es couché dans la tombe,
La strophe, innocente colombe,
A volé vers ce piédestal.
Point de vaines apothéoses !
Nous ne t'apportons que des roses,
En mémoire du ciel natal.

Quand tu nous chantais ta jouvence,
Tes rêves, ton amour des champs,
Toute l'âme de la Provence
S'épanouissait dans tes chants ;
Le bois offrait ses fleurs dorées ;
Les lèvres, longtemps désirées,

Oubliaient les anciens refus ;
La brise chuchotait dans l'herbe,
Et le Rhône ondoyait, superbe,
Au bas de tes quatrains touffus.

Car tu fus l'artiste sincère,
Poussant des cris, versant des pleurs,
Egrenant sans fin le rosaire
Des inconsolables douleurs !
C'était la nature elle-même
Qui sanglotait dans ton poème
Au nom de l'amour infini,
Pendant qu'au doux appel des vierges
Le vieux cloître, étoilé de cierges,
Te prenait ta brune Zani !

Et pourquoi donc les tourterelles,
Sœurs des strophes au vol troublant,
N'auraient-elles pas sur leurs ailes
Emporté ton beau rêve blanc ?
Pourquoi le rameau vert qui penche
N'aurait-il pas à la pervenche
Redit ton lyrique sanglot,
Quand tu chantais dans la nature
Comme le vent des nuits murmure,
Comme la fleur des champs éclôt ?

La Vénus d'Arles, qui féconde
La cendre des temples croulants,
Te tendait sa poitrine ronde
A travers les rythmes tremblants ;

Le drame, ton altier convive,
Enivrait notre âme pensive
Du vin puissant qu'il te versait.
Et quelle flamme en ta poitrine!
Tu rêvais comme Lamartine
Et tu pleurais comme Musset.

Or maintenant, sous ces feuillages,
Loin des rumeurs de la cité,
Garde l'attitude des sages
Dans la gloire et dans la clarté;
Souris à l'oiselet qui passe;
Mêle au tremblement de l'espace
Ton souvenir calme et béni;
Et figure-toi que ces roses
Tombèrent un jour, demi-closes,
Du blanc tablier de Zani!

Août 1887.

VI

A ANDRÉ GILL

(Pour l'inauguration de son buste au Père-Lachaise)

André Gill, ô vaillant artiste !
Ton vieux Paris s'est souvenu
Que tu dormais seul et tout triste,
Là-bas, très loin, sous le sol nu ;
Et voici que ton front superbe,
Écartant cailloux et brins d'herbe,
Avide d'aube et de ciel bleu,
Surgit dans le bronze et rayonne,
Cerclé d'une vague couronne
Comme le front d'un jeune dieu !

C'est que la foule se rappelle,
En un temps où tout dépérit,
Ta résistance à côté d'elle,
Ta fière lutte à coup d'esprit ;
C'est qu'elle t'a vu la défendre ;
C'est que tu n'étais pas à vendre,

Quand César couvait le dessein
D'atteler à son char de gloire
Les prostitués de l'histoire,
Changés en sonneurs de buccin!

Eh! qu'aurais-tu fait dans la bande,
Chez le maître louche et cruel,
Toi dont l'âme sereine et grande
Contenait tout l'azur du ciel?
Toi qui rêvais, vierge de haine,
L'universelle paix humaine?
Toi qui préférais aux lambris,
Au luxe, à l'ivresse inconnue,
Une violette venue
De Guernesey douce aux proscrits?

Qu'aurais-tu dit à ces barbares,
A ces lubriques tout-puissants,
Toi qui vengeais les vieux Lazares
Du soufflet des Crésus récents?
Toi qui pleurais toutes tes larmes,
Quand la strophe appelait aux armes
Les peuples voués à l'affront
Et que des faces d'épopées
Passaient dans l'éclair des épées,
Avec des étoiles au front?

Une fois le pied dans leur fange
Et soûlé du vin des tyrans,
Quel rôle savamment étrange
Aurais-tu joué chez les grands,

A moins d'évoquer dans leurs fêtes
Le lent redressement des têtes
Hors des trous et du gazon vert,
Pendant que Baudin, haut et pâle,
Aurait fait résonner la balle
Qui ricoche en son crâne ouvert?

Non pas! tu bataillais sans trêve,
Tu prenais l'Empire au collet,
Tu souffletais avec ton rêve
L'orgueil du maître et du valet;
Et quand la grimace farouche
Avait assez tordu la bouche
Des gueux cloués sur ton dessin,
La honte qu'ils nommaient leur gloire
Nous apparaissait, toute noire
Des poussières de ton fusain!

Nature profonde! ô mystère
De l'ombre et des événements!
Les grains de plomb qui sous la terre
Boivent l'âme des éléments,
Les grains de plomb que la nuit couvre
Chassent tôt ou tard de leur Louvre
Les maîtres vils et détestés;
Car ils nous font, œuvre bénie!
Des crayons aux mains du génie,
Des balles pour les révoltés!

Ton crayon qui charma le monde,
Ce crayon terrible et moqueur,

Qui mettait sur la face immonde
Toutes les lâchetés du cœur ;
Cet outil du Songe et du Rire,
Qui faisait panteler l'Empire
Comme un aigle pris au lacet ;
Ce rien qui fustigeait les crimes,
C'était entre tes doigts sublimes
De la foudre qui s'amusait !

Et tu manias ce tonnerre,
Jamais vaincu, toujours debout,
Opposant tout ce qu'on vénère
A tout ce qui rentre à l'égoût,
Jusqu'à l'heure stupide et sombre
Où la folie aux gestes d'ombre,
Voleuse errante des esprits,
Accourut, en un choc de gouffre,
Tendre sous ton crâne qui souffre
Ses ailes de chauve-souris !

Maudits soient au nom de l'Idée,
Ceux qui, dans le bruit des tambours,
Firent en ton âme obsédée
Ruisseler les vertiges sourds !
Maudits soient les tueurs sinistres
Qui, pour égayer des ministres
Et déhonorer les aïeux,
Sauvaient les Prudhommes honnêtes
En enfonçant leurs baïonnettes
Dans les fronts béants, sous tes yeux !

Ah ! nous le savons, nous qui sommes
Les frères pensifs des damnés,
C'est cette énorme moisson d'hommes
Broyés, tués, assassinés ;
C'est le sang figé dans la rue ;
C'est l'horrible haine, apparue
Dans les cités et dans la loi,
C'est la pitié sombre et fidèle
Qui voila de mort ta prunelle,
A force de gémir en toi !

Mais, va, le jour promis se lève,
L'avenir n'est point épuisé.
Déjà l'aube blanchit la grève,
Déjà le flot s'est apaisé.
Le soir, à l'ombre des grands chênes
On entend comme un bruit de chaînes
Qui se détachent lentement ;
Un nid gazouille auprès des tombes ;
Et le rêveur voit des colombes
Voltiger dans le firmament.

Or, nous qui t'aimons, ô poète !
Dans ta force et dans ta beauté,
Avec ton allure d'athlète
Et ton buste décolleté,
Nous reviendrons te voir encore,
Nous te dirons : « Voici l'aurore !
Tu fais bien de lever le front ! »
Et la brise sera plus douce
Aux petits brins d'herbe et de mousse ;
Et les colombes descendront !

Quand elles seront descendues,
Elles te diront à leur tour
Que les illusions perdues
Refleurissent dans de l'amour,
Que les Chimères ingénues
Reviennnent s'asseoir, demi-nues,
A côté du cercueil fermé,
Et que même après cette vie,
L'homme reste digne d'envie,
Lorsqu'il a doucement aimé.

C'est pour cela qu'un souffle d'âme
Anime ton buste vainqueur,
Ce buste qu'une main de femme
A fait tressaillir jusqu'au cœur ;
Et c'est pour cela que la foule,
Océan de têtes qui roule
Sa vague au bas du ciel vermeil,
Te retrouvera, chaque année,
Songeur et la face tournée
Vers la gloire et vers le soleil !

Octobre 1887.

VII

A LA COMTESSE DE DIE

(Pour l'inauguration de son buste, œuvre de Mme Clovis Hugues-Royannez, sur une place de Die)

O gente comtesse de Die !
Te voilà donc belle à jamais,
Sous ce profond ciel qu'incendie
Le soleil, gloire des sommets,
Non loin des vallons où la brise
Chante sa chanson, l'aile prise
Au tremblement des rameaux verts,
En ce pays de poésie,
Où l'éternelle fantaisie
Fleurit dans la grâce du Vers !

Te voilà célébrée, ô femme !
Avec les bardes et les dieux,
Parce qu'un jour on vit ton âme
A travers les pleurs de tes yeux,
Parce qu'il suffit à la rose,
Pour mériter l'apothéose

Devant l'azur éblouissant,
D'avoir sur sa tige brisée
Porté la goutte de rosée
Que l'aube pleurait en naissant!

Ce qui fait en un peu de gloire
Revivre ton nom tout entier,
Ce n'est point d'avoir à l'Histoire
Présenté ton blason altier;
Ce n'est point d'avoir été belle
D'une beauté surnaturelle
Ni d'avoir eu, sous les cieux lourds,
En un bruit de vague qui roule,
L'agenouillement de la foule
A tes pieds chaussés de velours.

Ton nom, illuminé d'un rêve,
N'aurait pas plus longtemps duré
Qu'un flot expirant sur la grève,
Si tu n'avais jamais pleuré,
Si dans le vertige du doute,
Tu n'avais jamais sur ta route
Heurté du front au mal vainqueur,
Si tu n'avais, ô joie amère!
Servi comme un dieu la chimère
Qui buvait le sang de ton cœur!

Qui se souviendrait du passage
De tes jours perdus dans les jours,
Si tu n'avais à ton corsage
Porté la fleur des troubadours?

Si tu n'avais pas été douce
Au petit brin d'herbe qui pousse
Entre les fentes du vieux mur,
Au papillon, à l'hirondelle,
A tout ce qui tend un bout d'aile
Dans la pensée ou dans l'azur?

Pour que tu sois doublement belle
Dans la gloire et dans l'idéal,
C'est en un temple de Cybèle
Qu'on a choisi ton piédestal.
Les vents ont ébranlé la porte,
L'autel a croulé ; mais qu'importe
Que les siècles aient emporté
Les murs hantés d'ombres divines,
S'ils refont avec leurs ruines
Un socle à ta célébrité?

Accepte-le, ce bloc de pierre,
Au nom des hommes et des dieux!
Ils veulent que tu restes fière
De ton sanglot mélodieux.
L'hommage qu'on rend aux poètes
Nous repose du bruit des fêtes
Où trône l'orgueil des guerriers ;
Et Cybèle, mère des mondes,
Qui fait pousser les moissons blondes,
Fait aussi pousser les lauriers!

Septembre 1888.

VIII

A F.-V. RASPAIL

(Pour l'inauguration de sa statue)

Puisque la Science et l'Histoire
T'ont fait une immortalité,
Puisque te voilà dans ta gloire,
Sur le piédestal mérité,
Je n'irai point fleurir d'acanthe
Le front d'une jeune bachante,
J'accours dénouer devant toi
La strophe, ma gerbe étoilée,
Moi qui suis né dans ta vallée,
Comme j'ai vécu dans ta foi!

Je t'apporte, ô Raspail, ô père!
Vieillard sur l'énigme accoudé!
L'idéal qui veut qu'on espère,
Même quand la haine a grondé!
Je te rapporte ta pensée,
Le tremblement, l'ombre effacée
De ton berceau sur le vieux mur,
Tout ce qu'aux pieds nus de la Muse
Le flot illustre de Vaucluse
Roule de soleil et d'azur!

Et qu'aucune voix ne s'élève
Pour t'éclabousser d'un affront !
Nous avons, en sondant ton rêve,
Mesuré l'ampleur de ton front ;
Et nous penchant l'un après l'autre
Sur ton vaste cerveau d'apôtre,
Qui renfermait l'âme de tout,
Nous avons distingué dans l'ombre,
Au delà des erreurs sans nombre,
Toutes les vérités debout.

Nous t'avons vu la face blême,
Les lèvres livides de faim,
Déchiffrer l'auguste problème
Du germe épanoui sans fin,
Autopsier la graine obscure,
Fouiller les flancs de la Nature,
Guetter l'inconnu pas à pas,
Et jeter, au nom des brins d'herbe,
Le désaveu calme et superbe
A Cuvier qui ne savait pas !

La plante qui boit la lumière
Sous les rameaux, dans la forêt,
Tressaille encore, toute fière
De t'avoir livré son secret.
Quand le vent léger la soulève,
Ce n'est plus seulement la sève
Qui fait sa gloire et son réveil :
Dans les baisers du crépuscule

La moelle vit, et la cellule
Affirme son droit au soleil!

Ombre vaine, cendre qui souffre,
L'Être, injustement châtié,
Traînait son mal de gouffre en gouffre,
Sans que la Nature eût pitié,
Sans qu'elle offrît au pauvre hère,
Au forçat du bagne Misère,
Vite brisé, prompt à vieillir,
La fleur de santé qui ne coûte
Qu'une halte au long de la route,
Que la peine de la cueillir.

Tu t'écrias : « Mère, ô Nature!
« Pourquoi l'homme est-il ton damné?
« Pourquoi vendre à la créature
« Ce que l'Infini t'a donné? »
Et la racine méprisée,
La feuille où tremble la rosée,
Le laurier né sous d'autres cieux,
Tout s'offrit par ta main ravie
A ceux qui marchaient dans la vie,
Avec leur fosse dans les yeux!

L'âme fièrement obsédée,
Tu vouas au pâle remord
Les savants qui trompent l'Idée,
Les marchands qui vendent la Mort;
Et pour abriter sous ton aile
L'enfance, blanche tourterelle

Dont la misère est l'oiseleur,
Pour enseigner ce qui fait vivre,
Tu donnas au Peuple ton livre,
Saint alphabet de la douleur !

Tu pouvais à ton tour, sévère
Aux vaillants qui font leur devoir,
Te verser l'ivresse à plein verre
Au banquet doré du pouvoir.
La Fortune te dit : « J'arrive !
« Sois mon audacieux convive !
« Les principes sont vite usés.
« A toi tout ce qui chante et brille ! »
Tu répondis à cette fille :
« Je ne vous connais point, passez! »

Pendant qu'au bruit lointain des piques
La République s'éveillait,
Tu plantas les faisceaux épiques
Entre les pavés de Juillet.
Quand on la crut à jamais morte,
Tu t'écrias : « Luttons ! Qu'importe ?
« Les martyrs sont les vrais élus. »
Et le peuple écoutait, l'oreille
Collée aux pavés de la veille,
Si rien d'elle ne vivait plus.

Partout, chaque fois que l'épée
Faucha l'homme comme un blé mûr,

Tu baisas la terre trempée
De son sang glorieux et pur.
Tu donnas le tien ; ta pensée
Resta la blanche fiancée
Des fers lugubres et pesants ;
Et dans l'Histoire qui t'honore,
L'ombre des barreaux est encore
Sur ton front de quatre-vingts ans !

Ne crains point qu'un orage emporte
Le bronze où nous t'avons dressé :
L'admiration est plus forte
Que le dédain n'est insensé.
La nuit tremblerait pour ses voiles,
Tu t'en irais jusqu'aux étoiles,
Si les savants, blêmes d'effroi,
Te rendaient en morceaux de gloire,
Après l'insulte dérisoire,
Tout ce qu'ils ont volé chez toi !

Vincent de Paul de la Science,
Médecin du mal social,
Dresse-toi bien devant la France,
Dans la blancheur du piédestal !
Père, ta République est faite !
Nul ne viendra troubler la fête
Que nous offrons à nos grands morts :
J'en atteste, au nom des génies,
Les deux loyales mains unies
Là-bas, sur la tombe où tu dors !

Juillet 1889.

IX

A ÉMILE ZOLA

(Pour sa présidence des fêtes du Midi, à Sceaux)

Qui donc avait dit, puissant Maître,
Que ta gloire, espoir du granit,
Dédaignait l'idylle champêtre
Où nous évoquons notre nid,
Et qu'Estelle, la sœur des fées,
N'égayait jamais tes trophées
Du vol des souvenirs sereins,
Quand, avec un bruit de cymbales,
Les ailes d'argent des cigales
Se posaient sur les tambourins ?

Notre Mireille est accourue,
La rose et le bluet au front,
Pendant qu'au milieu de la rue
Les poètes dansaient en rond ;
Et te voilà dans notre fête,
Oubliant de quelle tempête

Sera fait ton livre nouveau,
Pour ressusciter ta jouvence,
Aux doux chants de cette Provence
Qui t'ensoleilla le cerveau !

Ah ! j'osai presque te maudire
De n'avoir pas servi mes dieux,
Moi qui garde à la sainte Lyre
Un amour de barde pieux,
Lorsque des épaules du Verbe
Tu fis, en moissonnant ta gerbe
Dans les splendeurs de Messidor,
Glisser le manteau romantique
Qui sur le seuil blanc du Portique
Traînait de la pourpre et de l'or !

Qu'importe ! La pensée altière
Égale l'enfant à l'aïeul ;
L'art est le pays sans frontière,
Où le génie est roi tout seul.
L'œuvre plane sur les doctrines ;
Tout ce qui s'écroule en ruines
Contenait de l'ombre et du vent ;
Un drapeau passe, un livre dure ;
La querelle meurt, à mesure
Que le grand homme est plus vivant.

Vois si notre dispute est vaine !
Tout hâte le même réveil ;
Tu ne sculptes la fange humaine
Que pour la dorer de soleil ;

Les types que ton rêve crée
Frissonnent de l'horreur sacrée,
Dès qu'ils ont ployé le genou ;
Le réel confine au prodige,
Et tout le songe ailé voltige
Dans les roses du Paradou.

C'est l'éternelle hypocrisie
Qui fait, en un siècle lassé,
De l'ombre sur ta poésie
Avec son masque rabaissé.
Les comédiens de l'extase,
Mirlitonnant leur vieille phrase,
Simulent un noble dégoût,
Lorsque tu fais en ton prétoire
Subir un interrogatoire
A quelque monstre de l'égout.

Es-tu le maître ? Est-ce ta faute
Si l'or a tué l'idéal
Et si nous marchons côte à côte
Avec la Débauche et le Mal ?
Est-ce toi qui fais dans les villes
Osciller les foules serviles
Entre le vice et la douleur ?
Es-tu le complice des hontes ?
L'orage te doit-il des comptes,
Chaque fois qu'il brise une fleur ?

Quand les vents soulèvent le sable
Dans l'immensité du désert,

Ta main est-elle responsable
Du grain de sable qui se perd ?
Est-ce toi qui pousses l'échelle
Sous la planche tremblante et frêle
Où son pied s'était mal posé,
Quand Coupeau, tournant dans le vide,
Tombe sur le pavé stupide
Ainsi qu'un grand oiseau blessé ?

Est-ce pour railler son ivresse
Et l'accabler sous ton arrêt
Que tu l'amollis de paresse
Au seuil banal du cabaret ?
Si Gervaise aussi s'habitue
A l'alcool qui brûle et tue
Les grêles poumons vidés d'air,
Est-ce ta pitié dérisoire
Qui verse de la mort à boire
A ces damnés de notre enfer ?

Est-ce ta volonté suprême
Que le sort aveugle et jaloux
Livre le juste à l'anathème
Et les brebis aux dents des loups ?
N'as-tu dessiné sur de l'ombre
Qu'une chimère haute et sombre,
Dans l'énorme page où tu mets
Au service de Souvarine
Le flot qui, pour noyer la mine,
Ruisselle au penchant des sommets ?

N'as-tu ciselé qu'un fantôme,
Quand le vieux, pleurant en chemin,
S'en va, chassé du toit de chaume,
Avec son bâton dans la main ?
S'il suffit d'un baiser d'alcôve
Pour éveiller la bête fauve
Dans la poitrine de Lantier,
Est-ce que la race et la terre,
Mariant leur double mystère,
L'ont fait ton tragique héritier ?

Claude lutte, Sigismond rêve
Que tout le vieux monde a croulé ;
Saccard s'arrondit, Nana crève
Le ventre au million volé ;
Riche ou pauvre, palais ou bouge,
Tout fait la culbute ; et Bazouge
Emmène la Camarde au bal...
Toi, tu dresses devant l'Histoire,
Pour les siècles et pour ta gloire,
L'implacable procès-verbal !

Et que m'importe qu'on t'accuse,
Au nom du bon goût désolé,
D'avoir au front blanc de la Muse
Arraché son masque étoilé ?
Ce n'est pas seulement pour dire
Des bagatelles au zéphire
Volant à travers les rameaux
Que la légion des génies

A tendu ses lèvres bénies
A l'éternel baiser des mots.

Que les beaux faiseurs de morale,
Agenouillés devant les grands,
Fassent d'abord cesser le râle
Des parias et des souffrants !
Ce n'est pas ton labeur sincère,
C'est l'universelle misère
Qu'il faut maudire à pleins poumons.
Laissons se protéger les anges :
Nos doigts ne pétrissent les fanges
Que pour lapider les démons !

Dans ton œuvre bien étayée,
Où l'aile vibre, où tout est clair,
La justice vit, appuyée
Sur ses quatre jarrets de fer.
Concorde ! plus de misérable !
Ton réalisme formidable
Aura vengé notre idéal.
J'attends que le grand soleil vienne ;
Et déjà là-bas, comme Étienne,
J'ai vu frissonner Germinal !

Or, c'est une pléiade amie,
Où les Ris fêtent les Amours,
Qui t'ouvre son académie,
Sans te corriger ton discours.
Notre bureau, c'est la pelouse ;
Pas une cigale jalouse

Ne t'aura refusé sa voix;
L'hirondelle, si tu nous parles,
Ira conter aux filles d'Arles
Que les nids chantaient dans les bois.

J'ai peut-être en mon odelette
Erré dans le bleu trop souvent.
Que veux-tu? le chant du poète
Est comme une aile sous le vent.
Mais nous aurons devant les marbres,
Dans le soleil et dans les arbres,
Gazouillé comme des oiseaux;
Et, légers de sourcis moroses,
Nous pourrons emporter des roses,
Puisque nous reviendrons de Sceaux.

18 *juin* 1893.

X

A BENOIT MALON

(Pour ses obsèques au Père-Lachaise)

Doux combattant, penseur insigne,
Te voilà couché dans la mort,
Blanc comme les ailes d'un cygne,
Silencieux comme le sort !
Mais tu vis : la Camarde blême,
Te criant le mot du problème,
Te vouant aux vers du tombeau,
T'a laissé vivant et robuste,
Dans l'immortalité du juste
Qui n'est que le reflet du beau !

Rien ne demeure, tout s'écroule ;
L'exemple seul dit : Je vivrai !
On ressuscite dans la foule,
Quand on n'a servi que le vrai.
La fin des maux, l'oubli des haines,
Les bons grains semés à mains pleines,

L'espoir de l'aube et du réveil,
Voilà ce qui survit à l'homme,
Quand les droits se sont levés comme
Les épis mûrs sous le soleil !

Tu n'étais qu'un tout petit pâtre,
Vêtu d'ombre et de pauvreté,
Quand tu sentis dans ton cœur battre
Tout le cœur de l'humanité.
Le mal ouvrait partout sa serre ;
La terre saignait, ô misère !
Sous l'orgueil brutal des drapeaux :
Toi, tu rêvais déjà peut-être
D'arracher aux griffes du maître
La laine de tous les troupeaux !

Tu rêvais l'homme heureux et libre,
Le devoir fièrement compris,
L'œuvre des bras, en équilibre
Avec le travail des esprits,
Le grand chêne égal au brin d'herbe,
Le droit à la commune gerbe,
Aux mêmes fruits d'or des vergers.
O Jeanne d'Arc ! ô Geneviève !
C'est toujours quelque noble rêve
Qui hante l'âme des bergers.

La chimère te prit en croupe,
T'ayant jugé vaillant et fort ;
Tu tendis ta lèvre à la coupe,
Tu bus la science à plein bord.

Mais avant d'annoncer au monde
Tes saints labeurs, ta foi profonde
Et la revanche des haillons,
Tu poursuivis la strophe ailée
Qui voltigeait par la vallée,
Du côté des bleus papillons.

Les champs sont pleins d'apothéoses,
Même quand les dieux sont partis :
Il faut avoir aimé les roses
Pour bien défendre les petits.
Toujours l'idée après le songe !
Le vrai n'est qu'un brillant mensonge
Avant l'éclosion du fait :
Quand, sur la colline penchante,
Tu cueillais la rime qui chante,
C'était Fourier qui triomphait.

Grâce à toi, la foule a pu lire
Le mot rayonnant et sacré,
Tout ce qu'un sublime délire
Dictait au penseur inspiré.
Le veau d'or effaré chancelle ;
C'est la justice universelle
Qui monte avec le flot humain.
Le génie, effrayant d'audace,
A semé l'aube dans l'espace :
Elle se lèvera demain !

Tu ne la verras point. Qu'importe ?
Nous lutterons, c'est notre tour.

Si l'orage bat notre porte,
Le drapeau flotte sur la tour.
L'heure de la plèbe est venue :
Dans les profondeurs de la nue,
Par delà les soleils couchants,
J'entends sur un monde en ruine
Gronder la plainte de l'usine,
Monter la révolte des champs.

En marche ! tous tant que nous sommes !
Debout ! La semence a germé.
Le joug pèse sur tous les hommes,
Tant qu'un seul homme est opprimé.
Plus de paria ! Plus d'entrave !
Le salarié, c'est l'esclave :
Nous briserons les derniers fers.
L'éternel Adam, qui proteste,
Reconstruira l'Eden céleste
Avec les maux qu'il a soufferts.

Et, lorsque l'œuvre sera faite
Contre la nuit et le passé,
Nous t'apporterons, doux prophète,
Tout l'idéal réalisé :
La terre féconde et bénie,
Le devoir, la paix, l'harmonie,
Les ramiers sauvés du vautour,
La mort du crime et de la haine,
Une seule famille humaine
Dans le travail et dans l'amour !

Septembre 1893.

XI

A LÉON CLADEL

(Pour l'inauguration de son buste à Montauban)

Puisque ce piédestal superbe
Vient, sous nos regards éblouis,
De pousser avec les brins d'herbe
Dans la terre de ton pays;
Puisque c'est la gloire fidèle
Qui clôt tes yeux d'un baiser d'aile,
Dans l'orgueil du bronze immortel,
Je te salue, ô prolétaire,
Au nom des damnés de la terre
Et des petits oiseaux du ciel!

Qui donc, en sculptant ses pensées,
S'est montré plus que toi pieux
Au sol blanc de pierres dressées,
Où s'endormirent ses aïeux?
Quel artiste à l'âme incomprise
A-t-il mieux que toi, quand la bise

Le courbait comme un vain roseau,
Taillé son bâton de voyage
Dans l'osier ruisselant d'orage,
Qui lui festonna son berceau ?

Qu'on t'injurie ou qu'on t'acclame,
Qu'on baise ou morde tes genoux,
Tu portes comme une oriflamme
Ton Quercy merveilleux et doux !
Ses montagnes, sœurs du Calvaire,
Dressent dans ton œuvre sévère
Leur sommet fécond et vermeil,
Comme si tes vaincus épiques
Ne pouvaient saigner sous les piques
Qu'en se rapprochant du soleil !

Les vertes roches escarpées,
Debout dans le calme zénith,
Avec des balafres d'épées
A leurs entrailles de granit ;
Le sanglot des sources prochaines,
La ronde verte des grands chênes
Dans la lumière et dans le vent ;
Les nids chanteurs, les branches ivres,
Tout ton pays est dans tes livres
Comme dans un miroir vivant.

Si la phrase, belle d'audace,
Fluide comme l'onde et l'air,
A l'immensité de l'espace
Et la profondeur de la mer,

S'il faut tout le ciel à son aile,
C'est parce qu'elle porte en elle,
Dans son majestueux essor,
Les montagnes échevelées
Qui roulent entre les vallées
Leurs vagues d'émeraude et d'or.

C'est la même éternelle sève
Qui, montant vers les cieux sacrés,
Fait avec les fleurs de ton rêve
Germer la pervenche des prés.
Quand ta période sonore
Nous dit la hache humide encore
Du sang de l'homme et des rameaux,
C'est la forêt d'aube inondée,
Qui tressaille au vent de l'Idée
Dans la forme auguste des mots.

Mais si belles que soient les roses
Au bord du sillon parfumé,
Quand elles se dressent, écloses
Dans le premier baiser de mai,
Si douce que te soit la terre,
Tu n'as jamais, ô chantre austère
De la misère et des haillons,
Déserté dans ton œuvre immense
La bataille qui recommence,
Loin des fleurs et des papillons !

Quand les fléaux battaient dans l'aire
Les épis couronnés d'or fin,

Ta pitié songeait, tutélaire
Aux parias blêmes de faim ;
Quand les oiseaux, blottis ensemble
Au creux du vieux saule qui tremble,
Raillaient le ciel froid et brumeux,
Tu pensais aux petits des hommes
Qui, dans la tourmente où nous sommes,
N'ont pas toujours un nid comme eux.

Tu préférais, sous la risée
Du crime heureux et tout puissant,
Les myrtes baignés de rosée
Aux lauriers abreuvés de sang.
Pour mériter ton fier suffrage,
Après avoir subi l'orage
Et douloureusement vécu,
Il suffisait qu'on pût te dire :
« Je n'ai pour tout bien que ma lyre ;
« J'ai lutté, mais je suis vaincu ! »

Je t'aime ainsi, divin poète,
En ce bronze éloquent et pur,
Où ta face calme reflète
La probité du vaste azur,
Où, peut-être, quand le soir tombe,
L'aigle des monts et la colombe
Viendront ensemble ou tour à tour
Et qui de la nuit souterraine
Jaillit comme une fleur humaine,
Dans le ciel étoilé d'amour.

Je baise, ô révolté sublime !
Tes pauvres longs doigts amaigris
Qui semblent chercher dans l'abîme
S'il est encore des proscrits !
Je lis la sainteté du rêve
La fin des maux, la mort du glaive,
Dans ton large front attristé
Qui se penche, épris de justice,
Vers la terre, sainte nourrice
De la dolente humanité !

Pendant que la bête se vautre,
Pendant qu'on retombe à genoux,
Fais avec ta face d'apôtre
De la lumière autour de nous ;
Et demain, la faux sur l'épaule,
D'un bout du pôle à l'autre pôle,
Par la plaine et par les sommets,
Nous irons, quoi qu'on fasse ou dise,
Moissonner la gerbe promise
Dans les sillons où tu semais !

4 août 1894.

XII

PUVIS DE CHAVANNES

Or Geneviève s'en allait
Dans les pervenches, par la plaine,
Avec son gentil agnelet,
Vêtu de lumière et de laine.

Tout à coup, l'air fluide et pur,
Où l'aube radieuse plonge,
Sembla s'effeuiller dans l'azur,
Comme s'il eût neigé du songe.

Les arbres bleus, les rocs vermeils,
Effleurés d'un frisson de flamme,
S'offraient au baiser des soleils,
Avec des transparences d'âme.

La bonne bergère admirait,
Tandis que, sous les vagues nues,
La profondeur de la forêt
S'illuminait de blondeurs nues.

Vol de rayons, caresses d'air,
Fleurs de rêve, ombres diaphanes,
Ce qu'elle avait dans son œil clair,
C'était un Puvis de Chavannes.

Et Geneviève, ayant compris,
S'en vint, les pieds blancs de poussière,
Couronner, au nom de Paris,
Le grand Maître de la lumière !

Janvier 1895.

XIII

A CLÉMENCE ROYER

(Pour le banquet offert en son honneur)

Je salue en vous, noble femme,
La Science au geste sacré,
Avec tout le cri de mon âme
Où le rêve a parfois pleuré !
Je la salue au nom du Verbe,
Les bras tendus vers votre gerbe,
Gloire de nos sillons humains ;
Car je veux, sainte apothéose!
Que ma strophe errante se pose
Sur les lauriers, entre vos mains.

Plus de chaînes aux pieds nus d'Ève !
Plus d'esclaves sous les bâtons !
Paris vous acclame et se lève
Autour de nous qui vous fêtons.
L'œuvre de votre pur génie,
Faite de force et d'harmonie,

Profonde comme l'onde et l'air,
C'est, sur les ailes de l'Idée,
La femme planant, évadée
De l'ignorance et de l'enfer !

A l'âge où l'âme rit, éclose
Comme un lis aux doigts d'Ariel,
Vous avez, frêle et toute rose,
Sondé le problème éternel.
Pendant que les blanches Elvires
Contemplaient, aux doux chants des lyres,
La beauté des flots et des cieux,
Vous demandiez aux nuits sans voiles
L'auguste secret des étoiles
Qui se reflétaient dans leurs yeux.

Isis, la terrible inconnue,
La mère aux flancs immaculés,
Vous apparaissait, toute nue
Comme les marbres ciselés,
Le sein gonflé, toujours féconde,
Créant un monde après un monde,
Annonçant l'aube et le réveil,
Sans plus de brume et de mystère
Que si l'énigme de la terre
Était un lambeau de soleil !

Feuille à feuille, roche par roche,
Vous épeliez, au temps des nids,
Les genèses qu'un coup de pioche
Révèle en marge des granits,

Vous assistiez, pâle et ravie,
A l'éclosion de la vie
Sur la planète et dans le ciel,
Quand les forces désordonnées
Se cherchaient des milliers d'années
Pour le baiser universel.

Vous évoquiez l'Homme farouche,
Lorsque la chanson des rameaux
N'avait point encore à sa bouche
Appris la musique des mots,
Quand, pris de peur et tout en larmes,
Il se taillait de vaines armes
Dans les vils cailloux du chemin.
Et que l'âme, fleur cérébrale,
Flottait, encore toute pâle,
Dans son crâne d'enfant humain.

Les Bibles vous criaient : « Qu'importe
« Qu'on sape les dieux et les rois?
« L'antique Légende est plus forte
« Que la Science aux yeux étroits !
« Le Seigneur a puni le crime :
« Adam roulera dans l'abîme
« Comme un oiseau toujours blessé.
« Tremblez devant Dieu qui se venge !
« Le glaive étoilé de l'archange
« Ne s'est point encore abaissé. »

Stupide et lâche réprimande !
Femme, vous avez libéré

Du bagne affreux de la Légende
L'ancien Adam dégénéré.
A lui la palme et la couronne !
C'est en vain que la foudre tonne
Aux mains du blême Jéhovah !
L'homme, ouvrier, savant, poète,
Ne sort point, en baissant la tête,
De l'Éden céleste : il y va !

Il y va, maîtrisant la force,
Déchirant les voiles, montant
Comme la sève sous l'écorce
Vers le bleu sommet qui l'attend,
Beau d'orgueil, superbe d'audace,
Étonnant le gouffre et l'espace
De son geste prodigieux,
Affirmant, sublime ironie!
La faillite de son génie
Par le détrônement des dieux!

Encore deux ou trois coups d'aile!
Le vieil Adam, transfiguré,
Ira dans la nue éternelle
Lutter avec l'aigle effaré.
Le vent chantera dans les chênes.
Plus de peuples traînant leurs chaînes!
Plus de vil préjugé rampant!
La terre à jamais refleurie !
Et vous aurez, mieux que Marie,
Broyé la tête du Serpent.

Mars 1897.

XIV

A CHARLET

(Pour l'inauguration de son monument à Paris)

Te voilà donc, Maître superbe,
Dans le triomphe mérité,
Avec des fleurs et des brins d'herbe
Autour de ton granit sculpté !
Le Beau seul rayonne et demeure ;
L'artiste grandit d'heure en heure,
Quand son labeur fut noble et pur.
C'est la France qui te couronne :
Le coq tend sa crête et claironne
Au-dessus de toi, dans l'azur !

Mais si toute âme fière envie
Ton beau laurier si bien conquis,
Quelles ténèbres sur ta vie,
Avant le jour où tu vainquis !
Tu connus l'angoisse du doute,
L'effort inutile, la route

Périlleuse à qui marche droit,
La mansarde ouverte à la bise,
Où le fusain s'immobilise
Sous les doigts qu'a raidis le froid.

O férocités routinières !
Les amateurs, joyeux bourreaux,
Te lapidaient avec les pierres
Où tu crayonnais tes héros !
Les marchands hautains et moroses,
Qui s'achètent des champs de roses
Avec nos rêves monnayés,
Alignaient quelques vaines piastres
Sur tes dessins que l'or des astres
N'eût pas suffisamment payés !

La misère, louve éternelle,
Farouche complice des lois,
Te tendait sa maigre mamelle
Au seuil des palais et des bois ;
Car elle est, dans la nuit humaine,
La sœur de la louve romaine
Aux flancs de bronze, à l'œil de feu ;
Et, l'âme haute et révoltée,
Ce n'est qu'après l'avoir tétée
Qu'on se dresse génie ou Dieu !

Qu'importe à présent que le gouffre
T'ait battu de ses flots hurleurs ?
Le ciel pleure, la terre souffre,
Quand avril enfante les fleurs.

La Bêtise, jamais domptée,
T'enchaînait comme Prométhée
Devant le grand ciel étoilé :
Des voix ont chanté dans la nue ;
L'Océanide est revenue,
Et le martyr est consolé !

Lumière et gloire ! plus de chaîne !
Dans un temps bourgeois et guerrier,
Où le cyprès de Sainte-Hélène
Avait la splendeur d'un laurier,
Pendant que la liberté sainte
Agonisait, la face ceinte
D'un tremblant et dernier rayon,
Tu fus, en ton œuvre qui dure,
Le Paul-Louis de la figure
Et le Béranger du crayon.

Tu fis, à travers les mêlées,
Sous les drapeaux troués cent fois,
Escorter les strophes ailées
De l'éclat du rire gaulois.
O légions ! groupe homérique !
Tes soldats de la République,
Sans pain, la tunique en lambeaux,
Jamais las de forcer les villes,
Souffletaient les trahisons viles
Avec le plat de leurs sabots.

Grâce à ta verve familière,
Écho vivant du boulevard,

La France eut pour conscrit Molière
Et Rabelais pour vieux grognard.
Quand les spectres de nos armées
Caracolaient dans les fumées
Au fronton du siècle naissant,
Les joyeux grenadiers épiques
Écartaient devant toi les piques
Et te saluaient en passant.

Regarde : ils accourent encore !
Écoute : ils ont déjà fêté
Le rayon de gloire qui dore
Ton front ceint d'immortalité !
La Tour-d'Auvergne les commande ;
La Patrie autour d'eux est grande
Comme le Verbe universel ;
Et, pendant que le drapeau vole,
C'est le petit tambour d'Arcole
Qui bat la charge dans le ciel !

Mai 1897.

XV

TROIS POÈTES

I

BAUDELAIRE

Ce poète a des soins d'amant pour la Douleur :
Même en se lamentant comme un flot sur la grève,
Il la revêt des plis du rythme ensorceleur,
Dans le balancement magnétique du rêve.

Il suspend une perle, il attache une fleur
A ses tétons pourris où l'abcès honteux crève.
Harpagon de son mal, obstiné receleur
De sa peine, il se plaît au tourment qui l'achève.

Quand il a bien drapé dans l'oripeau des vers
Le cou ridé, les bras anguleux, les flancs verts
De la gueuse qui lui dévore la cervelle,

Il la suit, fasciné, le geste et les pas lourds ;
Et baisant gravement sa robe de velours,
Il lui dit : — Ah ! mon Dieu ! que votre Altesse est belle !

II

PIERRE DUPONT

Il fut le bel amant songeur de la Nature ;
L'orgue immense des pins accompagnait sa voix ;
Les brises qui passaient lui contaient l'aventure
Des oiseaux dans le ciel, des foyers sous les toits.

Les lutins souriaient, là-haut, dans l'aube pure,
Quand il disait les monts, les sources et les bois ;
Pan s'approchait de lui, doucement, à mesure
Que les vagues pipeaux chantaient entre ses doigts.

Son rythme traduisait le frisson des grands chênes,
Le vaste bruit que fait la rupture des chaînes,
Le gazouillis des nids dans les rameaux épaix ;

Et tandis qu'il allait, magnifiant ses rêves,
L'enclume où les marteaux brisent les derniers glaives
Sonnait autour de lui l'angelus de la paix.

III

THÉODORE DE BANVILLE

C'était un blanc vieillard qui vivait sur les cimes,
Dans la grande bonté de l'aube, avec les Dieux.
Les puissants, constellés du sang rouge des crimes,
Subissaient, en tremblant, son talon radieux.

Il croyait à l'amour, aux extases sublimes ;
Le rêve épanoui souriait en ses yeux ;
L'or des soleils couchants illuminait ses rimes,
Quand il disait la Vie en contemplant les cieux.

Les strophes qu'il chantait doucement à la Femme
Nous mettaient un frisson de lumière dans l'âme,
Comme lorsqu'on regarde une vierge prier.

Or, maintenant qu'il s'est endormi dans la tombe,
Voici venir à lui le cygne et la colombe,
Voici fleurir pour lui la rose et le laurier !

Janvier 1901.

XVI

A VERDI

(Pour le festival donné en son honneur à la Sorbonne)

Verdi, tes frères d'Italie
M'ont dit : « Trêve aux hymmes guerriers !
« Chante celui dont le front plie
« Sous le poids heureux des lauriers,
« Le noble artiste qui s'élève,
« Dans la majesté de son rêve,
« Vers les cieux rayonnants et beaux,
« Et qui, pour maîtriser la gloire,
« N'eut pas besoin de faire boire
« Le sang de l'épée aux corbeaux ! »

Or j'ai déjà sur ma poitrine,
A l'appel troublant du matin,
Soulevé la lyre latine
Qui chantera le grand Latin ;
Et voici qu'un flot d'harmonie,
Doré des feux de ton génie,

Coule dans mes vers éblouis,
Comme lorsque la brise chante
Dans la silhouette penchante
Des oliviers de mon pays.

Ah ! c'est que la note sacrée,
Faite de joie ou de douleur,
Jaillit de ta lèvre inspirée
Comme le fruit naît de la fleur !
C'est qu'elle est dans ton âme ardente
Comme le rêve au front de Dante,
Comme les alcyons dans l'air,
Et qu'on ne la fait pas plus taire
Que le vent des cieux sur la terre
Ou la tempête sur la mer !

C'est que ton œuvre colossale,
Perçant la nuit et le brouillard,
S'ouvre comme une cathédrale
Sur le vaste parvis de l'Art !
C'est qu'elle monte dans l'espace
Avec la puissance et la grâce
D'un marbre blanc qui chanterait,
Et que dans son ombre éternelle
Viennent s'ébattre pêle-mêle
Tous les oiseaux de la forêt !

La nature seule est ton guide ;
Ton crâne altier, presque divin,
N'aura jamais connu la ride
De l'effort lamentable et vain.

L'hiver, l'été, la nuit, l'aurore,
Tout ce qui passe fait éclore
Quelque songe dans ton esprit ;
Tu chantes comme l'eau ruisselle,
Comme l'aiglon étend son aile
Et comme le printemps fleurit.

S'il faut que ta musique rie,
Tu la fais rire à pleines dents,
Ton âme fût-elle meurtrie
Du sombre assaut des flots grondants.
La voici de grelots coiffée,
Vagabondant comme une fée,
Cueillant des perles et des fleurs ;
Et pourtant, dans le soir qui tombe,
Le vent gémit sur une tombe
Encore humide de tes pleurs !

La flûte, évoquant les pavanes
Au vol harmonieux et clair,
Module des sons diaphanes,
Légers comme des bulles d'air ;
L'adorable note ingénue
Flotte comme une forme nue
Dont les pieds raseraient le sol ;
Le caprice épouse la règle ;
Et c'est le triomphe de l'aigle
Chantant comme le rossignol.

Entre ainsi, pour l'apothéose,
Dans le temple mystérieux

Où fleurit l'éternelle rose
Au vaste front des demi-dieux !
L'envie aux anneaux de couleuvre
Aura beau ramper sur ton œuvre
Que les peuples auront béni :
Les siècles verront ta mémoire
Siéger dans l'or et dans l'ivoire,
Entre Wagner et Rossini !

La Comédie et l'Épopée,
Avec leurs dieux ou leurs démons,
Notre Jeanne d'Arc dont l'épée
A la splendeur d'un lis des monts,
La Traviata, le Trouvère,
Saignant comme Christ au Calvaire
Sous l'horreur du Miserere,
Tous les êtres nés de ton rêve
T'escorteront là-haut sans trêve,
Dans l'éblouissement sacré.

Le coude appuyé sur ta lyre,
Shakspeare t'écoute et consent,
Pendant que Macbeth en délire
Pousse l'horrible cri du sang.
Triomphe éclatant et superbe !
Hugo, musicien du Verbe,
Te tend lès bras, pâle et charmé,
Pendant que dona Sol épouse
La Mort implacable et jalouse,
Sous le lent baiser de l'aimé.

Le cri du blême solitaire,
Les voix éparses dans les champs,
Tous les bruits confus de la terre
Montent vers toi comme des chants ;
Et le poète se figure,
Devant ton œuvre où la nature
Gémit, pleura, rit et gronda,
Que les dieux, debout dans la nue,
T'ont fait clamer la bienvenue
Par les trompettes d'Aïda !

6 *mars* 1901.

XVII

TOLSTOÏ

Cet homme a contre lui les faiseurs d'agonies,
Tous ceux qui, mal courbés sous le vent de l'Esprit,
Replantent dans les croix, pour la mort des génies,
Les clous encore chauds du sang de Jésus-Christ.

Le vieux prêtre menteur le voue aux gémonies ;
Le soudard, devant lui, hausse l'épaule et rit,
Parce que son cœur s'ouvre aux bontés infinies,
Parce qu'il est le Juste, ainsi qu'il fut écrit.

Mais, grâce à lui, les clous perceront les épées ;
L'idylle fleurira partout ; les épopées
Ne seront plus qu'un bruit sur de vagues tombeaux ;

Une aile poussera dans l'ombre aux vers de terre
Qui mangeront ses yeux ouverts sur le mystère ;
Et que de ramiers blancs pour chasser les corbeaux !

Avril 1901.

XVIII

AUX DÉCORÉS DU CARRO

Laboureurs de la mer, sublimes pauvres diables,
Prodigieux faucheurs de l'écume qui rit,
Vous avez fait jaillir des flots impitoyables
On ne sait quoi d'auguste où votre âme fleurit!

La mer, la grande mer, la mer bleue et sereine
Qui s'offre tout entière aux midis éclatants,
Souriait et chantait comme une jeune reine
Dans son jardin d'hiver fait avec du printemps.

L'alcyon tournoyait sur les barques latines;
Les rochers scintillaient à l'horizon vermeil;
Les oliviers trapus, vagabonds des collines,
Étaient encore blancs de l'argent du soleil.

Les brises mariaient leurs musiques ailées
Par-dessus les toits gris du vol des passereaux,
Et l'on voyait non loin luire entre les saulées
L'étang du Valcarès où boivent les taureaux.

Or voici qu'un matin, à l'heure où les étoiles
Pâlissent une à une et meurent tour à tour,
Un navire accourait dans le frisson des voiles,
Sur les flots dentelés de l'ébauche du jour.

Le navire, solide et vibrant comme un chêne,
A peine soulevé dans le rythme des vents,
Ramenait doucement à la rive prochaine
Un groupe de vivants heureux d'être vivants.

Dans ce groupe d'heureux que berçait l'onde amère,
Sur la légère couche, au creux blanc du coussin,
Un enfant sommeillait à côté de sa mère,
Les doigts à demi clos sur la rondeur du sein.

Les vents sourds ont hurlé, la brume est descendue ;
Les phares ont pâli comme un feu sur les monts ;
Et titubant déjà sur sa proue éperdue,
Le navire a heurté le champ noir des limons.

Affreux baiser du gouffre ! Implacable caresse
De la tombe qui s'ouvre et du flot qui se fend !
Des spectres ont erré sur le pont en détresse ;
La mère, toute blême, a crié : — Mon enfant !

Mais vous les aviez vus là-bas, sur l'eau qui glisse,
Dans le hérissement des vagues aux plis lourds,
O bons marins, vous qui volez au sacrifice
Comme l'aigle à la nue et la cigogne aux tours !

Vous aviez vu là-bas, sur des lames de boue,
Des êtres comme vous sombrer dans l'inconnu,
Grappe d'humanité que l'orage secoue
Et qui pend sur l'abîme avec son rameau nu !

Alors, tandis qu'au ciel montait la vaste plainte,
Le frisson de l'horreur vous a mordu les os :
La pitié vous a pris, la grande pitié sainte,
Plus forte que les vents déchaînés sur les eaux.

Vite, vite un bateau ! tout de suite des rames !
Tout le devoir humain, tant qu'un homme est vivant !
Et vous êtes partis sur la hauteur des lames,
L'échine ruisselante et les yeux en avant.

La barque, soulevant sa carène qui souffre,
Vous jetait par instant aux flots démuselés ;
Mais vous reparaissiez à la crête du gouffre
Ainsi que des ramiers dans la houle des blés.

Victoire ! Vous aviez effleuré le navire.
De l'un à l'autre bord l'amarre s'envolait ;
Et l'amarre cassait dans les vents en délire
Comme un fil de la Vierge au vol d'un oiselet !

De l'aurore à la nuit, de la nuit à l'aurore,
Sans douter un moment et sans jamais ployer,
Vous alliez, vous veniez, vous repartiez encore,
Pendant que les enfants vous pleuraient au foyer.

Chacun de vous disait : — Mourons, s'il faut qu'on meure !
Tous les pères criaient à la mère : — J'accours !
Le navire effrayant descendait d'heure en heure :
La corde revolait et se cassait toujours !

Mais vous voici debout, grandis par vos épreuves ;
La France vous bénit, votre jour s'est levé ;
Et j'ai cru voir flotter sur vos médailles neuves
Le baiser de l'enfant que vous avez sauvé.

Avril 1901.

XIX

A BAUDIN

Pareil au jour tombant qui luit entre les arches,
Le Panthéon brillait, comme à demi penché :
J'ai lentement gravi la colline et les marches,
J'ai pénétré dans l'ombre où le Père est couché.

Or j'ai dit à celui dont la lèvre s'est tue :
« Est-ce à moi d'étoiler de larmes ce linceul?
« Est-ce à moi de chanter cette noble statue,
« Quand elle a mérité que vous la chantiez seul? »

Comme une eau qui, filtrant aux racines d'un arbre,
Répand son bruit voilé dans l'herbe et les cailloux,
Une voix a gémi dans la blancheur du marbre ;
Et j'ai, comme un enfant, tremblé sur mes genoux,

La douce voix m'a dit, m'effleurant comme une aile:
« Arrête-t-on le vent qui court dans les rameaux ?
« La Lyre chante bien, la strophe est toujours belle,
« Quand le sang d'un martyr a coulé sur les mots.

« Lève-toi, dis au peuple en des vers d'épopée,
« Lancés comme une flèche au parjure interdit,
« Que l'acier du serment vaut celui de l'épée,
« Qu'à fausser l'un ou l'autre on devient un bandit !

« Dis-lui qu'en d'autres jours, au nom des lois sévères,
« Quand les tigres étaient les maîtres des lions,
« Nous avons accepté la montée aux calvaires,
« Parce qu'il le fallait et que nous le voulions !

« Pendant que les servants de la ruse et du crime
« Ramassaient dans le sang quelque vain oripeau,
« Celui dont vous fêtez le suaire sublime
« Tombait, les bras ouverts, dans l'ampleur du drapeau.

« C'est pourquoi le penseur et le barde superbe
« Doivent une couronne à ce mort immortel :
« Si tu n'as que des fleurs à lui nouer en gerbe,
« Je lui moissonnerai des astres dans le ciel. »

J'étais tout frémissant quand la voix s'est éteinte.
C'était l'heure sacrée où l'aube resplendit ;
Et je suis revenu par la colline sainte,
Et j'apporte à Baudin ce que le Père a dit.

Décembre 1901.

XX

LA BONNE RENCONTRE

(A l'occasion du centenaire de Victor Hugo)

Sur une impériale, en avril, un dimanche,
Un vieillard, en veston, la barbe toute blanche,
Le front vaste et coiffé d'un léger feutre mou,
Était assis, les yeux perdus on ne sait où,
Silencieux, les bras en croix, comme en prière,
A côté d'une jeune et charmante ouvrière
Qui mettait dans le ciel un éblouissement.
Le vieillard, tout à conp, lui parla doucement,
Avec des mots pareils aux musiques des astres.
Il lui dit qu'il avait subi bien des désastres,
Les orages du sort, le fiel des envieux.
Il n'était à présent qu'un bonhomme de vieux,
S'agenouillant de loin devant la beauté sainte.
Sa lèvre était fermée à l'inutile plainte ;
Ses yeux ne pleuraient plus que sur les maux d'autrui.
Il croyait, il sentait Dieu palpiter en lui
Comme l'oiseau dans l'œuf, sous l'aile tutélaire.
Les forfaits couronnés déchaînaient sa colère ;

Mais il était pensif et plaignait les méchants.
Il aimait la chanson des grillons dans les champs,
Le tremblement des blés aux flancs dorés des meules,
L'antique banc de pierre où songent les aïeules,
La neige des pommiers en fleur dans les sentiers,
Les corolles s'ouvrant comme des bénitiers,
Les papillons heureux de la splendeur des roses,
Les burgs penchants, les tours aux poternes mal closes,
Les donjons en ruine, encore triomphants,
Qu'il dessinait le soir à ses petits-enfants.
Avril ne renaissait que pour lui dire : Espère !
Depuis qu'il était vieux et qu'il était grand-père,
Il était comme au seuil d'un paradis humain.
Deux êtres innoncents l'avaient pris par la main ;
Il marchait avec eux dans de l'aube et du rêve.
Il avait oublié l'injustice du glaive,
L'exil majestueux sur le rocher grondant,
Les injures, l'envie au front bas ; et pendant
Que ses pas d'autrefois s'effaçaient dans le sable,
Il savait seulement cette chose adorable,
Douce à faire songer les anges dans les cieux :
C'est qu'il était grand-père et c'est qu'il était vieux,
Il avait à genoux pleuré sur bien des tombes ;
Mais l'âme s'envolait, grande sœur des colombes,
Vers le Père infini, dans les soleils levants,
Et les morts n'étaient morts que pour l'œil des vivants.
Quant à lui, confiant en Celui qui demeure,
Il ne tremblerait point lorsque viendrait son heure.
« Seigneur, lui dirait-il, tu m'avais envoyé
« Auprès du vieil Adam sous son fardeau ployé.

« J'ai prêché la concorde et dénoncé la haine;
« J'ai fait, pour libérer la pauvre espèce humaine,
« Tout ce qu'il m'a semblé que tu voulais de moi.
« Ai-je assez bien flétri le pontife et le roi?
« Ai-je assez bien partout brûlé la mauvaise herbe?
« Je suis le moissonneur qui rapporte sa gerbe:
« Rejette mes épis, si c'est ta volonté! »

L'ouvrière écoutait comme elle eût écouté
Un ange de Noël chanter dans la vallée.
Quand elle descendit avec la grâce ailée
D'un oiseau qui revient à son nid, vers les bois :
— Quel est ce bon vieillard, dit-elle à demi-voix,
Qui m'a parlé là-haut d'une façon si belle ?
— Mais c'est monsieur Victor Hugo, mademoiselle!
— Le grand-père ? fit-elle, ah! vous m'en direz tant ! »

Et le soir, dans son lit au blanc rideau flottant,
A l'heure où la nuit rit en écartant ses voiles,
Elle rêva que Dieu lui cueillait des étoiles.

25 *février* 1902.

XXI

A BAUDELAIRE

(Strophes dites au théâtre Sarah-Bernhardt, dans la matinée pour le monument)

Chantre effaré de la nuit noire,
Sombre mort à jamais vivant,
Est-ce à moi de fêter ta gloire
Avec ma strophe éparse au vent?
Est-ce à moi de dire ton rêve
Où comme à la pointe d'un glaive
Toute la douleur a saigné,
A moi dont le rapide verbe
Est toujours comme les brins d'herbe
D'un peu de lumière baigné?

Né de la terre et pour la terre,
Je n'ai point heurté comme toi
Aux portes closes du mystère
Avec mes poings crispés d'effroi.
Et pourtant je t'aime et j'admire
L'ombre qui descend sur ta lyre,

Dans le silence des tombeaux,
Comme si les vastes ténèbres
Où battent tes ailes funèbres
Luisaient ainsi que des flambeaux!

Pourquoi? C'est parce que l'Idée
Perce la nuit, s'évade et sort,
Même quand on l'a fécondée
Avec la souffrance et la mort!
C'est parce que l'œuvre demeure,
Surtout quand il sanglote et pleure
A quelque soupirail d'enfer!
C'est parce que la perle est belle,
Même quand le flot a sur elle
Bercé les fanges de la mer!

J'ai parfois rêvé que des roses,
Gloire des sillons éclatants,
Étaient le même jour écloses
Au seuil mystérieux des temps;
Et l'une d'elles, tiède encore
De baiser des vents dans l'aurore,
Était faite, ô dérision!
Avec le poison qui ruisselle
Dans la géhenne universelle,
Aux flancs de la création.

Les poètes surgirent, pâles,
Les regards d'extase enivrés,
Devant les roses virginales
Qui s'offraient à leurs doigts sacrés.

Lamartine, pieux génie,
Cueillit dans la plaine infinie,
Pour la déposer sur l'autel,
Celle où le soleil qui décline
Avait, en quittant la colline,
Laissé tomber le plus de ciel.

Musset, souffrant parce qu'il aime,
Sublimement désespéré,
Cueillit la rose où l'aube blême
Avait le plus longtemps pleuré ;
Hugo cueillit la fleur de rêve
Qui brille dans l'ombre et se lève
Comme une étoile à l'horizon :
Toi, le grand torturé du doute,
Tu cueillis au bord de la route
L'immortelle fleur de poison !

Puis, pensif et traînant ta peine,
Sourd au chant des nids dans les bois,
Tu descendis dans la géhenne
Avec ta sombre fleur aux doigts.
Dante et Virgile erraient ensemble
Sous les verts feuillages où tremble
Un heureux souffle printanier ;
Et ce fut la Mélancolie,
Sœur et mère de la Folie,
Qui fut ton pâle nautonnier.

Les fronts éclaboussés de fange,
La haine lente à s'apaiser,

Les discordes, le ver qui mange
Les yeux, la lèvre et le baiser,
Les forçats hurlants et livides,
L'horreur immense des cieux vides,
Les vastes débauches en rut,
L'espérance menteuse et vaine,
Le joug, la misère, la chaîne,
Tout l'enfer humain t'apparut.

Alors, te penchant sur ce gouffre,
Beau d'une tragique pâleur,
Tu mis dans ton grand vers qui souffre
Le cri muet de la douleur.
Et c'est pourquoi je te salue,
Ame funèbrement élue!
Esprit divinement fatal!
Miroir sacré de l'ombre humaine!
Vivant refuge de la Peine!
Magnifique frisson du Mal!

Octobre 1902.

XXII

A J.-B. CLÉMENT

(Pour ses obsèques au Père-Lachaise)

Ne crains pas de moi, bon rêveur, mon frère,
Un de ces adieux longtemps préparés,
Où l'Ode, en baignant son front de lumière,
Fait claquer au vent les rythmes sacrés.

Je veux simplement et doucement dire
A ton pauvre corps couché dans les fleurs
L'adieu qui sanglote avec un sourire,
L'adieu qui sourit en versant des pleurs.

L'ombre où tu descends te sera moins noire ;
L'aube argentera ton lit de gazon,
Et ce sera comme un rêve de gloire
Que j'aurais écrit en vers de chanson.

Or, ce sera bien ton rêve et le nôtre,
En ce jour exquis, rose et printanier ;
Car si tu fus grand et beau comme apôtre,
Tu fus doux et bon comme chansonnier.

Tu rêvais le bien, la vertu civique,
L'art épanoui, les hommes égaux,
Et qu'on bataillât pour la République
Avec des lilas au bout des flingots.

Tu rêvais la paix, les peuples en fête,
Les glaives brisés, le réveil des droits,
Et qu'on prît aussi la taille à Lisette,
Quand on avait pris leurs sceptres aux rois.

Tu rêvais l'amour, le baiser qui vole,
L'offre de la vie aux cœurs ingénus,
Le bonheur à tous, et la Carmagnole
Dansée autrement qu'avec des pieds nus.

La prison laissait ta jeune pensée
Libre de railler ses pâles bourreaux,
Pourvu qu'une fleur, tiède de rosée,
Eût le temps d'éclore entre les barreaux.

Tu ne sentais plus le poids de la chaîne
Aux bras de ton rêve innocent et fou,
Pourvu qu'en pleurant une plébéienne
Glissât dans tes doigts un bouquet d'un sou.

L'exil et sa nuit aux funèbres voiles
Assiégeaient en vain ton noble cerveau,
Tant que tu pouvais entre les étoiles
Voir celle qui vient vers l'Adam nouveau.

Elle vit ton geste et se mit en marche
Au-dessus de toi, dans l'or des couchants,
Quand tu repartis comme un patriarche
Prêcher la justice au peuple des champs.

Tu crias : « Debout! Debout, prolétaires!
Pas de maître ici, pas de Dieu là-haut! »
Tu semas ton grain dans toutes les terres;
Tu battis ton vers, quand il était chaud.

Lorsque tu buvais à l'eau des fontaines,
Quand tu meurtrissais tes pieds aux cailloux,
C'était pour chasser des vertes Ardennes
Les bourgeois qui sont les frères des loups.

Puis tu nous revins, Montmartrois fidèle
Aux pauvres vieux murs où rit le passé,
Sous ton grand chapeau qui battait de l'aile
Comme un goëland vite apprivoisé.

Maintenant tu dors du sommeil sans rêve,
Loin des vastes bruits qu'on jette aux échos.
Mais rassurons-nous : ta moisson se lève
Dans le rouge éclat des coquelicots.

Le livre à l'enfant! le droit pour la femme!
Plus d'êtres courbés sous l'essieu du char!
Nous détrônerons de leur socle infâme
Les bardes félons qui chantaient César.

Nous verrons crouler la dernière idole.
Plus d'épis humains tombant sous la faux !
Nos bras tailleront des bancs pour l'école
Dans l'horrible bois des vieux échafauds.

Les flots chanteront au souffle des brises ;
Le dogme fondra comme un vain brouillard ;
Et quand reviendra le temps des cerises,
Chaque oiseau du ciel en aura sa part !

Février 1903.

XXIII

A HÉGÉSIPPE MOREAU

(Pour l'inauguration de son buste au cimetière Montparnasse)

Ainsi donc, poète, ô mon doux poète,
Te voilà moins mort qu'un tas de vivants,
Avec de la gloire autour de ta tête,
Dans le chant des nids, dans le bruit des vents!

Tu ne fus pourtant qu'un pauvre bohême,
Un de ceux qui vont en longeant les murs,
Sans rien posséder ici-bas, pas même
L'espoir du pain roux dans l'or des blés mûrs.

Tous les vents du ciel déchiraient ta voile.
Quand tu te couchais, vaincu par tes maux,
C'était pour dormir à la belle étoile
Qui fait crier l'ombre et mentir les mots.

Le myosotis, qui venait d'éclore
Pour symboliser ton rêve et ta foi,
Était moins baigné des pleurs de l'aurore
Qu'il n'était trempé de tes pleurs à toi.

Or, on eût chanté les vastes louanges
A ton nom sculpté dans les hauts granits,
Si la destinée eût doré tes langes
Autrement que l'aube argente les nids.

Le nimbe azuré des apothéoses
Eût cerclé ton front d'immortalité;
Tes lauriers auraient détrôné les roses,
Même si Provins avait protesté.

Ton vers aurait-il, en boitant des ailes,
Offensé le Verbe innocent et nu,
On t'aurait tressé des couronnes telles
Que Corneille eût dit : — Mon maître est venu !

La Critique, sourde au pauvre qui chante,
Dure aux affamés pâles et frileux,
T'aurait apporté la phrase léchante,
Avec son collier fait de billets bleus.

On t'aurait sacré dans toute les langues.
Chez Académus, les gardiens du seuil
T'auraient distillé le miel des harangues
Et véhiculé le dernier fauteuil.

Mais que peut sur nous l'humaine injustice,
Lorsque nous avons saintement rêvé ?
La gloire a fleuri ton grabat d'hospice,
Tes épis sont mûrs, ton jour s'est levé !

Ta Voulzie où rit une onde emperlée,
Où les vents ailés rôdent en chantant,
Réflétait trop bien l'aube immaculée
Pour t'avoir trompé, toi qui l'aimais tant !

Quand elle annonçait la gloire à ta lyre,
Elle était sincère et ne mentait pas ;
Mais ses flots craintifs n'osaient pas te dire
Qu'un grand nom s'achète au prix du trépas.

Sur ce triste globe où rien ne demeure,
Où le ver est seul puissant et sacré,
Ton œuvre eût péri sous le vol de l'Heure,
Si tu n'avais pas souffert et pleuré.

Tu vivras au bruit des foules humaines,
Sous le beau laurier jamais défleuri,
Tant qu'un doux rêveur chantera ses peines,
Tant qu'un paria poussera son cri !

Tous ceux dont les rois pillèrent la gerbe
Te désigneront du geste en passant,
Tant qu'avril fera pousser un brin d'herbe
Entre les pavés où coula ton sang !

Tes vers chanteront au seuil des chaumières,
Pinsons de Provins, pierrots de Paris,
Tant que nous verrons les belles fermières
Offrir un asile aux bardes proscrits !

Au pied des sapins, dans l'essor des sèves,
Dans l'air lumineux qui baisa ton front,
Les myosotis revivront tes rêves,
Et ce seront eux qui se souviendront !

5 *avril* 1903.

LIVRE DEUXIÈME

DANS LE RÊVE

I

L'OISEAU DE VÉNUS

CONTE MYSTIQUE

Pour ma fille Marianne.

I

Le bon saint François, tutélaire
Aux oiseaux vite apprivoisés,
Devisait avec sainte Claire.

Des papillons brillaient, posés
Dans le fleurissement stellaire
Des grands tournesols embrasés.

Émus de l'éveil des pervenches,
Pinsons et tourterelles blanches
Voltigeaient dans la paix des branches.

Puis encor d'autres oiselets
Aux ailes brunes ou vermeilles,
Deux par deux ou bien tout seulets,

Se poursuivaient emmi les treilles,
Plus nombreux en ce vert palais
Que dans la ruche les abeilles.

Et François souriait, tandis
Que cet essai de paradis
Égayait les champs reverdis.

II

La Sainte a dit : « Puisque vous êtes
« Le paternel ensorceleur
« De ces tant innocentes bêtes,

« Bénissez-les, commandez-leur
« De voler autour de nos têtes
« Comme un souffle autour d'une fleur

« Ce me sera joie et prière,
« Avant de clore dans la bière
« Mes yeux à la douce lumière.

« L'oiseau baigne dans le ciel bleu
« Ses gentes plumes, envolées
« Du côté de l'astre et de Dieu.

« Ses familiarités ailées
« Ne le font-elles pas un peu
« Le frère du lis des vallées ?

« Dans son vol léger et charmant,
« Ne traîne-t-il pas doucement
« Des bouts d'aube et de firmament ? »

III

— Il faut aimer les créatures,
« A dit le Saint. C'est un autel
« Qu'un nid éclos sous les ramures.

« Mais Caïn n'est qu'un autre Abel,
« Et quelles mains sont assez pures
« Pour bénir les oiseaux du ciel ? »

La Sainte a dit : « — Je vous en prie,
« Faites-le par chevalerie,
« Au nom de ma bouche fleurie ! »

Le bon François s'est rappelé
Sa jeunesse et le temps qui passe ;
Et son cœur d'homme s'est troublé.

Lors, pensif et la tête basse,
Il a fait un geste étoilé
Qui traçait la croix dans l'espace.

Et voilà qu'un bel oiseau blanc
Est venu, sur son poing tremblant,
Battre de l'aile en roucoulant.

IV

Le Saint a dit : « — Or ça, colombe,
« Pourquoi roucoules-tu si doux ?
« Es-tu le ramier de la tombe ?

« Es-tu l'âme qui pleure en nous?
« Es-tu de la neige qui tombe,
« Avec des plumes en dessous ? »

La colombe a dit : « Je suis celle
« Qui, dans la mort universelle,
« Renaît toujours quand on l'appelle.

« Parmi les nuages flottants,
« Sous le grand ciel qui les azure,
« J'ai plané dans les anciens temps.

« Je me sens revivre, à mesure
« Que s'ouvrent les cœurs de vingt ans,
« Épris de songe et de nature. »

Sainte Claire a clos ses beaux yeux.
Passez, souffles mystérieux
Qui troublez la terre et les cieux !

V

La colombe a poursuivi : « — J'erre,
« Je ne sais jamais où je vais,
« Tant l'ombre d'en bas m'est légère.

« Que le sort soit bon ou mauvais,
« Que Chloé soit reine ou bergère,
« C'est tout comme si je rêvais.

« Pourtant, je me souviens encore
« D'un char éclatant et sonore
« Où je m'attelais dans l'aurore.

« D'autres colombes au vol sûr
« Le traînaient aussi, l'aile prise
« A des rubans couleur d'azur.

« L'air s'ouvrait comme un flot se brise ;
« Et ligne blanche et contour pur
« Flottaient sur le char, dans la brise. »

L'oiseau s'est tu pour un moment :
Claire l'a baisé doucement,
On ne sait pourquoi ni comment.

VI

« — Chaque matin, dès l'aube éclose,
« Toujours, encore et puis encor,
« Nous volions, sans faire autre chose.

« Devant le char au doux essor,
« Un beau petit enfant tout rose
« Jouait avec des flèches d'or. »

L'aile brillait, comme irisée :
A son tour, le Saint l'a baisée,
La bouche au même endroit posée.

Or, la colombe a dit aussi :
« — Le char et la nue éternelle
« Portaient Vénus et son souci.

« La nue était noire et cruelle ;
« Moi, j'étais blanche, comme si
« L'aube avait pleuré sur mon aile. »

Et tandis que l'oiseau sacré
Remontait vers le ciel doré,
Les deux pauvres Saints ont pleuré.

II

LE DERNIER PAPILLON

Pour ma fille Mireille.

I

C'était aux jours où le froid naît ;
Et voilà qu'un papillonnet
Sur ma vitre allait et venait.

Je l'entendis, comme de loin,
Mener si fin bruit én son coin
Qu'on eût dit grillon dans le foin.

J'allai vers lui, je le surpris
Qui s'ébattait en vols fleuris,
Dans les rideaux, sur le mur gris.

Par où s'en était-il venu,
Le cher pauvret, quasiment nu,
Que les aubes avaient connu ?

Huis et volets que le vent mord
Étaient clos sur le logis mort
Comme une prunelle qui dort.

Et pourtant il était bien là,
Tel à peu près qu'il s'envola
De terre, en brillant falbala.

Sur ses ailettes, fleurs des cieux,
Il avait deux yeux radieux
Qui me regardaient dans les yeux.

En son tremblant petit essor,
Il était joliment encor
Poudré d'argent et de vieil or.

II

Ainsi donc, il ne verrait plus
L'eau qui luit au bas des talus,
Tout au fond des bois chevelus?

C'était fini dorénavant
De s'envoler, bijou vivant,
Dans l'heureuse chanson du vent?

Adieu les blés penchants et lourds,
Où son corselet de velours
Ondulait en mille détours!

Les coquelicots empourprés
Étaient morts, tout décolorés,
Puis la marguerite des prés.

Les liserons, cloches d'azur,
Avaient sonné sur le vieux mur
Le glas du lis hautain et pur.

Plus une fleur tant seulement,
Ivre de lumière et dormant
Sous la beauté du firmament!

Peut-être, en mourant à son tour,
Avait-il comme un regret pour
L'avril qui lui fut tout amour?

Peut-être disait-il adieu
A la rose, à l'aube, au ciel bleu,
Quand ses ailes tremblaient un peu?

Mais s'il était reparti vers
Les vastes champs où les tons verts
S'éteignent au froid des hivers,

Il n'aurait partout rencontré
Que le souvenir dédoré
De l'ancien printemps enterré.

III

Or j'eus dans l'âme un vague effroi ;
Car je crus deviner pourquoi
Il s'en venait mourir chez moi.

Et je lui dis, me rapprochant
Comme pour l'effleurer d'un chant :
« Reste, je ne suis pas méchant!

« Nous avons tous les deux aimé
« La gente fleurette de mai
« Qui faisait l'air tout embaumé.

« Je la reverrai si je vis,
« Telle qu'avec toi je la vis
« De mes yeux follement ravis.

« Toi pourtant qui l'aimas le mieux,
« Tu ne l'auras plus quand les dieux
« Nous rendront le printemps joyeux.

« Et mon doux rêve tant chanté
« Ne fleurira plus à côté,
« Dans la brise qui t'a porté. »

J'ouvris un mignon coffret blanc ;
Plus d'un vieux souvenir troublant
Y dort encore ou fait semblant.

Du bout des doigts, comme à regret,
Je posai dans le blanc coffret
Le cher papillon qui mourait.

« Du moins, pensai-je, quelques-uns
« De mes pauvres songes défunts
« Lui seront couleurs et parfums,

« En ce cercueil enrubanné
« Où gît, près d'un bouquet fané,
« L'effroi du jour où je suis né ! »

IV

Mais le papillon, doux martyr
De l'impérissable désir,
Tressaillait, tout prêt à partir.

C'était dans les champs, tout seulet
Avec les arbres, qu'il voulait
Mourir, si la mort l'appelait.

Qu'importait que, sous les cieux gris,
La rafale glacée eût pris
Leur couronne aux bois défleuris ?

Le vent, soufflant en tourbillons,
L'enterrerait dans les sillons,
Berceaux des futurs papillons.

Le vague spectre nébuleux
Des petits myosotis bleus
L'escorterait d'un vol frileux,

Pendant que le lis, mort aussi,
Mènerait le deuil, comme si
C'était grande peine et souci.

Alors, comme je suis clément
A tout ce qui souffre en aimant,
Je le baisai bien doucement.

Puis, cependant qu'il s'envolait,
Je poussai fenêtre et volet,
Dans les cieux où l'autan soufflait.

Mon ancien rêve me parla :
« Laisse-le partir, je suis là! »
Et le papillon s'en alla,

Déjà lourd du dernier sommeil,
Mourir, dans le couchant vermeil,
De la vaste mort du soleil.

III

L'ARAIGNÉE DES JARDINS

LÉGENDE BRETONNE

Pour M[lle] Blanche Mouton-Rossi.

I

Jésus mourait, l'œil noyé d'ombre,
Le flanc troué, l'épine au front.
Autour de lui, sous le ciel sombre,
Les corbeaux noirs volaient en rond.

Il saignait par la plaie ouverte;
Et le sang rouge qui tombait
Luisait, au ras de l'herbe verte,
Comme une perle du gibet.

Ce juste en qui le faible espère,
Ce vaincu qu'on prie à genoux
Avait déjà crié : « Mon père,
« Pourquoi donc m'abandonnez-vous? »

L'ignorance est la grande impie.
Le peuple qu'il avait aimé
Disait : « Qu'il meure! qu'il expie
Le crime d'avoir blasphémé ! »

On lui clamait : « Montre-toi digne
« Des promesses de tes discours,
« Toi qui devais avec un signe
« Rebâtir le temple en trois jours!

« Toi qui sauvais si bien les autres.
« Délivre-toi, voyons un peu!
« Descends rejoindre tes apôtres,
« Puisque c'est toi le fils de Dieu! »

Mais Lui mourait, pensif et calme,
Levant très doucement les yeux
Vers la mystérieuse palme,
Toute tremblante au fond des cieux.

Et voici qu'un essaim de mouches
S'en vint au Calvaire et couvrit
De ses milliers d'ailes farouches
Les pauvres pieds de Jésus-Christ.

Les bourreaux, l'âme résignée
Aux forfaits du scribe jaloux,
Les avaient à coups de cognée
Percés avec d'énormes clous.

II

Jésus dit : « — Père que je nomme,
« Prends pitié de l'agonisant!
« N'était-ce pas assez de l'homme?
« Pourquoi les mouches à présent? »

Puis il pencha sa tête, lourde
Des péchés du monde expiés;
Et la mouche, stupide et sourde,
Était toujours là, sur ses pieds.

Elle était là, raillant la vie,
La mort, les doux rêves déçus,
L'être, l'âme, et comme ravie
De boire du sang de Jésus.

Lors, une araignée, humble bête,
Eut pitié. Juste elle venait
Du jardin des oliviers, prête
A coudre son fil au genêt;

Car elle était cette araignée
Éclose en de très vieux Edens,
Dont la trame reluit, baignée
De clair soleil, dans les jardins.

Et vite elle tendit sa toile
Autour des pieds nus, près du sol,
Sa toile où c'est dans une étoile
Qu'elle prend les mouches au vol.

III

Jésus-Christ la regardait faire.
« Je te bénis, lui disait-il.
« Tu pèses plus que ce Calvaire,
« Toi si frêle au bout de ce fil !

« L'astre s'éteint, le temple croule :
« Tu résumes tout le vrai jour,
« Puisque tu donnes à la foule
« La grande leçon de l'amour. »

Comme elle s'éloignait, craintive,
Une fois son œuvre accompli :
« — Je veux que ta bonté te suive,
« Je veux la sauver de l'oubli ! »

Or, l'ombre du gibet, qui penche
Aux flancs du mont sinistre et laid,
Descendit, radieuse et blanche,
Sur la bête qui s'en allait.

Tel est le récit d'un vieux sage;
Et c'est depuis ce jour qu'on voit
Dans les jardins, sous le feuillage
Lentement soulevé du doigt,

Une pauvre bonne araignée
Qui, méprisant nos vains fardeaux,
Porte, fièrement résignée,
Une croix blanche sur le dos.

IV

LA VIE EN TROIS SONNETS

Pour Mme Eugénie Dietz.

I

Naître en pleurant et faire, hélas! pleurer sa mère;
Grandir en récitant des fables, sans savoir;
Chasser aux papillons, apprendre la grammaire;
Mal dormir, tout petit, dans un très grand dortoir;

Trouver douce à vingt ans la destinée amère;
Croire aimer, parce qu'on est jeune et plein d'espoir;
Puis, aimer et souffrir, parce que la Chimère,
Si blanche qu'elle soit, montre un bout d'aile noir;

Avoir lu Lamartine et ne plus le relire;
Avoir de beaux enfants, les bercer, et se dire
Qu'ils vous laisseront vieux et seuls en vos maisons;

Subir le froid, l'exil, l'injustice, l'envie :
Telle est l'atrocité qu'on appelle la vie ;
Et cela vaut pourtant les pleurs que nous versons !

II

Ce qui vaut tout le prix de nos larmes humaines,
C'est de croire et d'aimer en se sentant aimé.
On raille la souffrance, on s'évade des peines,
Tant qu'aux troublants désirs le cœur n'est pas fermé.

Si peu qu'on ait gardé dans son sang, dans ses veines,
Le frisson d'un amour saintement proclamé,
Le méchant dédaigné s'épuise en trames vaines,
Et l'outrage n'est plus qu'un passant désarmé.

L'espérance survit à la jeunesse morte.
On a voulu la gloire, on a l'amour. Qu'importe
La forêt sans le nid, le laurier sans la fleur ?

Nos baisers d'autrefois qu'un aveu fit éclore,
Écloront de nouveau, plus parfumés encore,
Aux lèvres des enfants nés de notre douleur.

III

D'ailleurs, le souvenir est là, charmant et rose.
Vieillir, c'est s'endormir : on rêve quand on dort.
Toujours un ancien vers chante dans notre prose ;
Toujours un vague avril se mêle à notre sort.

Qu'est la vie? un instant. Et l'homme? peu de chose.
Mais, quand on se souvient, on est grave, on est fort :
Un rien fait déborder l'urne qu'on croyait close;
Tout l'être ressuscite en allant vers la mort.

On tressaille, on revit dans l'idylle passée;
On est enfant et père, épouse et fiancée;
On pleure avec la source, on plane avec l'oiseau.

On voudrait dans ses bras tenir le ciel immense;
Car même pour les vieux le printemps recommence,
Et la tombe, après tout, n'est qu'un autre berceau.

Montreuil-sous-Bois, juin 1885.

V

LA GRANDE VALSE

Pour Mlle Jane Vieu.

A travers la terre et l'espace,
Dans l'or du ciel, dans l'or des blés,
C'est la grande valse qui passe,
Tournant sur ses talons ailés.
Sans la valse errante et lascive,
Vénus serait morte d'ennui ;
Aussitôt qu'une étoile arrive,
Un monde l'entraîne avec lui.
La nuit, en écartant ses voiles,
Sourit aux astres fiancés :
        Blanches étoiles,
            Valsez !

Autour des cailloux verts de mousse,
Dans le tremblement des roseaux,
La brise harmonieuse et douce
Fait en valsant rire les eaux.

Quand elle tourne dans les plaines,
Au ras des fleurs ou des gazons,
Les âmes s'ouvrent, toutes pleines
De mystérieuses chansons.
Les branches, lourdes de cerises,
S'offrent aux couples enlacés :
Petites brises,
Valsez !

L'humble toit, les murailles nues
Voient tous les ans, au mois de mai,
Les hirondelles revenues
Valser autour du nid aimé.
C'est la ronde des libellules
Qui fait, au bord du flot changeant,
Tournoyer dans les crépuscules
Des reflets de pourpre et d'argent.
Les ramiers et les tourterelles
S'envolent, doucement bercés :
Rapides ailes,
Valsez !

Et tout valse aussi dans la vie,
La jeunesse, l'amour vainqueur,
L'illusion vite ravie
A la crédulité du cœur.
Ce sont elles, quand la fortune
Nous a trompés dans tous nos vœux,
Qui dansent par les clairs de lune
Avec des fleurs dans les cheveux.

Les baisers morts, les souffles d'âmes
Valsent sur les tombeaux brisés :
Ombres et flammes,
Valsez !

VI

BATAILLE DE FLEURS

Pour Mme Henri Emmanuel.

Evohé ! Victoire ! Victoire !
A nous le beau laurier vermeil !
Nous avons épousé la Gloire
Dans le grand lit d'or du soleil.

Que d'assauts tendrement terribles !
Les drapeaux mêlaient leurs couleurs,
Et les femmes étaient nos cibles,
Et nos armes étaient des fleurs.

L'azur baisait la nue ouverte,
Le vent jasait, et le printemps
Déroulait sa bannière verte
Entre les chars des combattants.

— Malheur à toi, si tu me touches ! »
Et tout là-bas, par les chemins,
Les baisers s'envolaient des bouches,
Les palmes s'envolaient des mains.

— Je te massacre, si tu m'aimes ! »
Et dans le ciel profond et clair
La mitraille des chrysanthèmes
Criblait les remparts bleus de l'air.

— A nous deux, comte ! — A toi, marquise !
Veux-tu des fleurs ou des sonnets ? »
Et voilà madame conquise
Dans le vol jaune des genêts !

— Où courez-vous, chères petites ?
Montrez-nous vos beaux falbalas ! »
Et l'averse des marguerites
Croisait l'orage des lilas.

Batailles d'enfants ! jeux d'artistes !
L'humble violette des champs
Bombardait les bonapartistes
Qui ne nous trouvaient plus méchants.

Les pigeons blancs, battant de l'aile
Dans l'éther tout peuplé d'hymens,
Annonçaient au ciel la nouvelle
De la déroute des jasmins.

Au loin, entre l'algue et la mousse,
Sur les rocs tout gris de filets,
La vague s'endormait, plus douce
Dans le chant roulant des galets.

Et maintenant adieu la fête!
Bonsoir le doux bruit des grelots !
Mais que la paix dure, étant faite
Au nom du soleil et des flots!

Dans quelques jours, le vent qui passe,
Tout vibrant de jolis accords,
Fera tournoyer dans l'espace,
L'âme des genêts qui sont morts.

Pour que les enfants et les femmes
Nous bénissent dans la cité,
Nous prendrons à toutes ces âmes
Un peu de leur sérénité.

On a droit aux apothéoses,
Loin des orageux cliquetis,
Quand on n'a blessé que des roses
Dans la bataille des partis.

Marseille, mai 1886.

VII

SCULPTURE

A Mme Laure-Martin.

Madame, je ne suis qu'un joueur de guitare,
L'accordeur patient du vieux luth de Pindare
Qu'on oubliait un peu ;
Et je n'ai sur la terre, en dépit de Prudhomme,
Pas d'autre mission que de gazouiller comme
L'oiseau dans le ciel bleu.

Or, bien que j'aie, hélas ! pour unique fortune
Le nuage, le vent, l'aube, les clairs de lune
Argentant les prés verts,
Je tiens à vous offrir à mon tour quelque chose,
Ne serait-ce que l'âme errante d'une rose,
Prise aux filets du Vers.

Lorsqu'en votre atelier vous donnez à l'argile
Le vaporeux contour d'un rêve de Virgile
Au fond des bois troublants,
Les profils ébauchés me font de petits signes,
Et je crois voir flotter la musique des lignes
Au bout de vos doigts blancs.

Car tout est la musique et tout est l'harmonie !
La couleur et le verbe ont leur gamme infinie,
Leur ton clair ou voilé ;
La strophe est le reflet d'un son dans la lumière ;
Et la statue énorme, éblouissante et fière,
N'est qu'un chant ciselé.

Vous les comprenez, vous, les affinités vagues
Des arts mystérieux mêlant leurs sourdes vagues,
Confondant leurs frissons :
Et moi, barde hanté de chimères sans nombre,
J'ai parfois, grâce à vous, touché le baiser d'ombre
Des contours et des sons.

Vous nous l'avez conté, de vous-même étonnée :
Avant d'être l'artiste attachée, obstinée
A son œuvre vainqueur,
Vous n'étiez tout là-bas, dans les champs, au village,
Qu'une humble enfant avec des bluets au corsage
Et des rêves au cœur.

Vous grandissiez devant le ciel, dans la nature,
Comme ces fleurs d'avril qui poussent sans culture,
Et vous ne pensiez pas
Que vous feriez un jour tout doucement éclore
Des roses dans l'argile où, tout baignés d'aurore,
Couraient vos petits pas.

Mais, vous êtes venue, et Paris vous a prise
Dans son grand tourbillon qui reconstruit ou brise
Ce qu'il heurte en passant,

Avalanche d'esprits, vaste tempête d'âmes,
Où la gloire apparaît en un torrent de flammes
Comme un dieu qui descend !

Et voilà qu'à présent sous votre main de fée
La jeune beauté rit, gentiment attifée
De pimpants falbalas,
Le lis épanouit sa tremblante corolle,
La fauvette gazouille et le ramier s'envole
Aux touffes des lilas.

Vous surprenez au bain les nymphes toutes nues,
Pendant que le soleil, incendiant les nues,
Dore le bois profond ;
Et vous nous révélez, tapie au creux des aunes,
Tout ce qu'elles ont dit à voix basse aux vieux faunes,
Tout ce qu'elles leur font.

Vénus est avec vous tendrement familière ;
Les petits Cupidons, la flèche en bandoulière,
Disent quand vous passez :
« — C'est celle qui nous aime et nous recoud des ailes ! »
Et, pour vous inspirer, les aimés et les belles
Se tiennent enlacés.

Allez, continuez, attendrissez le marbre !
S'il n'avait pas en lui le jet des sèves, l'arbre
Porterait-il ses fruits ?
Sans l'atome de feu caché dans l'étincelle,
Qui donc eût fait chasser par l'aube universelle
L'ombre épaisse des nuits ?

Et qu'auriez-vous été dans la mêlée énorme ?
Quand Paris eût-il vu l'effluve de la forme
A vos doigts ruisseler,
Si vous n'aviez couvé dans votre âme naïve
L'impalpable contour, la ligne fugitive,
Tout prêts à s'envoler?

Quand vous étiez enfant, déjà le faune alerte
Répétait votre nom à la clairière verte,
Pendant des jours entiers ;
Les oiseaux vous chantaient, blottis dans le feuillage ;
Les nymphes en riant vous guettaient au passage
Dans les petits sentiers.

Les zéphirs chuchotaient derrière votre épaule ;
Le satyre, écartant les fins rameaux du saule,
Vous faisait les yeux doux ;
Et dans l'or du couchant, le long du bois sonore,
Les beaux amours joufflus, pas visibles encore,
Vous grimpaient aux genoux.

Maintenant, devant vous et selon votre rêve,
Ils s'en vont, moissonnant d'heure en heure et sans trêve
Les lauriers espérés ;
Et quand ils ont le soir bien empli leur corbeille,
Ils nous disent à nous, et tout bas à l'oreille :
« — Vous les lui donnerez ! »

Montreuil-sous-Bois, 1er *août* 1886.

VIII

LES BAUX

Pour mon ami Joseph Hilaire.

J'ai vu les Baux : j'ai vu sur la roche escarpée
Des fantômes de murs et des spectres de tours,
Pendant que le mistral chantait sa mélopée
Dans la vaste vallée, au ras des taillis sourds.

Le sapin glorieux, planté comme une épée,
Semble garder le mont de l'assaut des vautours :
Alerte, compagnons à la huque fripée !
Debout, gentils varlets en toque de velours !

La terre sous les pas sonne comme une armure ;
Le lierre touffu monte avec la grappe mûre
Aux fentes des créneaux, dans le couchant vermeil ;

Les vieux toits crevassés luisent comme des casques ;
Et c'est non loin de là qu'autrefois les tarasques
Dormaient, la gueule ouverte et le ventre au soleil.

IX

LA PETITE MÈRE

Elle pourrait, très occupée
D'un chiffon bleu, rose ou vermeil,
Jouer encore à la poupée,
Dans les jardins pleins de soleil.

C'est son bébé, ce petit homme !
Ce n'est point un rêve qu'elle a !
Elle l'embrasse, elle le nomme
D'un nom qui gazouille : il est là !

Elle le berce, elle le presse
Tout contre son sein triomphant,
Avec l'exquise maladresse
D'un enfant qui berce un enfant.

Comme pour faire une prière,
Du bout des doigts, autour du front,
Elle arrange en fleurs de lumière
Les rubans blancs du bonnet rond.

Elle sourit, elle se penche,
Belle d'orgueil, ivre d'espoir :
Quand on le sortira dimanche,
Tout le monde voudra le voir !

Une bonne étoile se lève
Pour elle, dans la nuit du sort.
Ne la troublez pas : elle rêve !
Ne faites pas de bruit : il dort !

Elle a comme des baisers d'âme.
Quand le bébé sera bambin,
On lui dira : « Mon Dieu ! madame,
« C'est donc à vous, ce chérubin ? »

Le vent, épars dans la clairière,
Cajolera les nids flottants.
Elle répondra, toute fière :
« Quand il vint, j'avais dix-huit ans. »

Les pinsons, cachés dans l'yeuse,
Lui feront des tas de discours...
La petite mère est songeuse ;
Le petit bébé dort toujours.

Il dort, assoupi d'un silence,
Ayant avec elle, ô douceur !
La radieuse ressemblance
D'un dernier frère avec sa sœur.

Et l'on croirait, tant la nature
La divinise en l'inspirant,
Que c'est la Vierge en miniature,
Avec un Jésus déjà grand.

X

LA CRÈCHE

Pour Mme Jeanne Gautier.

Oh ! les gentils bébés des crèches !
Groupe charmant et querelleur !
Tout le rose duvet des pêches
A neigé sur leur joue en fleur.

Hiver, été, dans la mansarde,
C'est toujours la même saison.
La mère travaille, on les garde :
Ils seraient seuls à la maison !

Doux envolement d'âmes blanches !
Innocence éclose en chansons !
On dirait, dans la paix des branches,
Une querelle de pinsons.

Ils ont quinze jours, trois semaines ;
L'aube à peine leur apparaît.
Pauvres mignonnes fleurs humaines
Que le moindre vent briserait !

L'édredon fin qui les protège,
Les coussins clairs et dentelés
Se creusent en vagues de neige
Derrière les cous potelés.

Le rideau léger se soulève
Autour du berceau frémissant,
Comme si les anges du rêve
Le baisaient d'un souffle en passant.

La main dodue, à moitié close,
Plus frêle qu'un vain liseron,
Effleure d'un tremblement rose
Le ventre blanc du biberon.

Cela gambade, caracole,
Pleure en tombant, retombe exprès,
Improvise des ponts d'Arcole
En franchissant des tabourets.

Vacarme, bataille, équipées !
Chacun s'escrime à sa façon.
Quand ils ont tué les poupées,
Le parquet est rouge de son.

Mais, c'est le tour de la clémence,
Tout s'épanouit en gaieté :
Le gazouillement recommence,
Les berceaux dorment à côté.

L'un sourit en mordant son pouce,
L'autre s'attelle à son tambour :
C'est de l'humanité qui pousse,
Dans du soleil et de l'amour !

XI

CONFIDENCE

Enfant ! vous me disiez l'autre soir que la vie
Vous eut toute avant l'âge où l'on connaît son cœur :
La volupté passait, et vous l'aviez suivie,
Aux bras du jeune amant candidement vainqueur.

Oh ! le précoce amour qu'on blâme et qu'on envie !
Oh ! le rire sans dents du préjugé moqueur !
Qu'importe ? Vous alliez, l'âme ouverte et ravie
D'épuiser l'enivrante et céleste liqueur.

Puis, avec un sourire en vos lèvres mi-closes :
— Que n'ai-je, avez-vous dit, gardé mes songes roses ?
Que ne suis-je l'enfant naïve d'autrefois ? »

Mais vos regards mentaient, vous vous trompiez vous-même
Tout votre corps s'offrait à l'extase suprême
Et les anciens désirs chantaient dans votre voix.

Avril 1887.

XII

HYMÉNÉE !

Pour mon ami Jean Bernard.

Quand l'oranger, si blanc que la neige l'envie,
Éclos avec le rêve où ton front s'étoila,
Chantera son poème à l'épouse ravie,
Je ne serai point là !

Je ne serai point là, parce que d'autres hommes,
Moins fêtés, moins heureux et pourtant aussi doux,
M'ont dit : « Nous t'appelons en la nuit où nous sommes,
« Arrive et parle-nous ! »

Et je leur parlerai, messager de la lyre,
Du droit, de l'idéal, des chaînes à briser,
Pendant que tu boiras l'amour dans un sourire,
Le ciel dans un baiser !

Mais si, repris soudain par l'idylle éternelle,
J'évoque les bébés, charme de notre foi,
Souriez-moi de loin, car ce sera pour Elle
Et ce sera pour toi !

4 janvier 1888.

XIII

LA LUNE ET LA MER

Quel symbole du sort amer,
Quand le flot hurle sur la mer,
Comme s'il clamait sa rancune!
Et pourtant le vent est calin,
Sous le ciel plein
De lune.

Au loin, comme sous des fardeaux,
Les rocs s'arrondissent en dos,
Avec des souplesses étranges.
Les bateaux semblent dans l'air doux
Traîner des bouts
De franges.

Ou bien ils ont l'air, en glissant
Au-dessus du gouffre où descend
Le léger bercement des voiles,
De tituber entre les eaux
Sur des morceaux
D'étoiles.

Une molle blancheur s'étend
Sur l'immense flot palpitant,
Soulevé comme un sein qui souffre ;
Et cette goutte de ciel bleu
Tient le milieu
Du gouffre

Et c'est l'image de nos jours
Où les fugitives amours,
Tout ce qui rayonne et qui passe,
Songe doré, rêve chantant,
Tient au cœur tant
De place.

Et c'est peut-être aussi pourquoi
Les flots s'en vont, hurlant d'effroi,
Le long de la sombre lagune,
Quand le vent chante, plus câlin
Sous le ciel plein
De lune !

Septembre 1888.

XIV

INTERROGATOIRE

— Quand la nuit déroule ses voiles
Dans le ciel vaste et frémissant,
Que cherches-tu dans les étoiles,
Passant ?

— Je rêve d'un pays étrange
Où l'homme, volant au zénith,
Est comme un grand aigle qui change
De nid.

— Quand au printemps saignent les roses,
Les regardes-tu sans effroi ?
As-tu la tristesse des choses
En toi ?

— Je demande aux tiges brisées,
Frêle emblême de nos douleurs,
Où vont les sanglantes rosées
Des fleurs.

— As-tu des amours ou des haines
Devant le mystère vivant,
Quand l'orage courbe les chênes
Au vent?

— Je demande au rocher sauvage,
A l'algue, à l'ortie, au cyprès,
Ce que devient le vent d'orage
Après.

— Dis-tu quelque vaine prière?
Souffres-tu d'un ancien remords,
Quand tu vois clouer dans la bière
Les morts?

— Je demande à mon doute infâme,
Spectre qui rit du bout des dents,
Si l'on a cloué toute l'âme
Dedans!

Février 1890.

XV

AUX POÈTES SYMBOLISTES

Salut aux rêveurs ingénus,
Aux poètes qui sont venus
Par les sentiers blancs de colombes,
Quand les gloires en cheveux blancs
Descendaient la côte à pas lents,
Dans le surgissement des tombes !

Ils ont, ces pèlerins du Vers,
Le même droit aux lauriers verts
Plaqués en cercle autour des tempes,
Puisqu'ils agonisent aussi
De votre mystique souci,
O fronts plissés dans les estampes !

Le génie est un fleuve : il sourd
De la montagne, du bois sourd,
De tous les sols de la patrie.
Nargue aux vils joueurs de pipeau,
Qui s'en vont clamant au troupeau
Que la grande source est tarie !

Est-ce que le vaste torrent
S'épuise jamais en courant
Sur les rochers, dans l'ombre noire,
Parce qu'au flanc vert des talus,
Deux ou trois lions chevelus
Y sont venus lentement boire?

Au feu, les bâillons étouffants!
Est-ce la faute à ces enfants
Dont l'âme reluit, toute neuve,
S'ils n'ont pas ployé les genoux
A la même place que nous,
En s'abreuvant à l'eau du fleuve?

Est-ce donc pour eux un affront
D'avoir été baisés au front
Par la lèvre d'or des Chimères,
Quand ils dormaient dans leurs berceaux,
En un recueillement d'oiseaux
Blottis sous les ailes des mères?

Pourquoi n'auraient-ils pas tenté
L'envolement illimité,
Au delà des sphères connues,
Comme s'il était défendu
De planer, à demi perdu
Dans l'élargissement des nues?

Allez, rêvez, luttez, cherchez
Le Verbe et l'Idéal cachés
Dans l'âme pensive des choses!

Les bons aînés vous seront doux :
Leurs flèches, en sifflant vers vous,
Auraient peur de blesser les roses.

La liberté ! la liberté
Dans l'art comme dans la cité,
Jusqu'aux derniers confins du rêve !
Un chant après un autre chant !
Le soleil saigne en se couchant ;
Mais c'est toujours lui qui se lève !

Février 1891.

XVI

FIN D'ANNÉE

Les jours, les mois, les ans s'écoulent comme une onde :
L'image de l'enfant que nous étions hier
N'y laisse, tant la vie est rapide et profonde,
Pas plus de trace, hélas ! qu'un oiselet dans l'air.

Tout croule. Un siècle pèse autant qu'une seconde ;
Avril éclot à peine, et c'est déjà l'hiver ;
Le crâne décharné rit dans la tête blonde ;
La fleur des bouches s'offre au baiser froid du ver.

Mais le cher souvenir, feuilleté comme un livre,
Nous fait dans le passé tout doucement revivre,
Même quand nous touchons au sépulcre glissant ;

Et qui donc vous a dit que la mort soit cruelle
Au point de nous garder endormis sous son aile,
Puisque nous revivons encore en vieillissant ?

31 *décembre* 1891.

XVII

A REMY BELLEAU

J'aime ton vers, bon Remy,
        Quand parmi
Les fleurs joyeuses d'éclore,
Tu le cueilles doucement,
        Diamant
Où tremblote un rais d'aurore.

Je l'aime quand il se plaît,
        Violet,
Rose et bleu, gentiment triste,
A colorer les rameaux
        Et les mots
Des reflets de l'améthyste.

Ta strophe luit au soleil,
        Dans l'éveil
Des vallons et des prairies ;
Et l'on croit voir à travers
        Les bois verts
Ruisseler des pierreries.

Ta rime, oiselet d'argent,
    Voltigeant
Au gré du zéphir qui rôde,
Niche devant le ciel bleu,
    Au milieu
D'un feuillage d'émeraude.

Et c'est, quand on te lit bien,
    Doux païen,
Frère ensoleillé des merles,
Comme si dans un coffret
    On ouvrait
La petite âme des perles.

24 *mai* 1892.

XVIII

LE ROCHER DE POCHI

A Judith Cladel.

Vous l'aimez, le vieux roc impassible et superbe ;
Votre rêve ingénu s'élève comme un chant
Vers ce dieu couronné d'azur et de brins d'herbe,
Qui garde la montagne et protège le champ.

Haut comme l'Idéal, sacré comme le Verbe,
Debout dans le matin, debout dans le couchant,
Il abrite des vents la chaumière et la gerbe,
Quand les blés ont roulé sur le coteau penchant.

Mais vous l'aimez aussi, la roche immaculée,
Parce que votre père, enfant de la vallée,
L'aima comme l'aiglon farouche aime son nid,

Parce qu'ils ont tous deux une égale stature
Et que vous avez vu son œuvre et la nature
Amalgamer leur bloc avec le fier granit !

Bruniquel, 1er *octobre* 1893.

XIX

FLEUR DE GRÈVE

Pour Mlle Juliette.

Lorsque je suis venu, bon chevalier du rêve,
Bardé de loyauté comme un briseur de fers,
En ce pays terrible où le vent et la grève
Déchaînent à la fois leurs souffles dans les airs.

Je m'étais figuré, tant j'ai l'horreur du glaive,
Tant j'ai pitié des maux injustement soufferts,
Que j'y serais aveugle à l'aube qui se lève,
Que j'y resterais sourd aux musiques du Vers.

Mais dans l'effroi des champs, dans les cris de la rue,
Vous nous avez souri, vous m'êtes apparue
Entre mes compagnons que la lutte assombrit;

Et la rime a chanté dans mon âme qui pleure,
Parce que j'ai compris que le rêve demeure
Et que l'hiver est mort, tant qu'une fleur sourit!

Lens, 27 *octobre* 1893.

XX

TROIS TABLEAUX DE PAUL SAÏN

I

LA RÉSERVE DU MOULIN

Au loin, dans la clarté vaguement bleue et rose,
Le coteau vert descend, crevassé de tons roux ;
Quelques arbres en pointe ornent la rive, enclose
Dans le reflet des troncs lisses sur le flot doux.

En un coin d'ombre où l'œil attiré se repose,
Un antique pommier, tordant ses rameaux fous,
Se penche sur l'eau calme et conte quelque chose
Aux nénuphars plaqués dans l'herbe et les cailloux.

Le martin-pêcheur luit et fuit. La terre en pente
Prolonge tout là-bas le sentier qui serpente ;
Et pendant que la brise au vol souple et câlin

Baise amoureusement les fleurs ensoleillées,
On croit ouïr causer derrière les feuillées
La lavandière avec le garçon du moulin.

II

DANS LE MIDI

C'est le Midi vermeil, lascif et plein de rêves,
Dans son cadre doré par les soleils couchants,
Avec son bercement de rayons sur les grèves,
Derrière les rameaux tourmentés et penchants.

Deux arbres, envolés dans le baiser des sèves,
S'ajoutent à la paix glorieuse des champs,
Légers comme des faux, polis comme des glaives,
Au-dessus des ravins d'où s'élèvent des chants.

Tout là-bas, dans la nue, un gonflement de houle.
A droite, un filet d'eau scintille et se déroule
Comme un ruban tombé des ailes d'Ariel ;

Et dans le charme exquis l'espace au loin s'azure,
Et rougeoie, et flamboie, et s'efface à mesure
Que le soir lent descend les étages du ciel.

III

LE CHEMIN

Le chemin gris et blanc, se courbant en faucille,
Entoure l'eau profonde où les taillis lointains,
Se confondant avec un bon air de famille,
Reflètent la pâleur des feuillages éteints.

Un arbre échevelé, dont le tronc lisse brille,
Allonge sur les flots, dans la paix des matins,
Sa haute branche où pend une verte guenille
D'autres petits rameaux par le vent seuls atteints.

Sur la rive, un pêcheur à la ligne, ô mœurs pures !
Joue avec les poissons rebelles aux fritures
A qui se laissera désarmer le dernier,

Cependant qu'au détour de l'étroite clairière
Apparaît, les flancs ronds et baignés de lumière,
Le cheval du moulin monté par le meunier.

XXI

D'APRÈS UN TABLEAU DE L. BARILLOT

C'est un matin d'été, juste à l'heure troublante,
Faite encore à moitié de songe et de réveil,
Où l'arbuste et le nid, le fruit mûr et la plante
Se mettent à revivre aux baisers du soleil.

Avec l'étrange rêve obstiné qui les hante,
Avec leurs yeux profonds et baignés de sommeil,
Les puissants bœufs, les grands bœufs à la marche lente,
Ont traversé le bois, le bois rose et vermeil.

Puis ils sont descendus à la source pour boire.
Or, baissant et levant leur corne blanche et noire,
D'autres bœufs, dans le fond, se montrent tout à coup ;

Et l'un d'eux, avançant le poitrail et la tête,
A l'air de dire avec son bon rire de bête :
— Hé! les frères, là-bas, ne buvez donc pas tout!

XXII

LA TOURNÉE DE COROT

Pour Paul Simons.

Corot est parti pour les champs,
Tout guilleret et l'âme prise
Au frisson des rameaux penchants
Dans la brise.

C'est un homme simple et très doux,
Qui pense au mystère des choses
En marchant à travers les houx
Et les roses.

La pipette aux dents, comme il dit,
Le bon artiste se recueille
Devant l'arbre qui reverdit
Feuille à feuille.

La marguerite et le genêt
Lui font leur gentille risette ;
Le vieux chêne le reconnaît
Et le fête.

C'est pour lui que l'herbe fleurit,
Ivre de soleil et de sève ;
Et tout le paysage rit
Dans son rêve.

A l'ombre rose d'un pêcher,
Voilà qu'il s'est assis, très digne,
Comme un bourgeois qui va pêcher
A la ligne.

Sous le ciel vague et dentelé
Toute la forêt se dévoile :
Déjà le fusain a tremblé
Sur la toile.

La couleur s'épand, et les bois
Semblent dans les lueurs éclore :
Telle la clarté pleut des doigts
De l'Aurore.

Un toit, visible à peine, fuit
Au ras de l'or bruni des gerbes ;
L'eau pâle et verdoyante luit
Dans les herbes.

Un rayon furtif et tremblant
S'accroche à des bouts de charmille,
Tout le long d'un joli mur blanc
Qui scintille.

Une femme passe, elle accourt,
Et, sous le feuillage qui bouge,
Voici fleurir son jupon court
Et rouge.

Sur la branche où le nid se tait
La lumière coule et déferle,
Comme si tout le bois n'était
Qu'une perle.

Le lointain vaporeux et clair,
Les obscurs taillis où l'œil plonge
S'estompent en un baiser d'air,
Dans du songe.

Le mont, le pré, le bois dormant
Troublent si bien le doux poète
Qu'il laisse éteindre à tout moment
Sa pipette.

Mais, quand il sort du champ vermeil
Avec son rêve qui l'escorte,
C'est la forêt et le soleil
Qu'il emporte !

XXIII

REDOUTE

Piège fleuri, redoute exquise.
Evohé! Mortels, gloire aux dieux!
Ici, quand la place est conquise,
C'est l'assiégé qui dit : tant mieux!

Les cœurs chantent comme des lyres.
Que d'heureux blessés chancelants,
Sous la mitraille des sourires,
Dans le tourbillon des bras blancs!

Regards échangés, tailles prises;
Partout le roman adoré.
Éros, envolé dans les frises,
Joue avec son carquois doré.

XXIV

LE TOURBILLON

Pour Émile Goujon.

Que notre tente soit de porphyre ou de toile,
Le même vent nous bat comme un seul papillon :
Du nadir au zénith, de la fleur à l'étoile,
Tout n'est qu'un tourbillon.

Le chêne, vêtu d'ombre et de feuilles sans nombre,
N'a montré sa splendeur à l'azur étonné
Que pour abandonner aux folles mains de l'ombre
Son front découronné.

Le grand peuplier vert, debout sur les prairies,
Ne s'est miré longtemps au bord calme des eaux
Que pour laisser tomber de ses branches flétries
Les nids vides d'oiseaux.

Les feuilles qui luisaient au seuil joyeux des portes,
Dans la longue chanson des couples enlacés,
Volent en tournoyant comme des ailes mortes
Ou des rêves blessés.

Valsez, femmes, valsez comme la feuille et l'onde,
Sitôt que les troublants et vagues violons
Auront fait sous l'archet pleuvoir la gamme blonde
Autour de vos talons!

Valsez longtemps, valsez toujours! La valse folle
Attise dans vos cœurs les songes étoilés;
La Chimère aux yeux bleus l'escorte, et l'Amour vole
Entre ses pieds ailés.

Valsez, belles! Valsez, mortels, vivants d'une heure!
Vous serez emportés, plus tremblants que des fleurs,
Du rivage où l'on rit au rivage où l'on pleure,
De la joie aux douleurs.

Les hommes durent moins que le nid des colombes;
La cendre qu'ils seront est déjà dans leurs mains;
Et leur ombre en passant fait éclore des tombes
Tout le long des chemins.

Valsez, guerriers, valsez dans la bataille horrible,
Le rire aux dents, le glaive au poing et sans remords!
Et que la Gloire vanne aux trous noirs de son crible
La poussière des morts!

Drapeaux, tourbillonnez! tourbillonnez, épées!
Bondissez, ruez-vous entre les taillis verts,
O poitrails des chevaux où les têtes coupées
Pendent, les yeux ouverts!

Et quand ceux de vingt ans seront morts, en plein rêve,
Tous ces vivants d'hier qui luttaient, fiers et beaux,
Auront au-dessus d'eux, dans l'aube qui se lève,
Le vol rond des corbeaux.

Tournez, spectres! Valsez, marins, dans la tempête!
Les vagues en chantant baisaient le rocher nu;
Les alcyons planaient, la mer était en fête
Quand le vent est venu.

Maintenant chaque flot se creuse en ossuaire;
Tout le sel de la mer a soif de votre sang;
L'Océan, blanc d'écume, a des plis de suaire :
C'est la mort qui descend!

Adieu les toits de chaume où tremble au vol des brises
La constellation des filets sur le mur!
Que n'avez-vous cueilli le baiser des promises
Quand leur fruit était mûr?

Plus de colline en fleurs côte à côte gravie!
Tournoyez à la fois dans la vague et dans l'air!
Tombez à tout jamais du rameau de la vie
Dans la profonde mer!

Tombez aussi, damnés, plaintives grappes d'âmes!
Tombez, tombez sans fin au gouffre illimité!
Tournoyez dans la valse effrayante des flammes,
Toute une éternité!

Sylphes légers, valsez, valsez, valsez encore !
Les nids, quand vous passez, chantent des chants plus doux,
Le lit épanoui vous contemple, et l'aurore
Semble naître de vous.

Rêves, tourbillonnez dans le front des génies,
Puisqu'ils n'ont ici bas, sur la terre où tout ment,
Que l'approbation des sphères infinies,
Dans le haut firmament !

Par dessus les néants, à travers les désastres,
Dans la communion des mondes fiancés,
O plèbe des soleils, populace des astres,
Valsez aussi, valsez !

Et c'est partout ainsi que l'éternel mystère
Mêle, sans consulter la volonté des dieux,
Les damnés de l'enfer, du flot et de la terre
Au tourbillon des cieux.

Avril 1894.

XXV

SOUVENIR

Pour Mlle Antoinette Reynaud.

Les feuilles frisonnaient, la brise
Chantait un vague triolet :
Vous vous étiez dans l'herbe assise,
Avec un froufrou d'oiselet.

Le ciel dorait bois et pervenches
Des candeurs du soleil levant ;
Moi, je croquais des bouts de branches
Sur un bout de toile, en rêvant.

Or, la lumière était si douce
Autour du feuillage apaisé
Que des chênes aux brins de mousse,
Tout s'était emparadisé.

Mais, quand tout l'infini s'étoile
De rêves dorés ou vermeils,
Allez donc mettre sur la toile
Les arbres devenus soleils !

Je fis une salade étrange
De bois horriblement verdis ;
Et c'est la présence de l'ange
Qui fit rater le paradis.

Mai 1894.

XXVI

LA BONNE PRISON

Il a été question de construire une prison pour les délits de presse, sur l'emplacement de l'hôtel où mourut Victor Hugo.

(PETITES NOUVELLES.)

Oh ! la bonne prison de rêve,
Lumineuse comme un décor,
Où l'Heure, souriante et brève,
Sonnera ses carillons d'or !

Les prisonniers, troupe choisie,
Vagues esprits mélodieux,
Boiront la strophe et l'ambroisie
Dans la grande coupe des Dieux.

Sous les rameaux que l'aube fête,
Au doux chant des nids querelleurs,
Ils traîneront leur chaîne, faite
Avec des guirlandes de fleurs.

Quand la nuit épandra ses voiles,
Le jardin luira, constellé
De la poussière des étoiles
Flottant sous Pégase envolé.

Grâce à la fuite blanche et rose
Des nymphes dans les taillis verts,
Le houx ne sera plus morose,
Les feuilles riront à l'envers.

L'oiselet, désertant les branches,
Trouvera, gentiment blottis
Entre les feuilles des pervenches,
Des quatrains bleus et tout petits.

Les sonnets et les campanules,
Emmêlés d'aurore et d'azur,
S'accrocheront par les virgules
Au lierre escaladant le mur.

Horace, attisant l'incendie
Des rosiers tout de suite éclos,
Dira les seins nus de Lydie,
Vénus, la fortune et les flots.

Catulle, ce Mendès antique,
Moitié riant, moitié rêvant,
Cueillera la strophe saphique
Dans le soleil et dans le vent.

Banville, accoudé sur les cimes,
De Lisle, escorté d'un lion,
Prêteront à Ronsard des rimes
En échange d'un papillon.

Tout le long des sentiers, Coppée
Flânochera, la canne aux doigts,
Les yeux en l'air, l'âme occupée
Du nid des pinsons dans les bois.

De triolets et d'améthystes
L'aube fleurira le gazon ;
Et nous serons tous anarchistes,
Afin qu'on nous mette en prison !

12 *juillet* 1894.

XXVII

FÉLIBRÉE

I

Déridez-vous, passants moroses !
Gazouillez sous la feuille, oiseaux !
C'est toujours dans le temps des roses
Que les Félibres vont à Sceaux.

S'il en est une, la dernière,
Qui sommeille, mi-close encor,
Vite elle ouvre ses lèves d'or,
Dans le ciel et dans la lumière.

Les fleurs des bois et des sillons
S'offrent, gentiment dégrafées,
Comme si, grâce aux bonne fées,
Nous étions tous des papillons.

II

Éveillez-vous, joyeuses brises !
Belles, mirez-vous dans les eaux !
C'est toujours au temps des cerises
Que les Félibres vont à Sceaux.

Entre les feuilles inégales
Où luit la fraîcheur des matins,
On dirait que les vents lointains
Apportent des vols de cigales.

Par-dessus la terre en travail,
Au ras de la nue entr'ouverte,
Juin suspend à la branche verte
Des gouttes d'aube et de corail.

III

Strophes, montez avec les sèves !
Égayez-vous, nids et berceaux !
C'est toujours dans le temps des rêves
Que les Félibres vont à Sceaux.

Les bras roulés autour des hanches,
Ceux qui n'aimeront qu'une fois
Cheminent en mêlant leurs doigts
Par les sentiers bleus de pervenches.

Cueillez, cueillez, ô jouvenceaux,
Fleurettes et bouches décloses !
Et nos rêves seront des roses,
Quand nous retournerons de Sceaux.

Juillet 1895.

XXVIII

LE BON MENSONGE

Pour le doux poète qui rève
Tout dans la nature est vivant :
Les pommiers se souviennent d'Ève :
Un baiser flotte dans le vent.

Les dryades et les napées,
Légères comme des oiseaux,
Errent dans les bois, occupées
De leur image dans les eaux.

Le mont s'arrondit en mamelle,
Sous le nuage dentelé ;
Le rossignol est Philomèle,
L'amour est un enfant ailé.

L'ortie est à dessein méchante ;
Messidor sourit aux blés mûrs ;
La brise sait ce qu'elle chante
Aux liserons, le long des murs.

L'iris luit comme une prunelle ;
La lune se mire aux étangs ;
La branche se fait maternelle
Aux nids, vagues berceaux flottants.

Tu n'es pourtant, belle nature,
Avec tes fleurs et tes rameaux,
Qu'un poème sans signature,
Où nous forçons le sens des mots !

Mais, à quoi bon le vert trophée
Des chênes au flanc des talus,
Si la forêt n'a plus de fée,
Si le vent ne nous parle plus ?

Oui, la fleur est une âme éclose !
Ce n'est point à cause du miel
Que l'abeille fait à la rose
Des révérences dans le ciel !

Le laurier dit : « Je suis la gloire ! »
La vigne dit : « Je suis le vin ! »
Et nous avons besoin de croire,
Tant la vie est un souffle vain,

Que l'oiseau pleure, quand il quitte
Le vieux nid ou la vieille tour,
Et que la frêle marguerite
A le souci de notre amour.

XXIX

LA REINE

L'aube riait dans l'avenue,
Sous le bois profond et vermeil.
Une statue y règne, nue
Comme les fleurs et le soleil.

Elle a la beauté souveraine
D'un chêne qui serait roseau ;
Et l'on m'a conté qu'une reine
Posa devant l'heureux ciseau.

J'ai rôdé longtemps autour d'elle,
Avec du songe dans les yeux :
Tel un pauvre oiselet dont l'aile
A pour geôlier le vent des cieux.

Or, oubliant qu'elle est statue,
Alangui d'un étrange amour,
Je l'ai lentement revêtue
De ses beaux falbalas de cour.

J'ai par-dessus l'épaule blanche
Entr'ouvert d'un doigt diligent
La chemise qui vers la hanche
Est descendue en voltigeant.

Éros vaguait dans les clairières,
Semant le trouble des aveux :
J'ai bouclé les deux jarretières
Sur les genoux fins et nerveux.

Les ramiers et les tourterelles
Se becquetaient dans le matin :
J'ai fait sous les rondeurs jumelles
Craquer le corset de satin.

Un vieux merle, raillant ma joie,
M'a dit : « Que fais-tu là, réponds ? »
Je nouais les cordons de soie,
Dans le tremblement des jupons.

Tant et si bien, ô reine belle,
Qu'à la fin vous trôniez encor
Dans un triomphe de dentelle,
Sous la haute couronne d'or!

Puis, j'ai regardé la feuillée,
Les fleurs, l'aube, le firmament ;
Et je t'ai redéshabillée,
Sans savoir pourquoi ni comment !

XXX

TRADUIT D'AUBANEL

Je suis monté, par-delà les vallées,
Sur la montagne, en haut, vers le château ;
Je suis monté sur les tours crénelées,
    Je suis monté là haut, là haut.
    Blanche, ouverte au zéphir nouveau
    Comme les ailes d'un oiseau,
    J'ai vu la voile d'un vaisseau
    Bien loin, bien loin, longtemps encore,
    Et puis plus rien, plus rien que l'eau
    Dans le grand soleil qui la dore.
Alors d'en haut, alors j'ai dévalé
Vers la mer vaste où mon âme est noyée ;
Et j'ai couru comme un inconsolé,
Et tout un jour, Zani, je t'ai criée!

XXXI

LES BÊTES

Comme j'allais vers les halliers,
J'ai dit aux oiseaux familiers
Qui voletaient dans l'air sonore :
— Que chantez-vous quand vous chantez
Au bout des rameaux argentés
D'aurore ?

— Nous chantons, m'ont dit les oiseaux,
L'adorable fraîcheur des eaux
Qui baignent les forêts prochaines,
L'extase des beaux amoureux,
Le tourbillon des vents au creux
Des chênes.

Pendant que je rêvais, les yeux
Perdus dans l'infini des cieux,
J'ai dit à l'hirondelle noire :
— Quand ton aile accourt ou repart,
Quelle est dans l'éther bleu ta part
De gloire ?

L'hirondelle m'a répondu :
— Jamais un instant de perdu,
Dès l'heure où le labeur m'appelle !
Le malheur commun nous unit,
Et ma gloire est d'être au vieux nid
Fidèle

Comme j'arrivais près des bois,
J'ai dit au loup fauve et sournois
Qui passait, montrant ses dents blanches :
— Où vas-tu, seul et te glissant
Dans l'ombre vaste qui descend
Des branches ?

Le loup m'a répondu : — Je vais
Où s'en vont nos désirs mauvais ;
Car vous êtes ce que nous sommes,
Et si je fais peur au soleil,
C'est parce que je suis pareil
Aux hommes !

Novembre 1896.

XXXII

LA CARMAGNOLE DE LA PAIX

Pour bercer ma petite-fille Jacqueline.

Les grands-pères sont triomphants, (*bis*)
Quand ils voient leurs petits-enfants (*bis*)
Dormir dans les berceaux
Leur bon sommeil d'oiseaux.

Dansons la Jacqueline,
A bas le son ! (*bis*)
Dansons la Jacqueline,
A bas le son
Du canon !

Que faut-il aux vieux grands-papas ? (*bis*)
Un bébé rose dans leurs bras (*bis*)
Et que ses doigts chéris
Frôlent leurs cheveux gris.

Dansons la Jacqueline, etc...

Jacqueline aura pour joujoux (*bis*)
Une poupée aux cheveux roux (*bis*)
Et des moutons bêlant,
Tous habillés de blanc.

Dansons la Jacqueline, etc...

Pour le soir de son premier bal (*bis*)
Nous pillerons tout floréal, (*bis*)
Et les roses feront
Une étoile à son front.

Dansons la Jacqueline, etc...

Lorsque son rêve aura fleuri, (*bis*)
Jacqueline aura pour mari (*bis*)
Un beau garçon rêvant
Dans la chanson du vent.

Dansons la Jacqueline, etc...

Que nous soyons près ou loin d'eux, (*bis*)
Nous les aimerons bien tous deux, (*bis*)
Et leurs bébés aussi,
Tout comme celle-ci.

Dansons la Jacqueline, etc...

Quand elle sera grand'maman, (*bis*)
Nous reposerons doucement (*bis*)
Loin du soleil si beau,
Dans la nuit du tombeau.

Dansons la Jacqueline, etc...

Mais toute vieille, elle dira : (*bis*)
« Je me souviens de grand-papa (*bis*)
« Qui pleurait en chantant
« Pour bercer son enfant. »

Dansons la Jacqueline,
A bas le son ! (*bis*)
Dansons la Jacqueline,
A bas le son
Du canon !

20 *juillet* 1897.

XXXIII

DÉCLIN

A ma gente nièce Camille Pollio.

Camillette, gente mie,
        Ne crains mie
Que je chante tes appas.
Qu'importe que tu sois belle
        Damoiselle ?
Les oncles sont des papas !

Las ! que ma strophe, à sa guise,
        Ronsardise
Sur un mode puéril,
Cela ne me rendra certes
        Feuilles vertes
Et rosiers de mon avril.

Plus d'oiseaux sur la branchette !
        La tempête
A soufflé dans mon manteau ;

Je descends, las de mon rêve
Qui s'achève,
L'autre versant du coteau.

Toi, tu marches dans la vie,
Tant ravie
Du lent retour des saisons
Que tu distingues à peine
L'ombre vaine
Des cyprès sur les gazons.

Quand tes doigts frôlent l'ivoire,
C'est à croire
Que la note, revivant
Sous ta main savante et frêle,
Bat de l'aile
Comme un ramier dans le vent.

Ton cœur contient l'harmonie
Infinie
Des astres et de la mer ;
Et pourtant ta bouche est rose,
Comme éclose
D'un rais de l'aube dans l'air.

Reste ainsi, gente Camille ;
Ris, babille,
En attendant l'être aimé.
Je serai la branche morte
Qu'on emporte :
Tu seras la fleur de mai !

Janvier 1898.

XXXIV

APRÈS AVOIR LU

LA FAUTE DES ROSES

DE FÉLICIEN CHAMPSAUR

Oh! la rose d'abord, puis encore la rose!
Son prestige est si doux qu'on voudrait en passant
Coller toute sa bouche à cette bouche, éclose
Dans on ne sait quoi de céleste qui descend.

L'aube s'emperle et luit dans le flot qui l'arrose.
Avant les papillons et le soleil naissant,
Le rythme bat de l'aile et la strophe se pose
Sur ses lèvres de pourpre au sourire innocent.

Elle dure si peu, malgré l'essor des sèves,
Qu'elle semble porter le néant de nos rêves
Sur sa tige orgueilleuse et prompte à se briser.

La mort plane déjà dans le vent qui la sème;
Mais la vierge la cueille et le poète l'aime,
Parce qu'elle est la Fleur où saigne le baiser.

Ménerbes, 12 *septembre* 1899.

XXXV

LA COUPE DE GYPTIS

FONDATION DE MARSEILLE

L'espérance et la crainte errent de groupe en groupe,
L'encens nébuleux flotte au bas des cieux légers ;
Car la belle Gyptis va présenter la coupe
A son époux choisi parmi les étrangers.
Le soleil roux descend, l'immense vague prie ;
Les pâtres accourus se taisent, blancs d'effroi.
Apportez la coupe fleurie
A la brune fille du roi !

Or, la vierge gauloise est lentement venue.
Un coq d'argent luisait sur son front incliné :
Son père a tressailli, les chefs l'ont reconnue ;
Les sistres ont battu, les buccins ont sonné.
Le bois mystérieux s'emplit de rêverie ;
Les rocs ont flamboyé sous la fuite du jour.
Versez dans la coupe fleurie
Le vin du songe et de l'amour !

Un guerrier haletait, la poitrine oppressée ;
Mais la Gauloise a dit en élevant la voix :
— « C'est toi que je choisis, ô proscrit de Phocée ! »
Et la coupe sacrée a tremblé dans ses doigts.
Le Grec a répondu : « J'ai perdu ma patrie,
Je la retrouve ici, les dieux vont m'envier. »
Jetez dans la coupe fleurie
Un petit rameau d'olivier !

Gyptis a dit aussi, l'œil perdu dans un rêve :
« Pour que la liberté reprenne son essor,
« Je veux, ô beau guerrier, qu'une ville s'élève
« Au bord de ces flots bleus, sous ce grand soleil d'or. »
La brise murmurait sur la vague attendrie ;
L'oranger nuptial tressaillait sur l'autel.
Élevez la coupe fleurie
Dans l'azur immense du ciel !

Et dispersant au vent la cendre des vieux mondes,
Souriant au soleil pour la première fois,
Marseille s'est dressée au bord des larges ondes,
Dans la beauté des monts, de la terre et des bois.
Mais comme aux temps anciens le flot murmure et prie,
Les ramiers de Vénus errent dans le ciel clair :
Buvez à la coupe fleurie,
O libres peuples de la mer !

XXXVI

A MARSEILLE

O ville à jamais sainte et belle !
Quand j'évoque ton grand ciel pur
Où les goëlands à coups d'aile
Fauchent l'azur,

Je renais doucement, je rêve,
Alangui d'un frisson vainqueur,
Comme si l'aube qui se lève
M'entrait au cœur.

J'ai dans mon âme qui se brise
En pleurs divins, en doux sanglots,
Tout ce que murmure la brise
Au bord des flots.

Sous mon front que le soleil dore
De son baiser ensorceleur,
Je sens la poésie éclore
Comme une fleur.

J'écoute les strophes étranges,
Les petits quatrains pas finis
Gazouiller comme des mésanges
Au creux des nids.

Les hauts cordages des navires,
Déroulés sur le pont mouvant,
M'apparaissent comme des lyres
Chantant au vent.

Tandis que les pâles étoiles
Meurent à l'horizon lointain,
J'assiste à la fuite des voiles
Dans le matin.

A travers l'ombre qui s'azure,
Sous le ciel immense et profond,
Elles décroissent à mesure
Qu'elles s'en vont.

Aux derniers plans où tout s'efface,
On dirait qu'un démon de l'air
Les fait dévorer par l'espace
Et par la mer.

Le long de la vague éternelle,
Au ras des mâts étincelants,
Le jour épanoui dentelle
Les rochers blancs.

L'onde rôdeuse, qui déferle
En fredonnant des virelais,
Fait danser des lueurs de perle
Sur les galets.

Là-bas, les îles qu'a groupées
Le flot orageux et changeant,
Surgissent, comme découpées
Dans de l'argent.

Les femmes, vivantes statues,
Types d'opulente beauté,
Passent lentement, revêtues
De majesté,

Comme si l'auguste Chimère
Faisait, à l'appel des aïeux,
Revivre en ces filles d'Homère
L'orgueil des dieux.

Ville hospitalière au poète !
Quand je bois ton souffle sacré,
Je ne sais plus si la tempête
M'a déchiré.

Je lis en toi comme en un livre
Qu'on ouvrirait devant l'autel ;
Je ris, j'ai vingt ans, je suis ivre
D'aube et de ciel ;

Et c'est à croire, âme éperdue,
Que la muse aux divins réveils
Verse dans ma coupe tendue
L'or des soleils.

XXXVII

ENCORE A MARSEILLE

(*Pièce dite par M. Silvain, de la Comédie-Française, à l'occasion des fêtes du 25e centenaire.*)

Pour Silvain.

C'est l'heure où les rochers luisent comme des flammes,
Où le vaste flot bleu rit au soleil levant.
Quels sont ces hommes bruns qui, penchés sur les rames,
S'en viennent par la mer dans les baisers du vent?

Ces hommes bruns, penchés sur les rames chantantes,
Sont des Grecs fiers et doux qui, vains jouets du sort,
Cherchent, pour y planter leurs piques et leurs tentes,
La baie heureuse et calme où la vague s'endort.

L'Olympe a débarqué, la poésie arrive!
La terre en tressaillant s'offre à ces inconnus,
Et déjà leurs enfants ont couru vers la rive,
A travers les galets roulant sous leurs pieds nus.

Le chef a regardé la colline escarpée,
Les rochers où le flot roule ses goëmons ;
Et s'appuyant du poing au pommeau de l'épée :
— Cette terre, a-t-il dit, est la sœur de nos monts !

« Si les Dieux paternels ont ouï ma prière,
Nous bâtirons ici, devant les cieux dorés,
Une ville de paix, de joie et de lumière,
Où les grands boucliers pendront aux murs sacrés ! »

Et voici qu'une vierge au front nimbé de roses
A dit au beau guerrier : — Je suis fille des rois ;
J'avais pour ton baiser gardé mes lèvres closes ;
Tu seras mon époux, prends cette coupe et bois ! »

Le chef a bu, les fleurs ont escorté le glaive,
L'hyménée a chanté son chant sauvage et doux,
Et la blanche cité, noble fille du rêve,
Est née en souriant du baiser des époux.

O cité ! maintenant travaille, fais ta gerbe,
Règne, marque ton pas dans le sillon humain ;
Ton geste est radieux, ta médaille est superbe,
Qu'elle ait le profil grec ou le profil romain.

Comme si tu voulais à la terre lointaine
Coudre avec du soleil un lambeau de tes cieux,
Tu lances sur les flots la barque d'Euthymène
Vers le Nord sidéral, pâle et mystérieux.

Tes vaisseaux neufs, tout blancs du lever des étoiles,
Sont comme des ramiers qui rêvent de partir ;
Tu jettes à tes pieds, en déroulant tes voiles,
Le peuple de Carthage et la plèbe de Tyr.

Tu n'as qu'à dénouer un moment ta ceinture,
Tu n'as qu'à te montrer avec ton signe au front
Pour faire autour de toi, dans l'immense nature,
Éclore des cités où les hommes viendront.

Lorsque Massilia s'évade de Phocée,
Quand Marseille à son tour s'évade du vieux mur,
C'est toujours toi qui fais pour l'humaine pensée
Découper par les Dieux un manteau dans l'azur !

C'est toujours toi qui tends le luth divin d'Homère
Aux poètes épris d'un beau rêve innocent ;
Car la Grèce est l'aïeule et Marseille est la mère
De tous ceux que la muse a frôlés en passant.

Au seuil des temps nouveaux, pendant que tu t'envoles
Sous le souffle des Dieux et du destin changeant,
La Provence t'apporte, au bruit des farandoles,
Le rameau d'olivier baigné d'aube et d'argent.

Tous les rythmes épars se réveillent ensemble ;
Un autre Phidias, Pierre Puget a lui,
Et l'aube est éblouie et la lumière tremble
Devant les marbres nus qui tremblent devant lui.

Puis ce sont les vengeurs, c'est la foule hagarde
Qui s'en va secouant la pique et le flambeau :
Le ciel profond est rouge et Marseille regarde
Flamboyer le tonnerre au poing de Mirabeau.

Reste fière et debout comme un rocher sur l'onde,
O ville fraternelle, asile des proscrits !
La trace de tes pas dans les sentiers du monde
Va de la Grèce à Rome et de Rome à Paris.

Tu fais ton dur labeur comme une grande abeille ;
Quand la liberté dort tu sonnes le réveil,
Et le barde inspiré salue en toi, Marseille,
Un poème de pierre éclos dans le soleil !

XXXVIII

AMITIÉ

A M[lle] Gabrielle Mothe.

O blonde sœur de ma Mireille,
Rieuse vierge aux blancs essors,
Laisse le poète qui veille
Te bénir, pendant que tu dors !

La pure amitié qui vous lie
Comme avril unirait deux fleurs,
Adoucit ma mélancolie
Et chasse un instant mes douleurs.

Elle gazouille, tu babilles,
Et vos grands yeux sont pleins de ciel :
Oh! les deux innocentes filles
Qui croient le printemps éternel !

Sitôt que vous êtes ensemble,
Je vis, je me sens moins damné ;
Lorsque vous riez, il me semble
Que des grelots d'or ont sonné.

C'est par toi que ma fille espère,
Ignore le mal, croit au bien ;
Et ton père est un peu son père
Comme je suis un peu le tien.

Demeure ainsi, reste-lui douce
Comme la brise aux nids flottants,
Pendant que la fleur de mai pousse
Dans le jardin de vos vingt ans.

Le temps dévaste ce qu'il sème;
Les vents ravagent notre seuil :
Aime-la comme je vous aime,
Dans le bonheur et dans le deuil.

Si des pleurs voilent sa paupière,
Tends-lui tes bras câlins et forts ;
Et quand on m'aura, sous la pierre,
Couché dans l'herbe où sont les morts,

Les rêves que je fis pour elle
Revoleront, tout triomphants,
Vers le berceau tremblant et frêle
Où vous mêlerez vos enfants.

XXXIX

CHEZ NOUS

Pour mon ami Paul Bellier.

Montmartre est le bruyant sommet
Où la Muse surgit, pareille
A la nymphe qui chante et met
Son chapeau floré sur l'oreille.

Si nous vivions encore au temps
Où la Dryade et l'asphodèle
Se miraient aux mêmes étangs,
Les Dieux seraient amoureux d'elle.

Mais, si près qu'elle soit des cieux,
Dans les splendeurs de son Olympe,
Ce n'est point pour les vastes Dieux
Qu'elle a jeté corset et guimpe.

Loin du trépied et des autels,
Cette grande sœur de Lisette
Préfère à tous ces Immortels
Un gueux qui soit un peu poète.

Point de bijoux dans son coffret !
Si quelque barde peu sévère
Lui prend la taille au cabaret,
Elle rit et boit dans son verre.

Sitôt qu'elle a dit sa chanson,
Les doigts envolés sur la lyre,
La gaieté de Mimi Pinson
Refleurit aux lèvres d'Elvire.

Si vous lui rappeliez qu'elle a
Plus de moulins que de galette,
Elle vous répondrait : lonla !
Et ferait une pirouette.

Ce qu'elle a suffit à ses goûts,
Dans le bonheur ou dans la peine,
Pourvu que le vieux nid soit doux
A la grande nichée humaine.

Tout pauvre diable est son ami,
Quand un coup du destin l'affale :
Elle ne se ferait fourmi
Que pour secourir la cigale.

Dès qu'elle arrive, c'est Noël ;
Et si peu qu'en les nuits sans voiles
Ses bras nus flottent dans le ciel,
On voit sourire les étoiles.

6 *février* 1900.

XL

MONTMARTROISES

Pour Louis Reynaud.

Oh ! les troublantes fillettes,
Joliettes
Comme fleurettes d'avril !
Le poète les regarde
Et hasarde
Un compliment puéril.

Elles s'en vont par les rues,
Point bourrues,
Avec de telles façons
Qu'on croit ouïr flotter l'aile
D'une oiselle
Au ras des tendres gazons.

Zut aux pâles et divines
Héroïnes
Du roman qu'elles ont lu !
Elles font, libres conquêtes,
Des risettes
Aux garçons qui leur ont plu.

Leur prunelle, un peu hardie,
Incendie
Adolescent et barbon ;
Une vague lueur folle
Auréole
Leurs cheveux qui fleurent bon.

Quand l'averse tombe et change
L'onde en fange
Le bitume en ruisselet,
Cupidon, d'un coup de pouce,
Leur retrousse
La robe sur le mollet.

Et pour qu'elles jettent toutes
Vers les routes
Leurs fins bonnets que je plains,
Montmartre n'a, sur sa butte
Qui chahute,
Jamais assez de moulins !

XLI

A MARTHE CHRÉTIEN

J'étais venu, barde crédule
Au vieux septembre encore chaud,
Regarder si le crépuscule
Se conduit toujours comme il faut.

J'avais eu l'adorable envie
De me détendre en plein azur,
L'âme déjà toute ravie
Des prodiges de Villemur.

C'est un charmant et frais village,
Construit comme pour un tableau,
A cause de son voisinage
Avec les monts, les bois et l'eau.

La brise y câline l'yeuse,
Le jour s'y couche dans de l'or,
Et l'hospitalité rieuse
S'ajoute aux grâces du décor.

Mais la nue, à toute heure éparse
Dans un ciel qui paraissait bleu,
Nous a joué l'horrible farce
De crever chaque jour un peu.

La pluie, hélas! me rend morose,
Comme si tout devenait noir :
Même si j'étais une rose,
J'exécrerais cet arrosoir.

Le gazouillis se tait dans l'arbre
Qui pleure aux lisières des bois;
La nature, bouche de marbre,
Se crispe, bâille et perd la voix.

Or, il me faut un peu de rêve,
N'en fut-il plus sur les hauteurs;
Et voici qu'une aube se lève,
Si je pense à vos doigts chanteurs.

Le ruisseau, le rameau qui plie,
Les chariots dans les chemins,
Toute la campagne amollie
N'est plus qu'un clavier sous vos mains.

Les gammes qu'on entend bruire
Marchent, avec des gestes fous,
Comme une forêt de Shakspeare
Que vous pousseriez devant vous.

Je vois de vagues fleurs éclore ;
Un sylphe égaré m'apparaît ;
La note a la clarté sonore
D'une perle qui tomberait.

La lointaine fanfare éclate
Dans les taillis profonds et sourds ;
Au ras des berges, la sonate
Ouvre ses ailes de velours.

Un fluide court dans la phrase ;
L'allegro sautille en riant ;
La mélodie aux yeux d'extase
Déroule son voile ondoyant.

Des valses tournent dans les branches
En arrondissant leurs bras nus ;
Les papillons et les pervenches
Se disent des mots ingénus ;

Et c'est si bon que j'en arrive
A prier, dans le jour levant,
La nue éparse et fugitive
De crever un peu plus souvent.

Villemur, 3 *octobre* 1901.

XLII

A LA MÊME

Tandis que vous faisiez rire ou pleurer l'ivoire,
Il me semblait que vous berciez du bout des doigts,
Dans un nid fait d'azur, de soleil et de gloire,
Tous les oiseaux du ciel qui chantaient à la fois.

Concert du 5 *mai* 1893.

XLIII

LA MUSE ANTIQUE A ORANGE

Écrit pour Mme Léa Caristie-Martel.

Je suis la Muse antique au front nimbé d'étoiles.
J'arrive, ayant franchi la mer vaste où les voiles
Sont roses dans le jour et blanches dans la nuit.
Ne chassez pas l'enfant céleste qui me suit :
C'est le petit Eros dont la flèche légère
Blesse amoureusement la reine ou la bergère.
Dans les temps fabuleux, sur le char de Thespis,
Je l'ai cent fois paré de bleuets et d'épis,
Pendant qu'il souriait, les deux poings sur les hanches,
Aux faunes mal cachés dans l'or pâle des branches.
Plus tard, ayant subi les destins hasardeux,
Nous nous sommes penchés, longtemps et tous les deux,
Sur la goutte de sang qui perlait dans les roses.
Nous avons vu le pli des lèvres déjà closes,
Quand les Amours venaient à peine d'y poser
L'aile mystérieuse et folle du baiser.
Eschyle, paternel aux âmes révoltées,
A vengé du vautour les divins Prométhées;
Sophocle a répandu ses pleurs sacrés, devant
La foule qui tremblait comme un arbuste au vent.

Et voici que je trouve au pays où vous êtes
La même foule ardente et les mêmes poètes,
Comme si, pour sauver sa gloire et sa beauté,
La Grèce tout entière avait ressuscité.
Avec son geste immense et son remous sonore,
Le peuple a comme un flot qui monte et monte encore
Envahi les gradins taillés dans le granit;
Le théâtre palpite et s'émeut comme un nid;
Sous le ciel qui se mêle aux frises des pilastres,
J'apparais comme un lis dans la neige des astres.
Non loin d'ici, peut-être, écartant les roseaux,
Quelque nymphe se mire au bleu cristal des eaux;
Tout là-bas, sous les bois pleins du frisson des ailes,
La Dryade en songeant cueille des asphodèles.
Vos cigales d'argent sont des sistres ailés;
Vous offrez sur vos seuils, dans la houle des blés,
L'hospitalité sainte au groupe des Homères;
Et vous êtes si bien les amants des Chimères
Que j'entends, sur vos monts à l'Olympe pareils,
Dialoguer les dieux dans l'éclat des soleils.

Août 1902.

XLIV

LA MORT DU LISERON

Pour Mme Elodie Chabrand.

Un peu pensif, presque morose,
J'errais sous les rameaux penchants ;
Je vis dans le soir pâle et rose
Mourir un liseron des champs.

Au gré de l'air qui chante et vole,
La fleur avait sur le vieux mur
Ouvert sa tremblante corolle
Comme une clochette d'azur.

La tige, ayant aux fentes grises
Roulé ses doigts menus et verts,
L'avait offerte au vol des brises,
Dans le triomphe des cieux clairs.

Le papillon, lumière ailée,
Vivant bijou qui brille un jour,
L'avait si tendrement frôlée
Qu'elle avait défailli d'amour.

Radieuse et battant de l'aile,
L'abeille avait pieusement
Sonné dans la clochette frêle
Son bourdon berceur et charmant.

Douce fleurette énamourée !
Sur ses bords qui pendaient un peu
Midi l'avait comme dorée
Du bout de ses ailes de feu.

C'est en passant qu'il incendie
Le ciel vaste où le jour décroît ;
Et l'heure s'étant refroidie,
Le liseron avait eu froid.

Alors, déjà presque fanée,
Triste et pâlissant lentement,
La pauvre fleur s'est inclinée
Avec un léger tremblement.

La blonde abeille est revenue,
Les papillons sont revenus ;
Mais il ne l'ont pas reconnue,
Elle qui les a reconnus.

Les grillons cachés sous la pierre,
Le long des sentiers bruissants,
Ont tout seuls chanté la prière
Qu'on dit pour les agonisants.

La tige aux feuilles triomphantes,
Qui dominait les rochers nus,
A vainement au creux des fentes
Crispé ses doigts verts et menus.

La nuit tombait, comme éplorée ;
Et j'ai cru voir, en m'approchant,
Une petit âme azurée
Monter vers le soleil couchant.

Embrun, 11 *septembre* 1902.

XLV

LA TRÊVE D'EMBRUN

Pour mon ami Emile Bouchet.

Quand j'ai bien lutté dans l'arène
Pour que le Vrai soit triomphant,
Mon âme redevient sereine
Comme le regard d'un enfant.

Tout m'ordonne, tout me supplie
De cicatriser mes douleurs
En les pansant comme Ophélie
Avec des brins d'herbe et des fleurs.

Plus d'entraves! tombez, mes chaînes!
L'innocent désir me reprend
De méditer au pied des chênes,
Dans l'orageux bruit du torrent.

J'ai l'adorable nostalgie
Des brises courbant les roseaux,
Quand la plaine s'étend, rougie
Des reflets du soir dans les eaux.

La dryade accourt et me guette;
La muse me dit : « Viens-nous-en !
« Tu chanteras comme un poète
« En rêvant comme un paysan. »

Et pour m'emporter sans secousse
Vers Pan qui me tend son pipeau,
Il me semble qu'une aile pousse
A la hampe de mon drapeau.

Je repars alors, je m'exile
Des cités au bruit importun;
Et me voici glanant l'idylle
Dans les rocheux sentiers d'Embrun.

Je brise les fers de mon bagne,
Je m'évade du sort cruel,
Dès que j'ai revu la montagne
Dans l'immense beauté du ciel.

Pareille aux monts de la Judée,
Debout aux frontières du jour,
Elle surgit comme l'idée
En souriant comme l'amour.

Vaste cercle d'apothéoses!
Ici, dans l'éclat du matin,
Les taillis verts, jaunes ou roses,
Lui font un manteau de satin.

Là, c'est une ride sévère
Qui plisse les vieux rocs tremblants,
Comme si le Dieu du Calvaire
Les eût frôlés de ses pieds blancs.

Plus loin, c'est la neige éternelle,
La neige aux candides reflets,
Qui pend en festons de dentelle
Autour des sommets violets.

Plus haut, c'est un pic solitaire
D'où le chamois, vite éperdu,
Écoute les bruits de la terre,
Les jarrets droits, le col tendu.

Partout, dans les profondeurs vagues,
Entre le val et la forêt,
C'est la montagne avec ses vagues
Où le déluge transparaît.

Elles roulent, écume ou lave,
En larges flots harmonieux;
Et c'est comme un chant doux et grave
Qu'on entendrait avec les yeux.

Pendant que sans fin recommence
Leur hymen avec le ciel clair,
On rêve d'un Orphée immense
Battant la mesure dans l'air.

Hors des félicités mortelles
Que le temps accorde ou promet,
Je me laisse bercer sur elles,
D'un sommet à l'autre sommet.

De là, dédaignant les huées,
Plus haut que les souffles grondants,
Je vois le troupeau des nuées
Défiler sous mes pieds pendants.

Au-delà des champs verts de seigles,
Entre les rocs aux tons d'acier,
Je vois le Pouzin où les aigles
Lavent leurs ailes au glacier.

Le vent pleure, chante ou murmure
Dans les rameaux mélodieux;
Le Mourgon bleuit, à mesure
Qu'il envahit l'azur des cieux.

Dans les ravins rouges de fraises,
A travers les sentiers alpins,
La procession des mélèzes
Se heurte à celle des sapins.

Dans les sables, de rive en rive,
Des arbustes poudrés d'argent
Penchent une ombre fugitive
Sur la Durance au flot changeant.

Le flot serpente, glisse et rôde,
Reptile aux anneaux déroulés,
Tantôt vert comme une émeraude,
Tantôt jaune comme les blés.

Les îlots, bouquets de feuillages,
Lambeaux de terre où l'herbe croît,
Mêlent aux lointains paysages
L'osier flexible, pâle et droit.

Aux bords d'où l'eau s'est retirée,
Le limon durcit et se fend,
Petite semelle azurée
Où manque le pied d'un enfant.

Je distingue la chèvre agile,
Pendue aux pics blancs de clarté,
Comme si mon divin Virgile
Cueillait un poème à côté.

Entre les rocs et la vallée,
Dans un décor de paradis,
La ville sourit, envolée
Au-dessus des prés reverdis.

La Tour monte vers la lumière,
Dans l'aube où sonnent les clairons,
Avec sa couronne de pierre
Ayant les siècles pour fleurons.

La Cathédrale, comme ailée,
Découpe dans l'éther mouvant
Sa flèche si bien effilée
Qu'on la croit faite avec du vent.

Autour d'elle je vois encore
Flotter, en des temps meurtriers,
Les hautes bannières que dore
L'écusson des prélats guerriers.

Mais ces visions de l'épée
S'effacent comme un songe vain,
Dès que j'entends la mélopée
De la brise dans le ravin.

Je redescends de mes nuages,
Vers les vallons mystérieux
Où la rencontre des villages
Est le charme exquis de mes yeux.

Je crois les voir au clair de lune,
Calmes, tels que nous les aimons,
Avec leur silhouette brune
Accoudée aux rampes des monts.

J'égrène de vagues pensées;
Je vais, je regarde les bœufs
Buter de leurs cornes baissées
Dans les pâturages herbeux.

Il me semble, heureuse folie!
Que j'erre, avec la lyre aux doigts,
Dans un vallon de Thessalie,
Sous la verte ogive des bois.

L'âme adorablement troublée
D'une strophe où le mot fleurit,
Je gravis la route, envolée
Vers la ville qui chante et rit.

Là, sans redouter les orages,
Sans crainte des destins voilés,
Je dialogue avec des sages
Que Platon aurait exilés.

Puis, tandis que la cloche tinte,
Je regagne, au couchant vermeil,
Le logis où l'amitié sainte
M'a fait un nid dans du soleil.

Alors, au vol des heures brèves
Qui meurent dans le ciel profond,
Je compte et recompte mes rêves,
Heureux du joli bruit qu'ils font;

Et, cueillis ou non sur les cimes,
Je les enferme, doux trésor,
Dans le tabernacle des rimes
Avec la petite clé d'or.

Embrun, 17 *septembre* 1902.

XLVI

LE SUPRÊME VERS

A force de chanter au vent comme une épée,
Le mot n'est plus qu'un bruit savamment importun :
Le rythme se répète et flotte en mélopée
Du brin d'herbe à l'étoile et du souffle au parfum.

C'est pourquoi me voici songeur, l'âme occupée
D'un vers tant simple et doux qu'il n'en serait plus un :
Une larme ayant la splendeur d'une épopée,
Le cri de l'âme sans le geste du tribun ;

Un je ne sais quoi de tiède comme une haleine ;
Quelque chose d'ailé qui volerait à peine,
Encore ou déjà lourd d'ivresse ou de sommeil.

Et j'ai peur de mourir à côté de ma gerbe,
Sans avoir jamais pris aux filets d'or du Verbe
Ce papillon de nuit, plus beau que le soleil !

XLVII

EN IMITATION DES « VOCERI CORSES »

Pour le bon juge Philippe Leca.

La principale source de la poésie Corse est dans la mort.
J.-B. MARCAGGI.

I

VOCERO D'UNE MÈRE SUR LA MORT DE SA FILLE

Pourquoi ma fille est-elle morte
Avec les roses de l'été?
Laissez-moi pleurer à côté
De son cercueil, devant la porte.
Les anges lui feront escorte
Là-haut, dans la pure clarté.

Elle était ma perle jolie,
Ma coupe d'or au beau contour,
La porte d'argent de ma tour,
Mon ciel, ma fleur jamais pâlie,
Ma glace brillante et polie
Où je me mirais chaque jour.

Sa bouche était une cerise ;
Son front luisait comme un laurier.
Jamais seigneur ou chevrier
Ne lui dit folie ou sottise.
Quand elle priait à l'église,
Les saints la regardaient prier.

Sous la feuille verte et penchante,
La brune fauvette des bois
Venait lui becqueter les doigts
Avec le vent qui pleure et chante.
Est-elle à présent si méchante
Qu'elle n'entende plus ma voix ?

Ma belle anémone dorée,
La parure de mon autel
S'est-elle aux averses du ciel
A tout jamais décolorée?
Ma petite amande sucrée
N'a-t-elle plus qu'un goût de fiel?

Que ses mains sont froides et blanches!
Comme ses bras se sont raidis !
Tout ce qui fut mon paradis
Est enfermé dans quatre planches.
Allez lui cueillir des pervenches
Le long des sentiers reverdis !

Une amie de la défunte répond :

L'horrible mort qui vous l'a prise
Nous revêt le front de pâleur :

Notre cœur se brise, ô douleur!
Comme un arbrisseau sous la bise.
Cette fois, dans la vieille église,
C'est l'enterrement d'une fleur.

Elle était douce autant que belle;
Nous baiserons son blanc cercueil.
Son père veut, pieux orgueil!
Que sa dot, si riche soit-elle,
Fonde en cierges dans la chapelle
Sur les murs tout drapés de deuil.

Une autre amie :

Demoiselle entre nous choisie
Pour les saintes noces de Dieu,
Priez pour nous dans le ciel bleu!
Un doute cruel m'a saisie :
Est-ce la fièvre ou la phtisie
Qui vous arrache à ce beau lieu?

Votre aube raillait le soir blème;
Dès le jour, en toute saison,
Vous chantonniez comme un pinson :
Votre bonne mère qu'on aime
Ne vous aurait pas laissé même
Coudre un ourlet à la maison.

Une voisine survenant :

Tout rit dans le village en fête.
Ton fiancé, fier comme un roi,
S'en vient pour te jurer sa foi;

L'oranger couronne ta tête;
La cavalcade est toute prête :
Allons, ma belle, lève-toi !

La mère reprend :

Taisez-vous, taisez-vous, voisine !
La belle ne peut plus bouger.
C'est la Voleuse au Pied-Léger
Qui lui ravit sa bague fine;
C'est le cyprès qui s'enracine
Où devait fleurir l'oranger !

Ma douce fille, la nuit tombe
Sur ton joli front innocent ;
Mais quel magnifique présent
Je fais à l'horreur de la tombe
En lui confiant ma colombe,
Mon âme, la fleur de mon sang !

Entre qui veux-tu qu'on partage
Tes quatorze anneaux, tes trois dés,
Tes dix matelas bien cardés,
Le velours bleu de ton corsage,
La glace où brillait ton image
Et tes douze jupons brodés ?

La Mort connaît bien notre porte :
Plus que ma pauvre enfant j'ai droit
A son baiser terrible et froid.

Qu'elle accoure vite et m'emporte!
Je veux à côté de ma morte
Dormir dans le cercueil étroit.

Mais essuyons nos larmes vaines,
Bien que le divin moisonneur
Nous ait fauché notre bonheur.
Elle a la joie et nous les peines :
Ce soir, loin des douleurs humaines,
Elle épousera le Seigneur.

Faites neiger, Vierge Marie,
Un de vos lis dans nos cyprès!
Au Campo-Santo je voudrais
Aller avec la confrérie;
Mais je sens, même quand je prie,
Fléchir mes reins et mes jarrets.

II

VOCERO D'UNE FEMME SUR LA MORT DE SON MARI

Est-ce bien vrai? Tout mon sang crie;
Mes bras pendent comme un fruit mûr.
Il est donc mort, l'homme au cœur pur,
Qui faisait ma bouche fleurie?
Rentrez la bête à l'écurie;
Rependez le fusil au mur!

Quelle âme haute et bien trempée
Dort là, dans ce pâle linceul !
Il était fier comme un aïeul.
Jamais il ne m'avait trompée :
L'honneur sévère de l'épée
Et le sien n'en faisaient qu'un seul.

Les hameaux diront sa louange,
Parce qu'il fut vaillant et droit.
Les pauvres connaissaient son toit;
Ses talons ignoraient la fange.
Je fus heureuse comme un ange,
Quand il me mit la bague au doigt.

Ses yeux, que la Mort en délire
Scelle avec l'oubli des tombeaux,
Avaient des lueurs de flambeaux.
Laissez ma douleur vous le dire,
J'ignorais, à le voir sourire,
Si d'autres hommes étaient beaux.

Quand des gueux pillaient la campagne,
Son front se plissait d'un ennui ;
Mais il n'aurait tremblé ni fui.
Il me disait : — Viens-tu, compagne ?
Et nous partions pour la montagne,
Et j'étais si fière de lui !

Que le ciel fût brillant ou sombre,
Nous laissions les petits oiseaux
Manger le grain dans nos boisseaux.

Nous avions des bonheurs sans nombre;
Nos têtes faisaient la même ombre
Au chevet rose des berceaux

Quand leur vie était innocente,
Il honorait ceux qui sont vieux.
Lorsqu'il était loin de mes yeux,
Ma pauvre âme était comme absente.
J'étais sa poule obéissante;
Il était mon coq radieux.

O mon noble époux, je m'incline
Sur vous que mon cœur pleure en vain !
Vous étiez mon esprit de vin,
Mon muscat, mon huile surfine,
Mon miel, mon orange sanguine,
Le beau chêne de mon ravin.

Vous étiez ma foi, mon étoile,
Ma colonne, mon bras de fer,
Le divin frisson de ma chair,
Mon ciel que nulle ombre ne voile,
Ma robe de satin, ma voile
Qui voltigeait en pleine mer.

Vous étiez dans mes songeries
Mon prêtre et mon ensorceleur,
Mon souffle, mon trésor, ma fleur,
Le papillon de mes prairies,
Mon vase orné de pierreries,
D'où déborde, hélas ! ma douleur.

Mais il n'est pas mort ! Non, vous dis-je,
Son œil ne s'était pas fermé
Aux douces lumières de mai !
Pourquoi veut-on que je m'afflige ?
La rose a reconquis sa tige ;
Il n'est pas mort, le bien-aimé !

Regardez, la table est dressée
Comme en un somptueux palais :
Les vignes grimpent aux volets ;
La cave n'est point épuisée.
C'est la fête de l'épousée :
Faites descendre les valets !

Une femme répond :

Madame, acceptez le veuvage.
Nul ami ne viendra ce soir
A votre beau festin s'asseoir.
C'est votre époux au blanc visage
Qu'on a porté, selon l'usage,
Sur la longue table au drap noir.

L'épouse reprend :

Triste songe ! Illusions vaines !
Rien de beau n'est fait pour durer :
Il est mort, laissez-moi pleurer.
Mes yeux, pour lui dire mes peines,
Vont se changer en deux fontaines ;
Je veux toujours le soupirer !

III

VOCERO D'UNE JEUNE FILLE SUR LA MORT DE SON FRÈRE TUÉ DANS UNE VENDETTA

L'oiseau des mauvaises nouvelles
Chantait hier dans les cyprès ;
Tout près de mes chèvres, tout près,
Il est venu battre des ailes.
Cachez-vous, tendres tourterelles !
Taisez-vous, merles des forêts !

C'est qu'on me tuait, à cette heure,
Mon jeune frère tant aimé,
Doux comme un sachet parfumé !
Or, si maintenant je le pleure,
C'est parce que, frêle et mineure,
Mon bras n'est pas encore armé.

Un jour pâle venait de naître ;
La grèle tintait sur les toits ;
Le vent hurlait au fond des bois.
J'allais refermer la fenêtre,
Quand je vis tout à coup le prêtre
Passer avec sa croix aux doigts.

— A sortir ainsi, quand il grêle,
Vous n'êtes pas habitué :
Vous serez bientôt enroué.
Où courez-vous en soutanelle ?
— Je vais confesser, demoiselle,
Votre frère qu'on a tué !

Je partis, j'étais affolée,
Sachant trop maintenant pourquoi
Le vent avait hurlé d'effroi.
Dans une course échevelée,
Tous les arbres de la vallée
Semblaient tourner autour de moi.

Mon frère ! Et sans dire autre chose,
J'arrivai dans un lieu désert,
Au pied d'un grand châtaignier vert.
Sa bouche adorable était close ;
La terre buvait le sang rose
Qui coulait de son flanc ouvert.

Est-il possible de le croire ?
Quoi ! mon doux frère a succombé ?
Il va falloir, seigneur abbé,
Que je plante une épine noire
Sur la terre féconde en gloire,
Où mon invincible est tombé !

Nul Corse, gentilhomme ou pâtre,
Ne verra ce lieu sans avoir
Une grande honte à le voir ;

Car si son cœur cessa de battre,
C'est que les tueurs étaient quatre
Contre un, et le ciel était noir.

Quatre contre un ! Ignominie !
Ces gens, qui vivaient parmi nous,
Etaient donc des chiens ou des loups ?
Sur la place affreuse et bénie
Où son front pâlit d'agonie
Jetez des fleurs et des cailloux !

Les églantines et les pierres
Lui feront un riche tombeau.
Enfant, rallume ce flambeau !
Femmes, récitez les prières !
Je me noircirai les paupières
Comme les ailes d'un corbeau.

La voceratrice s'adressant à un ennemi
qui rit de sa fenêtre :

Réjouis-toi, ris donc, infâme,
D'un rire lâchement moqueur,
Si tu te crois déjà vainqueur !
De la douleur que j'ai dans l'âme
J'aurai bientôt fait une lame
Pour te l'enfoncer dans le cœur.

Elle reprend :

O mon frère doux et fidèle !
O mon compagnon sans pareil !
Revois-tu, dans ton lourd sommeil,
La fine écharpe de dentelle
Que je portais pour être belle,
Aux temps de joie et de soleil ?

Puisque ton âme m'est ravie,
Je la tremperai dans le trou,
Dans le trou terrible par où
S'en alla ta si jeune vie :
Pour ne plus rire, si l'envie
M'en prenait, je l'aurais au cou !

Je souhaite, ô fils de ma mère !
Que ton front pâle dorme en paix,
A l'ombre des rameaux épais.
J'aurai vidé la coupe amère.
Le bonheur est chose éphémère :
Quand j'y croyais, je me trompais.

On reste muette et voilée,
Le cœur saignant et grand ouvert,
Quand c'est tout le ciel que l'on perd.
J'irai là-bas, dans la vallée,
Dresser ma couche immaculée
Au pied du grand châtaignier vert.

Trois fois malheur à qui me touche !
Tant que le dernier assasin
N' a pas mes ongles dans son sein,
Je dormirai mal dans ma couche,
Avec ton doux nom sur ma bouche
Et ton poignard sous mon coussin.

Embrun, 4 août 1903.

XLVIII

A Mme PAUL ROSSI

Pendant que je brodais sur une trame feinte
Les chimères de l'ombre et les fleurs du trépas,
J'ai pensé, noble amie, à votre douleur sainte
Qu'on regarde pleurer et qu'on ne traduit pas.

L'étoile qui dorait votre ciel s'est éteinte.
Votre cœur maternel s'en est allé là-bas,
Là-bas, sous une pierre où le vent dit sa plainte,
Hors du sentier banal où se mêlent nos pas.

Vingt ans ! adoré ! beau ! la mort en fut jalouse.
La mère, ô deuil sacré ! pleure en vous dans l'épouse ;
Le père inconsolé sanglote comme époux.

Et je voudrais, le front penché sur l'un et l'autre,
Pour unir de plus près ma douleur à la vôtre,
Vous chanter comme il m'aime et prier comme vous.

Embrun, 8 *août* 1903.

LIVRE TROISIÈME

POUR L'IDÉE

I

LES QUATRE SAISONS DE L'IDÉE

Pour mon ami Auguste Sorbier.

I

LE PRINTEMPS

L'Idée a fleuri dans le monde
Comme la rose au mois de mai ;
Car le temps en marche féconde
Ce que les rêveurs ont semé.

Elle a fleuri de branche en branche,
Aux lèvres chanteuses du vent,
Sous la grande lumière blanche
Qui tombait du soleil levant.

Vers elle, à travers la nature,
Le papillon s'est envolé
Avec la grâce heureuse et pure
D'un baiser qui serait ailé.

Bois et vallon, mansarde et bouge,
Tout fête l'immortelle fleur;
Et le beau papillon est rouge
Comme la vie et la douleur.

II

L'ÉTÉ

Pendant que les roses du rêve
S'ouvraient aux souffles du printemps,
Le fruit d'or couvait dans la sève,
Tout le long des rameaux flottants.

Le voici penchant sous la feuille,
Au ras de la haie ou du mur :
Les yeux le voient, la main le cueille,
Parce qu'il s'offre et qu'il est mûr.

Aux vastes sillons où le Verbe
Chantait son chant dans le soleil,
Les hauts épis, future gerbe,
Roulent ainsi qu'un flot vermeil.

L'été blond réjouit ensemble
L'aire, la grange, le troupeau,
Et le coquelicot qui tremble
Comme une frange du drapeau.

III

L'AUTOMNE

La tige où fleurissait l'Idée,
La douce branche aux fruits de miel,
Tout fléchit au gré de l'ondée,
Tout dépérit au vent du ciel.

La forêt effare les mères
Du bruit de ses rameaux flétris ;
Le blanc tourbillon des chimères
Disparaît à l'horizon gris.

Dans l'aube aux teintes violettes,
Les peupliers, raides et longs,
Ressemblent à de grands squelettes,
Debout au seuil noir des vallons.

Mais l'Esprit plane sur les cimes,
Et le soleil, quand il descend,
Revêt ces fantômes sublimes
D'un manteau de pourpre et de sang.

IV

L'HIVER

Les vieux tremblent au seuil des portes,
Dans le froid soleil de l'hiver;
Les fleurs et les feuilles sont mortes,
Et le sol est nu comme un ver.

Tout s'attriste, on ne sent plus vivre
Que la solitude et le deuil;
L'arbre, candélabre de givre,
A l'air de veiller un cercueil.

Vivez votre siècle ou votre heure :
Tout sommeillait, rien n'était mort.
Le droit monte, le vrai demeure;
Le faible aura raison du fort.

C'est la nuit qui nous fait l'aurore,
Et l'homme, en essuyant ses pleurs,
Verra demain germer encore
L'amour, la concorde et les fleurs.

Août 1901.

II

SOUS LE VENT

Nargue aux vieux récifs de la côte !
On n'embarque pas les poltrons :
Plus la rafale sera haute,
Plus nous rirons.

Debout au sommet de la proue,
L'Espoir embouche ses clairons :
Si la rafale nous secoue,
Nous chanterons.

Le gouffre en vain nous tend son piège :
Le soleil a baisé nos fronts.
Si la rafale nous assiège,
Nous lutterons.

L'argent qui tombe des étoiles
Luit au bout de nos avirons :
Si la rafale tord nos voiles,
Nous ramerons.

Les Chimères, voleuses d'âmes,
Hors des flots pointent leurs seins ronds :
Si la rafale bat nos rames,
Nous songerons.

L'Illusion est une reine ;
Nous sommes ses loyaux barons.
Si la rafale nous entraîne,
Nous flotterons.

Notre galion, c'est le Rêve :
Essayez d'y toucher, larrons !
Si la rafale nous enlève,
Nous planerons.

Voici le port ! Voici l'auberge !
Tout à l'heure nous y serons.
Si la rafale nous submerge,
Nous en mourrons.

Mais le moule attend la statue ;
La gloire éclôt sous les affronts ;
Et si la rafale nous tue,
Nous revivrons !

III

LE DRAPEAU

A la mémoire de Léopold Rossi.

I

La bataille hurlait dans la broussaille épaisse ;
Le ciel, troué d'obus, était comme une espèce
De dais rouge au-dessus des arbres, dans la nuit.

Or, dans ce tourbillon de colère et de bruit,
Vingt soldats acculés, ployant mal sous le nombre,
Luttaient. La fusillade éclairait le bleu sombre
Des casaques, là-bas, du côté des uhlans ;
Et les casques baissés avaient des reflets blancs.
Au centre des soldats embusqués pêle-mêle,
Le drapeau soulevé frissonnait comme une aile,
Ayant sur lui l'honneur visible et tout entier ;
Car celui qui portait ce bout d'étoffe altier,
Où l'on voit au travers l'âme de la patrie,
Était un de ces gars à la lèvre fleurie,
Dont la gloire a bercé les rêves hasardeux
Et qui, lorsque la mort chevauche à côté d'eux,
Consentent bravement à son baiser terrible.

D'en haut, sous la forêt, on aurait dit qu'un crible
Vannait de la mitraille autour des combattants.
L'horreur pleuvait sans fin, partout.

De temps en temps,
Un cri montait, le cri de l'angoisse infinie ;
Deux bras s'élargissaient, alourdis d'agonie,
Pareils à ceux du Christ cloués sur son gibet ;
Et c'était chaque fois un homme qui tombait,
La poitrine ou le front ouvert dans l'herbe grise.
La bataille farouche est comme un vin qui grise :
Ces vaillants avaient bu l'ivresse du devoir.
Pas un ne reculait, et c'était beau de voir
Le drapeau flamboyer sur eux, dans la fournaise.

— Combien sommes-nous ? dit le capitaine.

— Treize !
Répondit un sergent aux yeux calmes et doux.
Et comme il achevait, il ploya les genoux,
Car la jeunesse est belle et la mort est jalouse :

— Pardon, mon commandant, vous n'êtes plus que douze !

II

Cependant l'ennemi se rapprochait, ayant
L'avantage du sol ; et ce fut effrayant,
Et la forêt trembla jusque dans ses racines,
Quand les fusils, braqués à dix pas des poitrines,
Crachèrent au hasard, à la fois, coup sur coup,
Leurs gerbes de fumée et de flamme.

— Debout !
Tous autour du drapeau ! cria le capitaine.

Partout et comme l'eau coule d'une fontaine,
Le sang coulait, heureux de se donner, pareil
A de la pourpre neuve étendue au soleil.

Les gars se défendaient pied à pied et sans trêve.
Le devoir de mourir à vingt ans, en plein rêve,
Ne leur pesait pas plus que sa plume à l'oiseau.
Chaque sergent était un frère de Marceau ;
Un caporal tombait comme un héros d'Homère.
Et tous offraient leur vie, et c'était pour toi, mère,
France, c'était pour toi qu'ensemble et tour à tour
Ils renonçaient à l'aube, au printemps, à l'amour,
A l'humble toit de chaume endormi dans les branches,
Aux petits chemins creux étoilés de pervenches,
Où l'on avait un soir échangé l'anneau d'or.

— Victoire ! s'écriaient les uhlans.
— Pas encor !

III

On avait été vingt, puis treize, on était quatre.

Comme un feu de sarment qui pétille dans l'âtre,
La mitraille éclatait au revers des fossés.
Les taillis noirs suaient du sang. Pas de blessés !
Tous les morts étaient morts debout et la prunelle
Au ciel, sans déserter l'honneur d'une semelle,
Sans qu'un frisson d'effroi les mordît sous la peau.

— Hors d'ici, les enfants, et sauvons le drapeau !
Cria le capitaine en brandissant l'épée.

Juste à côté du bois, une roche escarpée
Se dressait, isolée et blanche au fond du ciel.
Derrière, en bas, dans l'ombre, un flot torrentiel
Grondait, échevelé, s'épandant vers la plaine.

Les quatre hommes étaient arrivés, hors d'haleine,
Jusqu'au pied de la roche et tenaient tête au feu.
Deux tombèrent.
— Bravo ! finissons-en, parbleu !
Rugit le capitaine, allons, plus qu'une balle !
Et comme il avançait, il s'affaissa, tout pâle,
Drapé dans son manteau comme dans un linceul.

Le soldat qui portait le drapeau resta seul.

IV

Alors il se raidit sur ses jarrets, fit face
A la mitraille aveugle et, rayonnant d'audace,
Il tenta l'escalade épique du rocher,
Tombant et retombant, faisant pour s'accrocher
Aux rameaux broussailleux, engainés dans les pierres,
Tant d'efforts qu'il avait du sang dans les paupières.
Mais quand il eut gravi le sinistre sommet,
Il releva la tête, et comme s'il semait
La vieille âme française au-dessus de l'abîme,
Terrible, ayant autour de lui le vol sublime
Du drapeau déroulé dans le grand vent des cieux :

— Je jure, clama-t-il, par les libres aïeux,
Par leur gloire qui vit, quand vous la croyez morte,
Que vous n'aurez jamais ce drapeau ! Je l'emporte
Avec moi, je l'aurai dans l'ombre en m'en allant.
O peuples, bénissez le lis qui l'a fait blanc,
Le sang qui l'a rougi, le ciel bleu qui l'azure !

Et le drapeau semblait s'élargir, à mesure
Qu'il parlait ; et l'histoire avec tous ses lauriers,
Le Vercingétorix haranguant les guerriers,
Brennus qui pesa Rome au poids de son épée,
Clovis à Tolbiac ébauchant l'épopée,
Jeanne, la grande vierge aux gantelets de fer,
Les rois avec Bayard, le peuple avec Kléber,
Les tribuns de la guerre et les soldats du Verbe,
Toute la France était dans ce haillon superbe !

V

Tout à coup, le héros pâlit et chancela.
Le front ouvert, les yeux noyés d'ombre.
Et voilà
Qu'avec ses pauvres mains, sur la pierre qui glisse,
On le vit se traîner au bord du précipice,
Blème, les flancs collés à la roche, au-dessus
Des flots tumultueux vaguement aperçus ;
Et tandis que d'en bas, vers lui, la horde noire
Montait avec des cris de haine et de victoire,
Comme un groupe de nains à l'assaut d'un géant,
Il jeta le drapeau dans le gouffre béant.

Puis, comme il expirait, son heure étant venue,
Il eut, en regardant devant lui dans la nue,
La blanche vision de l'éternelle paix :
Les nids chantaient, bercés dans les rameaux épaix ;
L'aube claire montait, l'ombre écartait ses voiles,
Et le drapeau sauvé flottait dans les étoiles !

IV

A ÉTIENNE CARJAT

Puisque ta strophe plébéienne,
Cruelle aux grands, douce aux petits,
Bataille à côté de la mienne
Dans la querelle des partis ;
Puisqu'elle s'en va par les rues,
Chantant les gloires disparues
Et prophétisant Messidor,
Le front couronné de pensées,
Les prunelles jamais baissées,
Le sein bardé de rythmes d'or ;

Laisse-moi, laisse-moi te dire,
Carjat, ô mon bon frère aîné !
Que j'ai vibré comme une lyre,
Que j'ai souffert et frissonné,
Que je t'ai béni dans la lutte,
Toutes les fois qu'après la chute
Des damnés du progrès humain,
Je t'ai vu, la pitié dans l'âme,
Lapider la victoire infâme
Avec les cailloux du chemin !

Et pourtant, ô rêveur candide !
Qui donc aurait pu mieux que toi
Prendre la fortune pour guide,
Se proclamer pontife et roi,
S'évader des lois et des règles,
S'attabler au banquet des aigles,
Rouge de lumière et de sang,
Célébrer les dieux qu'on encense
Et boire à leur toute-puissance
Comme on boit au fleuve en passant ?

Les dompteurs du siècle où nous sommes,
Les inconnus vite éblouis,
Qui se sont éveillés grands hommes
Dans la révolte du pays ;
Tous ceux qui, tribuns ou poètes,
Regardent au-dessus des têtes
Leur célébrité flamboyer ;
Tous, avant l'heure haute et fière,
Avaient mêlé de leur poussière
A la cendre de ton foyer.

Et qui t'empêchait de les suivre
En courtisan calme et serein,
Dans le chant des clairons de cuivre,
Dans le bruit des canons d'airain ?
Qui t'empêchait de leur sourire,
Pendant qu'une foule en délire
Les hissait sur de vains tréteaux
Et que, pour dorer leurs misères,

De hordes de faux Bélisaires
Se cramponnaient à leurs manteaux ?

Mais non ! tu restas pauvre et digne,
Loin de la rumeur des palais,
T'indignant avec ceux qu'indigne
La basse intrigue des valets ;
Et tu combattis pour l'exemple,
Pour le sévère honneur du temple
Battu par le flux et reflux,
Toi qui, dans ta foi virginale,
Ne t'agenouilles sur la dalle
Que lorsque tes dieux n'y sont plus !

Et moi qui lutte pour l'Idée,
Debout, sans haine et sans effroi,
L'âme doucement obsédée
Des mêmes chimères que toi,
Je te dis : Qu'importe la vie ?
Quand on a souffert sans envie,
On a vécu sans déshonneur :
Et qui sait le fond du mystère ?
Faire son devoir sur terre,
C'est peut-être tout le bonheur !

Écoute, l'existence est douce,
Grâce au ciel profond et vermeil,
Pourvu qu'un brin d'herbe ou de mousse
Joue avec nous dans du soleil ;

Pourvu qu'une hirondelle passe
Là-haut, dans le bleu de l'espace
Reflété par le bleu des eaux,
Et pourvu que la branche, heureuse
Du retour des oiselles, creuse
D'elle-même un nid aux oiseaux.

Que nous faut-il ? Si peu de chose !
Un coin où cacher notre amour !
Une toute petite rose,
Avec de grands enfants autour !
Et tu l'as ton amour, poète :
Une enfant qui nous met en fête,
Quand son rêve nous apparaît
Et que ses doigts, tièdes d'aurore,
Font jaillir du clavier sonore
Comme un bouquet qui chanterait !

Veux-tu de ma logique ? On t'aime.
L'as-tu cherché ? L'as-tu voulu ?
Être aimé, c'est le grand problème,
Et comme tu l'as résolu !
J'avais embauché la trompette,
J'étais un peu mage et prophète,
Au début, en ces chants écrits.
Au diable ce genre de style !
Mon ode s'achève en idylle ;
Mais tu pardonnes, tu souris !

28 *octobre* 1887.

V

LE TRAVAIL

(Poème couronné par l'Académie Française)

Pour Godefroy de Peretti.

I

C'était aux premiers jours, avant les temps funèbres.
L'Histoire n'avait pas encore, avec du sang,
Fait une pourpre au dos des meurtriers célèbres;
Car les mondes, éclos du baiser des ténèbres,
A peine mûrissaient dans le soleil naissant.

Les vents disaient à l'Homme innocent et superbe :
« L'ombre nous a fait signe, et nous sommes venus
« Prosterner devant toi le chêne et le brin d'herbe ! »
La branche lui tendait les fruits mûrs, et la gerbe
S'amassait toute seule autour de ses pieds nus.

Jamais il n'avait eu la poitrine trempée
De sueur, en l'effort des muscles dans ses bras.
Ce candide passant, guetté par l'Épopée,
Ne connaissait pas plus la forme de l'épée
Que celle du soc rude ouvrant les sillons gras.

Jamais il ne rêvait, sa vie étant un rêve.
Il avait pour trésor de dépenser ses jours :
Tel un arbre fleurit en épuisant sa sève.
Le flot et l'alcyon l'escortaient sur la grève,
Quand il errait, lascif, au bord des gouffres sourds.

L'immense Terre était sa servante ; l'Aurore
Semait en se levant des perles sur ses pas ;
Les fleurs lui demandaient presque le droit d'éclore ;
Les oiseaux qui chantaient dans la forêt sonore
Travaillaient plus que lui, puisqu'il ne chantait pas.

Et voici qu'à ses flancs renouant sa ceinture,
Il cria : « Qu'ai-je fait aux mânes des aïeux ?
« Que t'ai-je fait, soleil, âme de la nature !
« Pour vivre sans lutter, comme une créature
« A la charge du sol, des astres et des dieux ?

« J'ai regardé, j'ai vu. La terre, le feu, l'onde,
« Tout apporte son œuvre à l'œuvre universel ;
« Tout fermente à jamais dans les veines du monde.
« Le petit grain de blé d'où naîtra l'herbe blonde
« A besoin pour germer de toute l'eau du ciel.

« Tout combat, toute chose accomplit quelque chose ;
« Pas un souffle perdu dans les vagues de l'air ;
« Le bois profond a peur, quand le vent se repose ;
« Le papillon travaille à l'orgueil de la rose,
« La nuée à l'orage et l'orage à l'éclair.

« L'écho lointain répond, chaque fois qu'on l'appelle ;
« L'oiseau, qui ne sait rien, construit son nid au bout
« Des branches où la brise erre en battant de l'aile ;
« Et moi qui porte au front la Pensée éternelle,
« Je ne suis qu'un témoin dans le travail du tout !

« O vanité ! Je n'ai que le droit de me taire !
« Je ne puis même pas dire aux épis : — C'est moi
« Qui vous ai secourus de mon labeur austère !
« Car le vent me dirait : — Questionne la Terre !
« Et la Terre et l'Epi me répondraient : — Tais-toi !

« Je ne laisse après moi rien de moi qui demeure,
« Pas même dans la fleur qui dure un jour d'été.
« Je ne pleure jamais, hélas ! et l'aube pleure.
« L'être qui vit en moi n'attend pas que je meure
« Pour me faire un tombeau de mon oisiveté.

« Or, à quoi me sert-il d'être une âme immortelle,
« Si lorsque la nature a fécondé ses flancs,
« Je ne lui donne rien, moi qui reçois tout d'elle ?
« Si quand je bois la vie à sa forte mamelle,
« Je ne l'endors jamais entre mes bras tremblants ?

« Est-ce qu'on a marché, lorsque le pas s'efface ?
« Est-ce qu'on a vécu, quand on vit sans souffrir ?
« Sèves, tarissez-vous ! soleil, voile ta face !
« Fleuves, terres, forêts, je vous demande grâce :
« Faites-moi travailler ou laissez-moi mourir ! »

II

Alors, la brume emplit le bas du ciel immense ;
La ronce dévora les germes ; la semence
Flotta, poussière vaine éparse au gré de l'air.
Et l'homme dit : « Je n'ai que mes deux mains, Nature !
« Je me croyais le maître, et la terre est plus dure
« Que mes os et ma chair. »

Mais la Branche évoqua la Pierre :
« Puisque l'homme égare ses pas,
« Puisqu'il a l'ombre en sa paupière,
« Puisqu'il veut et qu'il ne sait pas,
« Dis-lui que je suis forte et souple,
« Que si demain il nous accouple
« Dans un effort inespéré,
« Nous serons, ô force infinie !
« La révolte de son génie ;
« Car nous serons l'outil sacré ! »

L'homme avait entendu : la lande était déserte,
Il se dressa, coupa la grande branche verte,
Tailla la pierre ; et, fier d'avoir assez vécu
Pour mériter sa part des hautes gerbes blondes,
Debout, les bras ouverts dans l'infini des mondes,
Il cria : « J'ai vaincu !

« J'ai vaincu, je suis responsable
« De mon effort devant les dieux,
« Moi qui n'étais qu'un grain de sable
« Emporté dans le vent des cieux!
« Par les bois, les monts et la plaine,
« Je sens vibrer sous mon haleine
« L'âme de la création ;
« Avec le soleil et la terre,
« Je collabore à ton mystère,
« Universelle éclosion ! »

III

Et l'homme s'endormit et rêva. Sur les cimes,
Des flammes empourpraient les nuages sublimes,
Envolés dans l'azur avec les grands oiseaux ;
L'aube semblait saigner, la face courroucée,
Comme si des Titans jaloux l'avaient blessée ;
Une clarté tremblait dans le frisson des eaux.

Un prodigieux trouble emplissait les espaces ;
Des laves miroitaient entre les roches basses
Où fondait à jamais la neige des glaciers ;
La brise haletait dans les rameaux des chênes ;
Les grand pins se courbaient, et des faces humaines
Apparaissaient au loin, dans l'éclat des brasiers.

Tout à coup des clameurs montent, le bronze coule
Dans l'argile ; et voici déjà qu'au creux du moule
L'air froid scelle l'hymen ténébreux des métaux.
O travail ! loi du sort ! pieuse représaille !
L'homme chante à présent, le Verbe ailé tressaille ;
Le rythme a pris son vol dans le bruit des marteaux.

Désormais tu seras l'auguste fiancée
De l'Action, ô vierge éternelle, ô Pensée !
Et tu diras : Toujours ! quand nous dirons : Encor !
L'Être, pour accomplir ce chef-d'œuvre, la Roue,
N'a plus qu'à regarder au-delà de sa boue
Les étoiles tourner sur leur grand essieu d'or !

IV

Mais les siècles marchent, la foule
Succède aux foules, tout s'enfuit ;
Partout quelque chose s'écroule,
Dans l'immortalité du bruit ;
Tout s'élargit, tout se transforme,
Tout vacille sous l'œuvre énorme
Que les passants font et défont ;
Et bercé dans son rêve, l'Homme
S'écrie : — Est-ce que je me nomme
Encore l'homme, ô ciel profond ?

Plus d'ombre en ta paupière lourde !
Adam, debout ! c'est le réveil !
Après la pierre aveugle et sourde,
Le bronze sonore et vermeil !
Vastes travaux ! labeurs épiques !
Après le bronze au bout des piques,
Le fer au bout des javelots !
Le fer qui pétille et qui fume !
Le fer qui chante sur l'enclume
Et s'amollit comme les flots !

Le devoir humain recommence ;
Dès l'aube, à toute heure en tout lieu,
L'homme accomplit sa tâche immense
Avec l'Eau, la Terre et le Feu.
Sous le vol clair de la cognée,
La branche, un moment épargnée,
Gémit comme un être vivant ;
Mais arborant un bout de toile,
Demain, sur la foi d'une étoile,
Elle s'en ira dans le vent !

Et tous travaillent, ô justice !
A l'ombre, au penchant des vallons,
Le cordier va, vient, revient, tisse
Les chanvres flexibles et blonds ;
Le fouet enroulé sur la hanche,
L'enfant mène la brebis blanche
Boire à la margelle du puits ;
Toi, bon vieillard, sans perdre haleine,

Tu fais sous la trame de laine
Glisser la navette de buis !

Le lin tremble aux doigts des aïeules,
Quand les pasteurs sont rassemblés ;
La faux luit dans l'herbe, les meules
Écrasent l'or bruni des blés ;
Le sang bleu des vendanges coule ;
La roue a tourné, le char roule,
Traîné par les bœufs mugissants ;
Avec un blanc rameau qui ploie,
Les mères, ô nature ! ô joie !
Tressent les berceaux innocents.

V

Et maintenant, debout encore !
Debout encore, Adam, debout !
Le génie humain collabore
A l'œuvre de tous avec tout.
Noble effort ! sublime victoire !
Le sol s'ouvre, la houille noire
Monte alimenter le brasier,
La chaudière bout, la machine
Ébranle les murs de l'usine
Du bruit de ses poumons d'acier.

Pas une force de perdue
Pour la décroissance des maux !
La vapeur franchit l'étendue ;
Le fluide s'attelle aux mots.
Le steamer, vivante chimère,
Bondit en creusant l'onde amère,
Comme s'il allait s'envoler ;
Au-dessus des vagues sans nombre,
L'aiguille regarde dans l'ombre
La croix du pôle s'étoiler.

Le soleil dessine, colore
L'ombre de la ligne qui fuit,
En versant deux gouttes d'aurore
Sur un verre baigné de nuit ;
La prunelle commande à l'âme ;
Le chiffre impassible proclame
La logique de l'Idéal ;
La parole, lueur sonore,
Clarté du bruit qu'un souffle dore,
S'incruste et vit dans le métal.

La foudre tombe, tousse et râle
Au bout d'une tige de fer ;
L'être songe, encore tout pâle
D'avoir conquis le gouffre et l'air.
Plus qu'un élan ! plus qu'un coup d'aile !
Et l'astre et la nue éternelle
Verront ce nouvel Ariel,
D'accord avec le vent et l'aigle,

Découvrir l'immuable règle
Du vol de l'homme dans le ciel !

Et ce sera la fin des peines,
L'aube éclatante, le vrai jour,
L'essor de l'âme hors des haines,
Dans l'éternité de l'amour !
La guerre brisera son glaive,
L'Idée épousera le Rêve,
Le mal infâme aura vécu.
Plus de rébellion punie !
Plus de misère ! Et le génie
Pourra dire aussi : « J'ai vaincu ! »

Car celui qui songe et qui crée,
Le Barde, avide d'horizon,
Fait une œuvre haute et sacrée,
Travaille aussi pour la moisson ;
Et ce qu'il sème quand il erre,
Parlant aux méchants sans colère,
Les yeux au ciel, ivre d'espoir,
Sera, hors des temps où nous sommes,
L'âme frémissante des hommes,
En croissance dans le devoir.

Qu'il s'appelle Isaïe ou Dante,
C'est le poète souverain
Qui verse la pensée ardente
Dans les rythmes d'or ou d'airain !
C'est lui qui fait sur la mêlée

Tourbillonner la forme ailée
De la chimère qu'il poursuit!
Lui qui dans l'œuvre universelle
Sculpte le prodige et ciselle
Le Verbe, le Souffle et le Bruit!

Laissez-le chanter, laissez faire
Cet ouvrier de la beauté !
L'homme a droit de chanter, la sphère
Chante bien dans l'immensité !
A mesure qu'il chante et souffre,
La lumière apaise le gouffre,
Un astre éclôt à l'horizon.
Il bénit, il sauve, il délie !
Ce qu'on appelle sa folie
Sera demain notre raison !

Et puisqu'un autre Adam s'éveille,
Puisque travailler c'est lutter,
Puisque c'est une œuvre pareille
De travailler et de chanter,
Au nom des Êtres et des choses,
Nous irons, couronnés de roses,
Côte à côte, heureux, délivrés
Des vieilles haines en délire,
Suspendre à tout jamais la lyre
Au faisceau des outils sacrés.

31 *décembre* 1888.

VI

LE FORÇAT

Pour Auguste Thouard.

Le forçat n'est jamais gracié qu'à moitié.
Pierre, quand il sortit du bagne, eût fait pitié,
Avec ses vagues yeux pleins de larmes amères,
Aux loups qui vont tuant les agneaux sous les mères.
Les gens de son pays, des chrétiens, l'avaient fui,
Comme si son passé, toujours visible en lui,
Les eût épouvantés d'un rictus de fantôme.
Pas de siège tendu vers lui sous l'humble chaume,
Devant l'âtre, soleil du pauvre et de l'hiver.
Le vent glacé mordait sa nudité de ver,
Les chiens, lorsqu'il passait, aboyaient sous les portes.
Dans la forêt commune, avec des branches mortes,
Le gueux s'était construit un semblant de maison ;
Car il avait, tout jeune encore, été maçon.
C'était là qu'il dormait, sur quelques brins de paille.
Quand il se lamentait, on lui disait : — Travaille !
On le chassait, quand il demandait du travail.
Il aurait pu faucher, conduire le bétail

Au lointain abreuvoir qui luit entre les herbes,
Tondre les blancs moutons, nouer les blondes gerbes,
Battre le blé sur l'aire où la meule s'accroît.
Qu'importait qu'il eût faim, après avoir eu froid ?
Les grands bœufs descendaient aux sources coutumières ;
Les vastes foins coupés égayaient les chaumières ;
La laine s'envolait du côté des oiseaux ;
Et jamais un outil pour lui, ni les ciseaux,
Ni la faux, ni le fouet, ni le fléau qui sonne !
Il allait. Il n'aurait fait de mal à personne.
Les désœuvrés disaient de lui : — Quel paresseux !

Or, le pays avait un bon riche, un de ceux
Qui laissent volontiers les dolentes familles
Profiter dans leurs champs de l'oubli des faucilles ;
Et ce riche était seul à plaindre ce damné.

Pourquoi l'accablait-on sans trêve ? Était-il né
D'une hyène ? Avait-il perdu le droit de vivre ?
L'avait-on raturé comme un mot dans un livre ?
Redeviendrait-il bon, si tous étaient méchants ?
Quand les troupeaux bêlaient dans les soleils couchants,
Pourquoi n'avait-il plus sa part de songerie,
Devant l'immensité qui se recueille et prie ?
Les torts demeuraient-ils, une fois expiés ?
N'avait-il point assez souffert, la chaîne aux pieds,
Le vide au cœur, la honte au front, le sang aux joues ?
Ah ! les hommes étaient pétris d'étranges boues !
Ils se croyaient meilleurs que les bêtes des bois ;
Ils demandaient qu'on fût juste, soumis aux lois,

Candide comme un lis en un rayon de lune ;
Ils criaient : « Désarmons le mal ! plus de rancune !
Plus de faute à punir ! personne à condamner ! »
Et ne savaient, hélas ! pas même pardonner.

La nature pourtant regardait, indignée ;
Car les bois reverdis absolvaient la cognée,
Le tigre était clément au tigre, et les frelons
Volaient en liberté de la plaine aux vallons,
Dès qu'ils avaient été graciés par les roses.

Mais quand le riche avait bien dit toutes ces choses,
Les villageois riaient entre eux, sournoisement :
Puisque ce Pierre était un forçat si charmant,
Puisqu'il était de ces bandits qu'il faut qu'on aime,
Pourquoi ne l'avait-il pas employé lui-même ?
Dame ! on aurait suivi, s'il avait commencé !
Qu'il lui fit seulement combler quelque fossé,
Étayer au château quelque vieux toit qui tremble :
On était avec lui, pour l'homme, tous ensemble !
Et le riche hésitait, voulait et n'osait pas.

Une nuit, un orage éclata. Pas à pas,
Lentement, la rafale immense était venue ;
Le tonnerre éventrait lugubrement la nue ;
Tout l'espace hurlait comme un être vivant.
Les chaumes s'effondraient, les murs croulaient, le vent
Soulevait les cailloux comme des grains de sable ;
Les taureaux inquiets mugissaient dans l'étable,

Avec tout le frisson de la nature en eux.
Le château seul bravait l'ouragan, dédaigneux
Comme un chêne feuillu qui subit une ondée.
Le riche s'éveilla, prisonnier d'une idée ;
Et voici ce qu'il fit dans cet horible nuit :

Il se leva, s'arma d'une pioche, et, sans bruit,
Comme s'il eût erré hors du temps et du nombre,
Il monta tout en haut, jusqu'au grenier, dans l'ombre
Où l'éclair zigzaguait comme un grand serpent d'or ;
Puis il monta plus haut, toujours plus haut encor,
Jusque sur la lucarne ouverte dans l'espace ;
Et tandis que l'air froid lui cravachait la face,
Il se mit à crever le toit, tranquillement.
Ciel, terre, maison, tout flamboyait par moment ;
La foudre ensanglantait la lune courroucée.
Il ruisselait ainsi qu'une éponge pressée ;
Ses dents claquaient, le vide attirait ses pieds lourds.
Mais l'orage avait beau l'assaillir, les vents sourds
Avaient beau secouer devant lui les ténèbres,
L'eau cruelle avait beau lui tremper les vertèbres,
Lui couler dans les yeux, le long des bras, partout :
Il poursuivait, hautain, moins courbé que debout,
Sans plus s'inquiéter de cet assaut farouche
Que du bourdonnement d'une petite mouche
Voltigeant au soleil, en un matin d'été ;
Et le toit saccagé, défoncé, culbuté,
Haché comme une paille et troué comme un crible,
S'écroulait tuile à tuile, avec le bruit terrible
D'une roche qui roule au travers d'un tunnel.

Le lendemain, quand l'aube eut rebleui le ciel,
Il envoya chercher Pierre et lui dit :
— L'orage
Vous a toute la nuit préparé de l'ouvrage,
En me cassant mon toit comme avec un marteau.
Vous allez, mon garçon, travailler au château.
Moi, je rentre à Paris. S'il vous faut quelque somme
Pour des outils, voici la clef du coffre.

L'homme
Eut une grosse larme en ses yeux éblouis.

Trois mois après, comme il retournait au pays,
Le bon riche aperçut, tout en haut, dans les branches,
Un entrecroisement de poutres et de planches,
Devant un mur très vieux, autrefois tout tremblant,
Qui maintenant riait au clair soleil, bien blanc,
Bien étayé, coquet, pavoisé de verdure ;
Et toutes les maisons blanchissaient, à mesure
Qu'il gravissait la côte et longeait le sentier.

Le forçat travaillait pour le village entier.

VII

LES BERGERS EN MARCHE

Pour Mme William Salabert.

Par les côteaux tout blancs de neige immaculée,
Par les sentiers perdus sous les horizons lourds,
Les bergers sont partis, joyeux, l'âme envolée,
Plus légers que la feuille à l'assaut des vents sourds.

Ils sont partis en hâte et sans fermer les portes,
Parce qu'en un pays pauvre, ignoré des chars,
Le Rédempteur est né, celui dont les mains mortes
Dételleront un jour les chevaux des Césars.

Et voilà que, blêmis d'une pâleur de nue,
Errante au bas du ciel vide d'aube et d'oiseaux,
Ils se sont rappelé la Colombe, venue
Quand tout le genre humain titubait sur les eaux.

Ils se sont rappelé l'arc-en-ciel, pont de soie,
Arrondi lentement sur le gouffre vermeil,
La branche d'olivier reverdie, et la joie
Du monde reconquis par l'éternel soleil.

En l'évocation des anciens temps mystiques,
Ils ont revu l'autel surgir au fond des bois,
Quand le rêve, bercé sur l'aile des cantiques,
Flottait autour des luths pour la première fois.

Ils ont revu les nids peupler la forêt sourde,
Moins nombreux que les fils cruels de l'étranger,
Pendant que Rébecca songeait, l'épaule lourde
Du vase incliné vers la soif du Messager.

Puis, comme s'ils étaient les grands frères des aigles,
Ils ont franchi les rocs sourdement triomphaux,
Par-dessus les vallons, gris de la mort des seigles
Coupés au ras du sol, dans le baiser des faux.

Plus loin, toujours plus loin, sans halte qui repose !
Qu'importe l'âpre hiver ? La nuit leur fait du jour ;
Car ils vont à l'Enfant qui porte en son poing rose
La clef de la Promesse et le pain de l'Amour !

II

Or, les pasteurs d'agneaux et les pasteurs de chèvres,
Ensemble et tour à tour, ont chanté, comme si
Les calmes voix d'en haut leur chantaient sur les lèvres ;
Et ce qu'ils ont chanté, les bergers, le voici :

« Noël ! Noël ! Noël ! Hosannah ! Gloire au Verbe !
Les démons ont vécu, puisque le Christ est né.
La malédiction épargnera la gerbe ;
Le péché maternel nous sera pardonné.

« Nous étions le froment écrasé sous les meules :
Nous serons l'épi mûr dominant les moissons.
Le fil de lin, qui luit aux doigts blancs des aïeules,
Ne s'envolera plus du seuil de nos maisons.

« La région d'Assur nous sera tutélaire ;
Les ondulants troupeaux qu'un seul berger conduit
Ne manqueront jamais ni d'herbe ni d'eau claire,
Quand ils redescendront vers la plaine qui fuit.

« L'imperdable Justice emplira les poitrines ;
Les plongeurs, attirés par le gouffre béant,
N'iront plus demander aux coquilles marines
Les pourpres où l'orgueil s'étoile de néant.

« La cognée, oubliant les haines, parfumée
De la sève qui coule au flanc blessé des ifs,
N'osera plus tailler les grands bois d'Idumée
En gibets effrayants, douloureux et plaintifs.

« Quand l'aube aura doré les collines prochaines,
Le jour se lèvera dans l'homme triomphant.
Pleurs, séchez-vous. Croulez, ténèbres ! tombez, chaînes !
Les pauvres d'Israël vont adorer l'Enfant ! »

III

Et comme ils arrivaient selon l'esprit du Livre,
Ainsi que les voyants pensifs l'avaient écrit,
Un arbre solennel, blanc de lune et de givre,
Leur a clamé : « Je suis la croix de Jésus-Christ !

« Je suis l'arbre de mort aux sanglantes rosées ;
Le gibet qui l'attend frissonne en mes rameaux ;
Il fléchira sous moi, pendant que les risées
Le puniront d'avoir eu pitié de vos maux.

« Noël ! je sens en moi son agonie éclore !
C'est sur mon bois, planté dans l'herbe et les cailloux,
Que les marteaux, volant aux poings dans l'air sonore,
Déchireront ses mains du percement des clous !

« Un jour, au Golgotha couvert de peuple et d'ombre,
Le sublime Envoyé qu'on aura méconnu,
Le blond libérateur des parias-sans nombre
Mourra, tué par eux, nu sur le gibet nu !

« Les agneaux innocents dont il sauva la laine ;
Pactiseront avec les loups qui le mordront ;
La foule ajoutera l'ignorance et la haine
Au lugubre poids des épines sur son front.

« Vous l'abandonnerez comme un temple en ruine ;
Vous le mépriserez, vous qui l'aurez aimé.
Vos enfants qui buvaient le lait de sa doctrine
Le suivront en criant : « Cet homme a blasphémé ! »

Et quand après avoir baisé les pieds du Maître,
Ils s'en sont retournés avec l'aube en leurs yeux,
Les bergers ont cru voir lentement apparaître
L'ébauche de la croix en marche dans les cieux.

VIII

HOMME OU DIEU

L'Olympe est mort, les dieux sont morts, leur gloire est morte.
C'est bien la fin. Manou, Moïse, Mahomet,
Échevelés comme eux au vent qui les emporte,
Les cherchent vainement de sommet en sommet.

Prosternons-nous, frappons nos poitrines. Qu'importe ?
Quand on déterre un dieu très vieux, de ceux qu'on met
Au Louvre, l'Infini ne tonne plus, de sorte
Qu'on ne sait même pas comment il se nommait.

Les premiers, les derniers, tous partent. La tempête
Est sur eux ; l'autel croule. Et moi, levant la tête
Vers le Crucifié pâle dans le ciel bleu :

— Depuis dix-neuf cents ans que ton grand front sévère
Penche, étoilé de gloire, aux cimes du calvaire,
Tu serais mort cent fois, si tu n'étais qu'un Dieu !

Vendredi-Saint 1890.

IX

A LA JEUNESSE PORTUGAISE

Au nom du comité d'étudiants de l'Université de Coïmbra, nous demandons au poète des « Evocations » un chant pour le Portugal qui aura un écho dans tout notre pays.

(EXTRAIT D'UNE ADRESSE DES ÉTUDIANTS PORTUGAIS.)

I

Puisque vous demandez une strophe à ma lyre
Pour votre fier pays qu'émeut un saint délire,
Il ne sera pas dit que je me serai tu,
Que j'aurai refusé mon chant expiatoire
A ce peuple qui sait, au niveau de sa gloire,
Maintenir sa vieille vertu.

Certes, je suis hostile aux fracas de l'épée;
Quand la terre est en fleurs, je l'aime mieux trempée
De gouttes de soleil que de gouttes de sang.
Mais qu'un noble pays, un peuple, une patrie
Lève les bras au ciel, proteste, appelle, crie;
Et me voilà tout frémissant!

Me voilà, souhaitant les tragiques revanches,
Pâle, oublieux des nids éclos aux creux des branches,
Évoquant le clairon, dédaigneux du pipeau,
Parce que j'ai cru voir, en l'ardente mêlée,
Des drapeaux souffleter de leur frange étoilée
Les couleurs d'un autre drapeau !

II

Ce n'est point le caprice éphémère des hommes
Qui façonne le peu de cendre que nous sommes
A l'image du sol où dorment les aïeux :
Le pays où l'on naît, où l'âme rêve et prie,
C'est de l'humanité siècle à siècle pétrie,
Devant l'éternité des cieux.

Dans l'histoire, à l'appel des trompettes épiques,
Votre vieux Portugal se hérisse de piques,
Barde ses flancs d'acier, dresse partout ses camps,
Tonne, gronde et fait signe aux puissants de se taire,
Comme s'il était né du baiser de la terre,
Du jet de flamme des volcans !

Le glaive déposé, la paix noblement faite,
Il accueillait la Muse avec des cris de fête :
Bernardin Ribeiro lui chantait les amours ;
L'Idéal rayonnait, la lyre était bénie ;
Vos troubadours étaient des rois par le génie,
Vos rois étaient des troubadours !

Virgile tressaillit, Dante leva la tête;
La gloire qui planait cria : « C'est le poète! »
Une étoile surgit à l'horizon lointain,
Quand votre Camoëns, sublime enfant d'Homère,
Franchit, avec son livre au poing, la vague amère,
Moins amère que son destin!

III

Et de quel droit un peuple, en son brutal vertige,
Rêve-t-il de briser votre antique prestige,
Comme un vent orageux brise les grands blés d'or?
Au nom de quelle loi saintement proclamée,
Dresse-t-il devant vous sa face de fumée,
Ainsi qu'un autre Adamastor?

Quoi! vos hardis marins, vos vaillants capitaines
Seraient allés planter sur les rives lointaines
Les radieux drapeaux que l'histoire acclama!
Vous auriez déployé vos voiles dans l'espace!
Vous auriez sur la mer, comme une souffle qui passe,
Déchaîné Vasco de Gama!

Quoi! vous auriez partout, au bord des vastes ondes,
Conquis des îles d'or, bâti de nouveaux mondes,
Au prix de sacrifice et des espoirs déçus!
Et dans son fol orgueil, fait de brume et de cendre,
L'Angleterre aujourd'hui n'aurait plus, pour les prendre,
Qu'à jeter son filet dessus?

IV

Ah! soyez confiants, travaillez, hâtez l'heure.
Elle viendra. Debout! La justice demeure ;
Elle est la blanche étoile en un ciel ténébreux.
Fouillez tout le passé, lisez toute l'histoire :
Les peuples sont battus par leur propre victoire,
Quand ils n'ont pas le droit pour eux.

Ils ont beau s'écrier que la force est auguste,
Qu'on féconde la gloire en violant le juste,
Que l'avenir absout les lauriers mal acquis :
Tout à coup le Destin, environné de flammes,
Fait gronder à leurs pieds une tempête d'âmes ;
Et l'ancien sol est reconquis !

Jeunes gens, vous ferez ce qu'ont fait vos ancêtres.
Vous direz aux passants qui s'érigent en maîtres :
« Nous sommes les vaillants, si vous êtes les forts! »
Et vous les chasserez tôt ou tard et quand même,
Dussent vos bras s'armer, pour la lutte suprême,
Des ossements sacrés des morts !

Juin 1890.

X

TOAST A L'IRLANDE

Pour miss Maud Gonne.

Les maîtres, couronnés d'un laurier dérisoire,
Se sont assis en rond, présidés par la Mort,
Au monstrueux banquet dressé dans une gloire ;
Et les voilà fleuris de crimes, prêts à boire
Les pleurs, le sang, le vin répandus à plein bord.
Moi, pendant qu'ils sont là, fêtant l'horreur du glaive,
Outrageant les vaincus, raillant les deuils amers,
Au nom du flot et de la grève,
Je bois à l'Irlande qui rêve,
Échevelée au vent des mers !

Ils ont pillé leur champ et volé leur étoile
Aux Celtes chevelus, ces laboureurs des eaux,
Qui s'en allaient, avec l'orage dans leur voile,
Planter les pieux de bois et les maisons de toile
Autour des marais bleus où tremblent les roseaux.
Mais l'aube en renaissant blanchira la falaise,
Une étoile nouvelle éclora dans les cieux.

O vieux bardes, tressaillez d'aise !
Je bois à l'Irlande qui baise
La terre où dorment les aïeux !

Les caps ont regardé par-delà les collines.
— Que voyez-vous au loin ? leur ont crié les flots.
— Nous voyons, ont-ils dit, le meurtre et les rapines !
La rafale a soufflé sur les toits en ruines,
Et des femmes ont fui, poussant de vains sanglots. »
Or, je l'ai vue aussi, la terre infortunée,
Et les fosses m'ont fait de tragiques aveux.
Debout ! debout, race damnée !
Je bois à l'Irlande traînée
Sur les cailloux, par les cheveux !

Les flots ont poursuivi : — Que voyez-vous encore ?
Les caps ont répondu : — Le mal est tout-puissant !
La jeunesse et l'amour n'ont plus le temps d'éclore.
Les bandits sont les dieux, la fortune les dore
Avec l'or des blés mûrs qu'ils pillent en passant.
Les tonnerres grondaient dans la nue enflammée :
Je leur ai désigné ceux que l'ombre a nommés.
Leur gloire est un peu de fumée :
Je bois à l'Irlande affamée
Par les épis qu'elle a semés !

Avec ses foyers morts et son âme éperdue,
Où les espoirs ailés gazouillaient autrefois,
La verte Érin n'est plus, sous la verte étendue,
Qu'une larme des cieux, tristement épandue
Dans le pâle reflet des coteaux et des bois.

Croit-on qu'un peuple expire et qu'une race meure,
Parce qu'on a vendu leur tunique en lambeaux ?
Les jours s'en vont, le droit demeure :
Je bois à l'Irlande qui pleure,
Assise au seuil blanc des tombeaux !

Elle lève la tête, elle arme ses mains, lasses
De manier la faux inutile en son poing,
Lorsque les O'Connell, ces rois des populaces,
Évoquent à ses yeux les viriles audaces,
La liberté, l'honneur, tout ce qui ne meurt point.
Faites-vous escorter par vos joueurs de flûte,
Landlords qui prodiguez la misère et l'affront !
Votre orgueil sera votre chute :
Je bois à l'Irlande qui lutte,
Avec des épines au front !

Oh ! si l'affreux néant est le mot de la tombe,
Que notre doute au moins lui reste fraternel !
Ne lui disons jamais que le rêve ailé tombe
Et qu'on ne verra plus la divine colombe
Rapporter le rameau baigné d'aube et de ciel.
La foi sourit encore, innocente et fleurie,
Sur le sol où Patrick versa les saints trésors.
Sois pieuse, ô ma rêverie !
Je bois à l'Irlande qui prie :
La prière est le pain des forts !

Elle eut son jour d'espoir, quand la France, ma mère,
Chassant les rois, domptant le mal, brisant les fers,
Lui donna ses enfants épris d'une chimère.

Le destin nous trahit, la mer fut plus amère
Que les pleurs répandus et que les maux soufferts.
Mais le bronze fléchit avant d'être statue,
Et qui se souviendra des mauvais jours vécus ?
La vie est avec ceux qu'on tue :
Je bois à l'Irlande, battue
Le jour où nous fûmes vaincus !

XI

ENCORE A L'IRLANDE

Le « Home-Rule » triomphe électoralement avec M. Gladstone et ses partisans.
(PRESSE ANGLAISE.)

I

Est-ce bien, cette fois, la fin de ton martyre,
O peuple endolori, grand forçat innocent ?
Le monstrueux Vampire
N'a-t-il plus soif de sang ?

L'Angleterre, chassant les corbeaux, ses convives,
A-t-elle renoncé, démon de ton enfer,
A rougir ses gencives
Aux lambeaux de ta chair ?

Ne viendra-t-elle plus, cette Albion superbe,
Voler la paix des nids à tes chaumes tremblants,
Les épis à ta gerbe
Et le souffle à tes flancs ?

N'auras-tu plus au front le noir bandeau d'épine?
As-tu bien du gibet infâme où tu saignais
Délié ta poitrine,
Décloué tes poignets ?

Sèmeras-tu pour toi les récoltes prochaines?
Es-tu redevenu le Celte saint et fort?
As-tu brisé tes chaînes
Et fécondé ta mort?

II

De siècle en siècle, au gré de l'histoire sévère,
Un peuple, Christ élu de la terre et du ciel,
Subit l'affreux Calvaire
Et l'éponge de fiel.

Toi, depuis des cent ans et des cent ans tu râles!
La douleur a figé l'épouvante des cris
Sur tes lèvres plus pâles
Que les lis défleuris.

Le sort a beau changer la face des empires :
Ta souffrance éternelle est partout à la fois,
Dans l'air que tu respires
Et dans l'eau que tu bois.

Tous les oiseaux de nuit vers toi volent ensemble;
Tes reins sont plus tremblants, sous les fouets toujours pr
Que le roseau qui tremble
En tes glauques marais.

Même quand tes rochers, frangés d'écume et d'ombre,
Pleurent au bord du gouffre avec le flot amer,
Ta tristesse est plus sombre
Que celle de la mer.

Par delà les champs verts où jaunit l'or des seigles,
Tes caps dressent au loin leurs sommets hasardeux;
Et le grand vol des aigles
Tournoie au-dessous d'eux.

L'effrayant Foreland, mille fois centenaire,
Dresse dans les éclairs son orageux granit,
Comme si le tonnerre
Y pétrissait son nid.

Eh bien! si la Pitié, se penchant sur ton bagne,
Voulant montrer ta peine au monde stupéfait,
Condensait en montagne
Tout le mal qu'on t'a fait,

Ni Foreland, ni Black, ni Bolus, ni Bengore,
Ni Clogher où les vents accourent se briser,
Ni Fannet d'oú l'aurore
A l'air de s'élancer,

Pas un des beaux géants hérissés sur ta côte
N'atteindrait en hauteur ce bloc prodigieux,
Ta peine étant plus haute
Que le soleil des cieux!

III

Ah! j'ai vu tes landlors alignant leurs cohortes,
Plus cruels que des loups, plus vils que des pourceaux,
Vider devant tes portes
La grange et les berceaux!

L'Europe les a vus farouches, sourds aux plaintes,
Bondissant du talon sur les flancs effarés,
Dans les femme enceintes
Tuer les fruits sacrés!

Elle les voit encore, ô misères humaines!
Charger de fer tes bras, tes nobles bras meurtris,
Et chasser par les plaines
Tes troupeaux de proscrits!

Mais ton heure viendra, sois confiante, Irlande!
Tout le généreux sang que l'Anglais t'a tiré
Refleurira la lande
Où Patrick a pleuré.

Debout! La conscience a grondé, le flot monte,
L'aube réveillera Lazare enseveli.
La Mort a dit : « J'ai honte ! »
Les bourreaux ont pâli.

Car il faut, en ces temps de révolte où nous sommes,
Que ces fils d'Albion, vautrés sur leurs trésors,
Redeviennent des hommes,
Cessent d'être des lords.

Et quand nous chanterons la fin de ton martyre,
Sainte-Hélène à nos fils voilera son rocher,
Et je verrai sourire
Jeanne sur le bûcher.

30 *juillet* 1892.

XII

L'ADIEU AU CZAR

En ces radieux jours de fête,
Devant Paris illuminé,
Nul ne m'a dit : « Allons, poète,
« Chante ce passant couronné ! »
Car les chefs de la République,
Étouffant ma strophe lyrique
Sous les voix de fer du canon,
Savent que, fidèle aux ancêtres,
Je n'ai jamais flatté les maîtres,
Qu'ils aient un diadème ou non.

Ma Muse, pucelle insoumise,
Libre servante des proscrits,
N'errait point aux bords du Céphise
Avec nos Platons attendris,
Pendant que le très doux Coppée,
Apprivoisant l'âpre Épopée,
Sœur de la louve de Rémus,
T'offrait, chastes apothéoses !
Les fleurs de la sagesse, écloses
Dans le jardin d'Académus.

Sur la haute estrade où s'incline
Le front des harangueurs prudents,
Je n'avais point ceint ma poitrine
Avec l'écharpe aux nœuds pendants,
Tandis qu'un beau sculpteur du Verbe
Te déroulait son chant superbe,
Ainsi qu'un fastueux décor,
Et que ta main impériale,
Pour fonder l'arche colossale,
Soulevait la truelle d'or.

D'un œil que parfois l'ombre voile,
Je regardais pieusement
Éclore une petite étoile
Dans la beauté du firmament,
Quand Mounet-Sully, tonnant d'aise,
Te tendait la verve française
Comme une coupe de vieux vin,
Ou que la Nymphe de Versailles
Surgissait au creux des broussailles,
A l'appel d'un chantre divin.

Or, puisque mon pays t'escorte,
Sans peur du gouffre et du trépas ;
Puisque la France, jamais morte,
S'est levée au bruit de tes pas ;
Puisque, grâce à toi, les épées
Se sont en un faisceau groupées,
Il ne sera pas dit, César,
Que je n'aurai point, comme un autre,

Salué de mon cri d'apôtre
La route altière de ton char !

La Vérité, toujours plus belle
Aux yeux du juste et du martyr,
Ne serait plus une immortelle,
Si le poète osait mentir.
C'est elle seule qui me guide ;
Je prends ton coursier par la bride,
Comme les bardes d'autrefois,
Et voici ce que je te crie,
Avec l'âme de ma patrie
Dans la poitrine et dans la voix :

Va, retourne en tes cités blanches,
Vers ton ciel doux et peu changeant,
Où la neige fait dans les branches,
Pleuvoir des étoiles d'argent ;
Assieds-toi dans l'orgueil du trône,
Puisque, pour briser ta couronne,
Ton peuple n'a pas de marteau,
Et regarde avec un sourire
Monter et bouillonner l'Empire
Sous les plis droits de ton manteau !

Mais, au nom du sceptre et du glaive,
Garde-nous bien, sous d'autres cieux,
Toute la promesse du rêve
Que nous avons lu dans tes yeux ;
En les temps de brume où nous sommes,
Pense quelquefois, pasteur d'hommes,

A ce beau Paris triomphant
Qui, sans trahir sa République,
T'apportait sa joie homérique
De grand peuple et de grand enfant.

Dans tes palais aux murs sévères
Rappelle-toi, d'un cœur pieux,
Que nous avons levé nos verres
A la gloire de tes aïeux,
Que la foule haute et profonde
Apaisait le bruit de son onde
Autour d'un berceau qui t'est cher,
Et qu'aux pieds de l'heureuse épouse
Toutes les fleurs de la pelouse
Tournoyaient en bouquets dans l'air.

Quelques rois au vain diadème,
Valets dorés d'un Parlement,
Te jetteront leur anathème,
A voix basse et discrètement :
« Honte ! diront-ils, trois fois honte
« A ce chef couronné qui monte
« Chez la Marianne aux flancs nus
« Et qui, sans peur de la risée,
« S'est fait offrir à l'Élysée
« La gueuse en marge des menus ! »

Dédaigne-les, poursuis ta voie
Entre les rangs de tes licteurs,
Cependant qu'ils seront en proie
A la salive des rhéteurs ;

Ou bien réponds-leur, débonnaire,
Que ce qu'ils nomment leur tonnerre
Ne ferait pas fuir un oiseau,
Que ton vin méprise leur lie,
Que leur parenté t'humilie
Et que leur sceptre est un roseau!

Pas une espérance trompée!
Assez de chants et de discours!
Quand on le signe avec l'épée,
Le pacte est signé pour toujours.
Sois fidèle, souviens-toi, Sire,
Des poètes avec la lyre,
Des soldats avec le drapeau!
Les deux peuples marchent ensemble :
Il faudra que le boucher tremble,
S'il veut ressaigner le troupeau!

Et puis, car j'ai le droit de dire
Tout ce que l'Esprit m'a dicté,
Sois juste, élargis ton Empire
Du côté de la liberté.
Pèse le juge et les sentences;
Reste économe de potences,
Devant le ciel profond et clair;
Revêts-toi de miséricorde,
Quand au souffle des nuits la corde
Tremble dans les anneaux de fer!

Le chêne envolé dans la brise,
Tout bruissant des jours vécus,

S'indigne quand on l'utilise
A l'horrible mort des vaincus.
L'herbe qui fleurit sur les bières
Protégerait du heurt des pierres
Tes flancs royaux, si tu tombais ;
Le chanvre aux belles tiges lisses
Ne pousse pas pour les supplices
Et n'est point fait pour les gibets.

Nous aider à tuer la guerre
Dans les camps et sur les pavés,
Délivrer tous ceux qui naguère
Rampaient sous les bâtons levés,
Servir la paix, bannir la haine,
Déchaîner la justice humaine
Sur les reîtres pâles d'effroi,
C'est se laver devant l'histoire,
Dans de la véritable gloire,
Du crime auguste d'être roi !

9 *octobre* 1896.

XIII

QUATRE ANS APRÈS

Te voilà revenu, monarque ; et tout là-bas,
Sous le vol des corbeaux, dans le bruit des sentences,
J'ai vu les effrayants pourvoyeurs du trépas
Tailler dans les rameaux de nouvelles potences !

Des milliers de martyrs au front ceint de clartés,
Innocents de nos maux et coupables d'un rêve,
Ont défilé devant mes yeux épouvantés,
Sous l'orage des fouets et dans l'éclair du glaive.

Ton peuple a les genoux et les talons meurtris ;
Car la côte est pierreuse et la route penchante.
Et je pleure en silence, ayant, hélas ! compris
Que les Maîtres sont sourds quand le poète chante.

XIV

POUR CIPRIANI ET DE FELICE

(Strophes dites au banquet offert par le groupe socialiste de la Chambre)

Je vous salue, ô frères d'armes,
Au nom des peuples accablés
Qui n'ont récolté que des larmes
Dans les champs où luit l'or des blés !
Je vous salue au nom des foules
Qui, battant de leurs vastes houles
La rive où naît le jour vermeil,
S'en iront demain, hors du gouffre,
Loin de tout ce qui pleure et souffre,
A la conquête du soleil !

Devant les maîtres en délire,
Devant le mal lâche et hideux,
Vous avez, rivaux du martyre,
Accompli le devoir tous deux.
Ce qu'on entend, quand on écoute
Le bruit de vos pas sur la route,

Au bas des vagues horizons,
C'est, dans les mois où tout rayonne,
L'affreux sabot de fer qui sonne
Aux dalles noires des prisons !

Le lambeau de pourpre qu'on foule
Quand on vous suit par les chemins,
C'est votre noble sang qui coule
Pour les sombres damnés humains ;
Ce qu'on voit, quand on vous regarde,
Dans l'espèce d'ombre hagarde
Où le vent bat votre flambeau,
C'est la rude bure des geôles
Qui revêt vos larges épaules
D'un affront glorieux et beau !

Et tant mieux que la loi farouche,
Broyant l'âme, tuant la chair,
Ait pu sceller sur votre bouche
Le verbe ailé, puissant et clair !
Tant mieux que les Maîtres stupides,
N'ayant plus de lions numides
Au seuil banal de leurs palais,
Vous aient livrés, de ville en ville,
Aux baves du scribe servile,
Aux dents des chiens et des valets !

Tant mieux, Cipriani, que l'onde,
Au gré du vent mal apaisé,
Se soulève en écume et gronde
Autour de ton esquif brisé !

Tant mieux, sévère et doux apôtre,
Que ta vie ait d'un bagne à l'autre
Flotté comme une feuille au vent
Et qu'en passant l'intègre Histoire
Lise la souffrance et la gloire
Sur ton front de marbre vivant !

Tant mieux, Félice, que tes rêves,
Saints comme l'âme des héros,
Aient contre toi tourné les glaives
Qui se rouillaient dans les fourreaux !
Tant mieux que ton nom symbolique
Ait chanté, contraste ironique !
Sur les lèvres blêmes de faim
Et que, tout vibrant d'espérance,
Tu n'aies point manqué de souffrance
Quand les foules manquaient de pain !

Sous la racine des grands chênes,
Sous les monts au calme sommet,
Le fer d'où sortirent vos chaînes,
Le fer mystérieux dormait.
Qu'importe, après le sacrifice,
Qu'on l'ait forgé pour le supplice,
Devant le ciel profond et doux ?
Dualité de la nature !
Il était, dans la terre obscure,
Innocent et pur comme vous !

Les palais avec leurs pilastres,
La forteresse avec sa tour,

Le temple, la forêt, les astres,
Tout peut s'écrouler en un jour.
Que faites-vous là, tas de trônes?
Dédorez-vous, sceptres! Couronnes,
Roulez au néant de l'égout!
Le droit est plus fort que Procuste:
Ce qu'a souffert un homme juste
Survit seul à la mort de tout!

C'est pourquoi, frères d'Italie,
Je vous tends le cœur et la main:
Ce qu'on nomme notre folie
Sera la raison de demain.
La paix se fera sur terre,
Sans que le barde solitaire,
En proie à l'orgueil du drapeau,
Se condamne, aux temps où nous sommes,
A parquer des millions d'hommes,
Comme s'ils n'étaient qu'un troupeau.

Tous les droits! toutes les lumières!
Plus de vaincus! plus de proscrits!
Plus de canons sur les frontières,
Quand les peuples auront compris!
L'Enfer éteindra ses fournaises;
Adam, ce forçat des genèses,
A jamais sera libéré;
Et c'est de la paille du bagne,
Devant la plaine et la montagne,
Que surgira le blé sacré!

2 *novembre* 1896.

XV

POUR LA CAVALCADE

DE LA VACHE ENRAGÉE

A MONTMARTRE

Salut à toi, Vache enragée,
O nourrice maigre des Dieux !
Ce n'est qu'après t'avoir mangée
Que l'on conquiert les vastes cieux,
Que l'on survit à l'heure brève,
Qu'on brise le dogme et le glaive
Au poing du prêtre et du guerrier,
Qu'on est puissant, candide, juste,
Et qu'on fait de sa tombe auguste
Jaillir la splendeur du Laurier !

C'est toi la marâtre et la mère !
C'est toi qui, la peau sur les os,
Nous allaitas d'une chimère
Quand nous chantions dans nos berceaux,

Quand nos âmes, à peine écloses,
Étincelaient comme des roses,
Dans l'ignorance des douleurs,
Et que les souriantes fées
Peuplaient nos rêves de trophées,
Tout ruisselants d'aube et de fleurs !

Sous les branches que le ciel dore,
Au fond des bois mystérieux,
C'est toi qui beuglas vers l'aurore,
Avec du rouge dans les yeux,
Le jour de folie et d'ivresse
Où notre première maîtresse,
Raillant les eunuques jaloux
Que la Loi glorifie et venge,
Nous tendit sa lèvre en échange
D'un petit bouquet de deux sous !

C'est toi qui regardas l'espace,
L'horizon ténébreux ou clair,
Les sommets où l'orage passe
Comme une strophe d'ombre et d'air ;
C'est toi qui te dressas, terrible
Comme la Vache de la Bible
Au seuil des peuples et des rois,
La nuit, à jamais fécondée,
Où nous avons avec l'Idée
Couché pour la première fois !

C'est toi qui te cabres et rues
De tout l'effort de tes jarrets,

Déchaînée à travers les rues
Comme le vent dans les forêts,
Quand les diatribes amères
Éclaboussent les vieux Homères,
Fiers damnés du Sort inclément,
Ou que l'envie et la couleuvre
Rampent en marge du Chef-d'Œuvre
Avec le même sifflement !

Au retour des mois où la sève
Tressaille dans les rameaux verts,
Ton ombre glisse avec le rêve
Sur la feuille où chantent nos vers.
Le sculpteur te voit dans la nue,
Lorsque sa prunelle ingénue
Y guette les contours sacrés ;
Et c'est ton haleine profonde
Qui fait trembler la toile blonde
Sur les chevalets effarés.

Bonne bête gaîment cornue !
Déesse Io de tous les temps !
Ceux qui ne t'ont jamais connue
N'ont, hélas ! jamais eu vingt ans.
Le Sénat, triomphe illusoire !
Leur passe le bâton d'ivoire
Avant leur dernière saison ;
Et tous préfèrent, ô nature !
Le Bérenger de la Censure
Au Béranger de la Chanson.

La muse de Montmartre, née
D'un joli baiser du soleil,
Met sur ta croupe décharnée
Les lis divins de son orteil;
Et la voilà debout et fière,
Le front couronné de lumière,
Les cheveux au vent envolés,
Cependant que les tourterelles
Ouvrent l'éventail de leurs ailes
Au bout de ses doigts fuselés.

Allons, en marche ! c'est ta fête
Devant le soleil éternel.
Voici les Pierrots de Willette,
Non moins ailés que ceux du ciel !
Voici les pauvres que tu manges,
Le groupe blond des petits anges
Au front blême, à l'œil azuré,
Qui, doux comme un lever d'étoile,
Saignent au travers de la toile,
Les jours où Pelez a pleuré !

La force épousera la grâce ;
Tout sera comme un lis choisi :
La Patrie, âme de la race,
Veut être du cortège aussi.
Pendant que les Cupidons roses,
Épars dans les apothéoses,
Tirent la flèche ou tendent l'arc,
Voici, sous la bannière peinte,

Rœdel avec la grande Sainte,
Le peuple avec sa Jeanne Darc !

Or il faut pourtant qu'on te tue,
Grêle génisse aux flancs poilus,
Et que tu roules, abattue
Comme un dieu qu'on n'adore plus ;
Car il est temps que la Justice,
Lasse de l'humain sacrifice,
Domine l'horizon serein,
Apaise l'air, la terre, l'onde,
Et sur les quatre coins du monde
Pose ses quatre pieds d'airain.

Mais non, reste comme un symbole !
Tout plie ainsi qu'un vain roseau ;
Le Verbe chante, l'Esprit vole,
Comme s'il était un oiseau ;
C'est la gloire avant la bataille ;
La lumière des cieux travaille
La glèbe où couve Messidor ;
Et, dans le tremblement des branches,
Je vois entre les cornes blanches
Se lever une étoile d'or.

Juin 1897.

XVI

A LA GRÈCE

Grèce, universelle Patrie!
C'est par tes mains que la Beauté
A tendu sa coupe fleurie
Aux lèvres de l'Humanité.
L'abeille, sœur blonde du Verbe,
Sur tes myrtes se pose encor;
Et chaque peuple a dans sa gerbe
Un épi de ta moisson d'or.

Honte à ceux qui frappent leur mère!
Lève-toi, mets le pied dessus,
Grèce d'Homère
Et de Jésus!

La Turquie accourt et se vante
D'avilir tes fils grands et beaux :
Laisse dire, elle est moins vivante
Que les pierres de tes tombeaux!

Crime insensé! révoltes vaines
De la terre contre les cieux!
Le sang qu'on tire de tes veines
Remonte en gloire vers les Dieux.

Honte à ceux qui frappent leur mère!
Lève-toi, mets le pied dessus,
Grèce d'Homère
Et de Jésus!

Ils ont beau blasphémer l'aurore,
Nier ton droit, saper ton mur :
Ta colombe s'attelle encore
Au char de Vénus, dans l'azur.
Déploie au vent les blanches voiles,
Chasse la brume et tes bourreaux :
On n'éteint pas plus les étoiles
Qu'on n'éteint l'âme des héros!

Honte à ceux qui frappent leur mère!
Lève-toi, mets le pied dessus,
Grèce d'Homère
Et de Jésus!

Pendant que l'étranger mutile
Les marbres où fleurit ton nom,
Sophocle chante avec Eschyle
Au seuil croulant du Parthénon,

Debout pour les apothéoses!
Point de palmes aux faux guerriers!
Anacréon a plus de roses
Que les tyrans n'ont de lauriers.

Honte à ceux qui frappent leur mère!
Lève-toi, mets le pied dessus,
    Grèce d'Homère
    Et de Jésus!

Tu briseras l'acier du glaive,
Tu vaincras les pâles mortels,
Tant que la beauté de ton rêve
Resplendira sur nos autels.
Les ramiers blancs battront de l'aile
Autour de ton divin réveil;
Et tu souriras, éternelle
Comme la gloire et le soleil!

Honte à ceux qui frappent leur mère!
Lève-toi, mets le pied dessus,
    Grèce d'Homère
    Et de Jésus!

Août 1897.

XVII

AMILCARE CIPRIANI

(*Brève chanson de geste*)

— Où t'en vas-tu si vite, chevalier?

— Compaing, je vais en Crète batailler,
Vu que les Turcs y font grande tuerie.

— Les bien pensants te disaient sans patrie :
Serais-tu fils de l'Hellade au front pur ?

— Douce Italie est mon berceau d'azur :
Mon âme y vole ainsi qu'une colombe ;
Je m'y voudrais tout au moins une tombe,
Sous le grand ciel qui rayonne et sourit ;
Mais je n'ai plus de nid, on m'a proscrit ;
Et, ma patrie étant où vont les routes,
Je n'en ai pas qu'une : je les ai toutes !

— Les insensés qui nous crachent dessus
Te proclamaient ennemi de Jésus :
Pourquoi vas-tu défendre ses fidèles?

— Quand l'aigle part, ayant ouvert ses ailes,
Demande-t-on à cet audacieux
Pourquoi son vol traversera les cieux ?
Il a le vent qui passe, j'ai mon rêve !

— C'est donc la foi qui souffle et te soulève !

— La foi dans l'être et dans l'humanité :
Je suis chrétien, quand Christ est liberté !

— Mais n'as-tu point, ô héros d'épopée !
Assez longtemps fait siffler ton épée ?

— Le glaive n'est point fait pour le fourreau,
Tant qu'Adam souffre et qu'il reste un bourreau.

— Tes vingt-trois ans de bagnes et de geôles
Ne pèsent-ils donc plus à tes épaules ?
Ne crois-tu pas, frère, qu'il serait temps
De rêver sous les feuillages flottants ?
Tes pieds sont las d'avoir traîné la chaîne :
Assieds-toi, prends ce bon fauteuil de chêne.

— J'aimerais mieux, sans faiblesse ou merci,
La mort là-bas que le repos ici ! »

Et, comme aux temps de la chevalerie,
L'âme ingénue et la barbe fleurie,
S'en est allé le féal compagnon
Devers la Crète où gronde le canon.

XVIII

A LABORI

(Après l'attentat de Rennes)

Ton sang pur a coulé pour que la terre nue
Sente germer l'épi promis à son effort.
Le soleil quelquefois saigne aussi dans la nue ;
Mais son sang est divin et la lumière en sort.

15 *août* 1899.

XIX

CELLE QUI VOIT

Poésie interprétée par Mme Second-Weber, de la Comédie-Française, sur la scène de l'Opéra-Comique, dans la matinée au bénéfice de l'œuvre de la Tuberculose humaine.

Les vents et le tonnerre éventraient les nuages ;
Les rocs muets montraient des stupeurs de visages,
Chaque fois qu'un éclair saignait dans le ciel noir.
Je dis à l'Homme : — O frère, as-tu peur des orages ?
— Non, me répondit-il, puisque je peux les voir !

La terre était de sang et de larmes trempée ;
On entendait au loin des clameurs d'épopée ;
Les oiseaux effrayés s'enfuyaient vers les bois.
Je dis à l'Homme : — O frère, as-tu peur de l'épée ?
— Non, me répondit-il, parce que je la vois !

L'enfant toussait, râlait, blanc comme une statue ;
L'adorable chanson des mères s'était tue.

Je dis à l'être humain sur l'énigme penché :
— O mon frère, as-tu peur du microbe qui tue ?
— Oui, me répondit-il, parce qu'il est caché !

La Science passait dans une splendeur telle
Que je baissai les yeux devant cette Immortelle ;
Mais, élevant la voix, vite calme et debout :
— As-tu peur aussi, toi ? — Moi? me répondit-elle,
Je ne redoute rien, parce que je vois tout !

— Quoi ! lui dis-je, tu vois les grouillements féroces,
L'amas des vibrions, le peuple des volvoces,
Dans cette goutte d'eau qui tremble sur ta main ?
— Je les vois dans la nuit, même au trou noir des fosses,
Comme je te vois, toi qui n'es qu'un ver humain !

Je les regarde errer, plus cruels que le fauve,
Autour du berceau blanc endormi dans l'alcôve,
Pendant que l'espoir chante aux lèvres des époux.
— Et quand tu les as vus, que fais-tu ? — Je vous sauve,
Que vous soyez méchants ou bons, sages ou fous !

« Mais pour être sauvé d'une façon suprême,
Il faut que le damné se défende lui-même,
Qu'il tende comme un arc sa fière volonté,
Que rien ne soit souillé dans ce qu'il crée ou sème
Et qu'il ne cède pas avant d'avoir lutté.

« Sous le ciel innocent où naît l'aube sincère,
La larve vous tient comme un vautour dans sa serre ;

Et vous vous débattez, hagards et haletants !
Tuez, tuez d'abord le vice et la misère :
Tout ce qui vous tuait ne vivra pas longtemps.

« Hélas ! vous êtes sourds et ma prière est vaine.
Si j'ai parfois vaincu, c'est parce que j'amène
Avec moi la Pitié, l'éternelle Pitié.
Nous pouvons à nous deux sauver la race humaine :
Quand je fais mon labeur, elle en fait la moitié. »

Le soleil descendait vers la forêt sonore,
Et c'était un couchant qui semblait une aurore.
J'ai dit à l'Homme, avant de regagner mon toit.
— Le bacille te guette, en as-tu peur encore ?
— Non, m'a-t-il répondu, parce qu'Elle le voit !

Janvier 1902.

XX

POUR LES BOERS

Ce peuple était heureux parce qu'il était doux ;
Il était doux et bon parce qu'il était juste.
Aucun César, eût-il été cent fois auguste,
N'eût fait ployer ses reins ou fléchir ses genoux.

Il avait la fierté des lions et des chênes ;
La fange des ravins respectait son manteau.
À peine entendait-il le vain bruit du marteau,
Quand aux pâles vaincus les rois forgeaient des chaînes.

Il espérait en Dieu sans redouter l'enfer,
Ayant pour bouclier la foi qui prie et chante ;
La Bible était pour lui comme l'urne penchante
Que Rebecca tendait au pâtre Eliézer.

Il y puisait l'oubli de l'âpre destinée,
La paix du cœur qui vient et s'en va tour à tour ;
Et c'était sous le ciel un vaste cri d'amour,
Quand le soleil mourant couronnait la journée.

C'était de l'honneur seul que l'homme était jaloux.
Pas de pièges tendus au libre vol des âmes !
L'hymen était candide et la vertu des femmes
Rayonnait dans les yeux confiants des époux.

Les vierges fleurissaient comme des asphodèles ;
Les aînés souriaient, accoudés aux berceaux ;
Les nouveaux-nés étaient les frères des oiseaux,
Sous les toits effleurés du tourbillon des ailes.

Les glaives, engainés dans les fourreaux d'acier.
Ne résonnaient jamais sur le pavé des rues ;
Le fer ne scintillait qu'au ventre des charrues ;
La faux ne décimait que l'épi nourricier.

Les vieillards s'éteignaient, si purs d'actions viles
Qu'ils ignoraient pourquoi les méchants sont méchants ;
L'air salubre des bois et la bonté des champs
Franchissaient l'étendue et conquéraient les villes.

Or, ce peuple innocent que Virgile eût chanté
Errait sur une terre où, dans l'éclat des roches,
L'or maudit et sacré jaillissait sous les pioches
Comme un glacier qui fond au brasier de l'été.

L'or étalait partout son horreur magnifique,
Au creux vert des vallons, dans le baiser des flots,
Sous les coteaux herbeux où les lointains grelots
Sonnaient au col laineux des hauts béliers d'Afrique.

Il était sous l'ornière où grinçaient les essieux,
Sous la gerbe que l'aube avait seule dorée,
Dans le gouffre inconnu, dans l'ombre inexplorée
Et jusque dans la fosse où dormaient les aïeux.

L'or disait : « Cueillez-moi, vous qui vivez une heure,
« Comme si vous voliez un astre au firmament.
« Vous aurez, grâce à moi, l'ivresse du moment,
« Puisque la vie est brève et puisqu'il faut qu'on meure! »

Et voici qu'ayant pris un monstrueux essor
Au delà du rivage et des rocs blancs d'écume,
La voix s'en est allée en un pays de brume
Où la face de l'homme a la couleur de l'or.

Alors les étrangers sont venus par la grève,
Par les monts, par les bois, au travers du hallier,
Comme si chacun d'eux eût voulu se tailler
Sa part de jouissance à la pointe du glaive.

La chaumière a croulé sous ses vieux toits penchants,
Les poings se sont crispés sur les lames brandies,
Pendant qu'à l'horizon les rouges incendies
Se rallumaient, pareils à des soleils couchants.

On a fauché les murs, on a forcé les portes;
Sur les hameaux détruits on a semé du sel ;
Les vieillards ont pleuré, levant les bras au ciel,
Et les enfants sont morts et les mères sont mortes.

Mais tu luttes encore et d'un bras mal armé,
O peuple de héros, race pure et sans crainte,
Parce que le droit vit et que la guerre est sainte,
Quand un peuple défend le blé qu'il a semé!

Avant de t'avoir vu te ruer sur l'épée,
Qui donc eût osé dire aux tragiques guerriers
Que le lis innocent est l'ami des lauriers
Et que l'idylle peut enfanter l'épopée ?

Qu'importe qu'Albion se confie au bon vent
Qui souffle dans ses mâts et fait chanter les voiles !
Ce serait un affront de la terre aux étoiles,
Si tu disparaissais comme un sable mouvant.

Ce serait un effroi dans la nature entière,
Si l'orage emportait, avec tes fiers drapeaux,
Les toits où tes pasteurs abritent leurs troupeaux,
La pierre de l'autel où tu dis ta prière.

On a beau jusqu'au cœur, hélas ! t'avoir saigné :
Toute l'humanité revit dans une larme ;
Et si les étrangers brisent ta dernière arme,
Tu les lapideras avec l'or dédaigné !

Février 1902.

XXI

KRUGER

Le kaiser, étalant sa pourpre souveraine,
A dit au Vieux : « Va-t-en ! que viens-tu faire ici ? »
Le Vieux s'en est allé vers la petite reine :
« Je suis las, belle enfant, et j'ai peine et souci.

« Pour chasser l'étranger, l'étranger blond qui rêve
D'attacher l'univers aux mats de ses vaisseaux,
Nous avons fait en vain escorter par le glaive
Les drapeaux envolés comme de grands oiseaux.

« L'horrible guerre n'a rien épargné, pas même
Les enfants souriants et purs de nos péchés ;
L'homme expire en hurlant sur la moisson qu'il sème,
Et nous voici pareils aux blés qu'on a fauchés. »

Le vent pleurait, les cœurs battaient comme des ailes,
Pendant que le bon Vieux parlait, terrible et doux.
Et lors la reine a dit en joignant ses mains frêles :
« Assieds-toi, fume, bois, grand-père, et bénis-nous ! »

XXII

A L'ITALIE

O fière sœur latine, adorable Italie,
Me voici tout pensif, baisant avec des pleurs
La chaîne impérissable et douce qui nous lie,
Faite avec du soleil, de la gloire et des fleurs !

Les pâleurs de ton front, quand l'orage le plie,
S'étendent sur nos fronts en subites pâleurs ;
L'aube aurait peur de naître et ce serait folie,
Si nos mains te tendaient la coupe des douleurs.

L'art est divin, l'amour est plus fort que la haine.
Le lait mystérieux de la louve romaine
A ruisselé sur nous comme un flot baptismal ;

Et le même vent berce aux bras de l'Épopée
Votre Garibaldi, poète de l'Épée,
Notre Victor Hugo, soldat de l'Idéal.

Embrun, 8 *septembre* 1902.

XXIII

POUR LES MACÉDONIENS

La Macédoine est rude et belle, elle a sur elle
Le linceul des grands morts chantés dans les grands vers,
La beauté du soleil et l'ombre que fait l'aile
Des ramiers en volant parmi les coteaux verts.

Dans le creux des vallons, par les bois et la plaine,
Elle est comme une tente aux multiples couleurs,
Où, lasse et les pieds nus, la caravane humaine
A fait son lit avec des cailloux et des fleurs.

La vague des blés mûrs baise le seuil des portes ;
Les monts offrent l'asile auguste et souhaité
Aux peuples dispersés comme des feuilles mortes,
Débris de nations, lambeaux d'humanité.

Le vol des rêves blancs, guidé par la Chimère,
Se mêle dans l'éther à celui des oiseaux ;
Les bergers croient ouïr monter la voix d'Homère
Dans la brise du soir qui pleure sur les eaux.

La lèvre des enfants tromperait les abeilles ;
Tout est grâce et parfum, tout est gloire et beauté ;
Les hommes sont hardis, les femmes sont pareilles
Aux roses de l'Éden, dans l'éternel été.

La terre songe et rit, tendrement ombragée
De pins mystérieux où flotte un souffle pur,
Et la voluptueuse et bonne mer Égée
La serre avec un bras de lumière et d'azur.

Mais quand elle a bien fait tout son devoir, la terre,
L'aïeule au front cerclé de fruits et d'épis mûrs,
Voici que l'on entend le bruit du cimeterre
Dans la nuit innocente, à l'angle des vieux murs.

Le Turc est là : tombez, tombez, peuples et races !
Descendez sous la pierre à côté des aïeux,
Hellènes, fils des dieux, Valaques, fils des Daces
Qui faisaient Rome pâle et Trajan soucieux !

Bulgares au regard d'acier, paisibles Serbes,
Juifs d'Espagne chassés de l'antique maison,
Laissez-vous, laissez-vous traîner comme des gerbes
Dans la grange où la Mort empile sa moisson !

Quoi ! vieillard, tu songeais, dans le soleil qui tombe,
Au jour où les enfants de tes petits-enfants
Escorteraient les pas que tu fais vers la tombe
Avec des cris d'amour et des mots triomphants ?

Eh bien ! quand il aura de sa lame effilée
Traversé ton cœur chaud comme un nid dans les bois,
Le Turc soufflettera ta fille violée
Avec tes cheveux blancs restés entre ses doigts !

Descends de ton balcon, ô sœur de Juliette !
Ce n'est point ton baiser que l'on veut, c'est ton sang ;
Ce n'est pas l'innocente et joyeuse alouette,
C'est le corbeau qui vient dans le matin naissant !

Tandis qu'en souriant la colline penchante
Assiste au vol tremblant du premier papillon,
Meurs, poète inspiré, sur la strophe qui chante !
Creuse, bon laboureur, ta fosse et ton sillon !

Évanouissez-vous, disparaissez, victimes,
Tas de spectres épars dans le jour qui pâlit !
Le Sultan Rouge règne, et c'est avec des crimes
Qu'il pave son sérail et redore son lit.

Or, toi, tu laisses faire, Europe, et tu regardes
Sans te ressouvenir de tes anciens réveils,
Comme si les turbans, éclipsant tes cocardes,
Avaient été cousus avec l'or des soleils !

A quoi penses-tu donc lorsque ta face est blême ?
Pourquoi donc armes-tu ton bras qui se raidit ?
Que valent tes canons, s'ils ne savent pas même
Japper comme des chiens aux talons d'un bandit ?

Que te sert-il, ô France immortelle et féconde,
D'avoir couché Hugo dans le granit sacré,
Si tu ne l'entends plus quand il rappelle au monde
Canaris que la Grèce et les dieux ont pleuré?

Certes je ne veux pas que l'on voue aux carnages
Les fils d'Allah courbés sous la loi des corans :
Si je pleure les morts, quand ils furent des sages,
J'ai pitié des bourreaux, quand ils sont ignorants.

Mais tu pourrais au moins, vieille Europe insensée,
Sans déployer un seul de tes drapeaux dans l'air,
Montrer à ce sultan qui te prend en risée
Tes dents, tes rudes dents de salpêtre et de fer.

Et tu le verrais fuir en bouffon d'épopée,
Le dos glissant, l'œil cave et l'effroi dans la peau,
Si tu le menaçais, sans tirer ton épée,
Du bâton où les vents enroulent le drapeau!

Mars 1903

XXIV

LE DERNIER DRAPEAU

J'étais dans la nue, en un lieu
Où tout se tait, où rien ne bouge.
Le ciel était noir, quoique bleu;
Je vis passer une ombre rouge.

C'était quelque chose d'ailé,
Qui ne s'envolait que d'une aile;
Et je dis au gouffre étoilé :
« Où donc cette forme va-t-elle ? »

La nuit, qui garde au fond des cieux
La clé de l'éternel problème,
Me répondit : « O curieux !
« Interroge l'ombre toi-même ! »

Et je l'interrogeai, je dis :
« Quelle est cette forme qui passe ?
« O spectre, où t'en vas-tu, tandis
« Qu'une étoile éclôt dans l'espace ? »

Cette espèce de mort vivant
Me dit : « Je fus, je cesse d'être.
« Toi-même tu fus mon servant ;
« Tu devrais au moins me connaître ! »

Bien que j'eusse froid sous la peau,
L'œil droit comme sur une cible,
Je vis que c'était un drapeau,
Cette aile qui fuyait, terrible.

Et ce bout d'étoffe, banni
Des vastes batailles humaines,
Me cria : « Rêveur, c'est fini
« D'avoir des drapeaux et des chaînes !

« Regarde ce qu'a fait le vent
« De mes vieilles franges altières.
« Humanité ! soleil levant !
« Plus de soldats ! plus de frontières !

« Qu'avez-vous besoin désormais,
« Puisqu'Adam rallume sa lampe,
« De coudre sur les hauts sommets
« De la soie autour d'une hampe ?

« Le vieux privilège était fort ;
« Mais la justice était plus forte.
« O citoyen, le mal est mort,
« Les dieux sont morts, la mort est morte ! »

Et je vis là-haut, en ce lieu
Où tout se tait, où rien ne bouge,
Dans le ciel à présent tout bleu
Disparaître le drapeau rouge.

FIN

TABLE

LIVRE PREMIER

DEVANT LES PIÉDESTAUX

LIVRE DEUXIÈME

DANS LE RÊVE

LIVRE TROISIÈME

POUR L'IDÉE

TOURS, IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES, RUE GAMBETTA, 6.

12531. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.